IMIRCE,

OU

LA FILLE

DE LA NATURE.

... Ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ...

Hor. Art. Poët.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

TABLE

Des Articles contenus dans cet Ouvrage.

Fin de la Table.

ÉPITRE DÉDICATOIRE A ZÉPHIRE.

J'ÉTOIS ſans chauſſes, ſans habits, ſans chemiſes & ſans pain, ma chere Zéphyre, quand je compoſai cet Ouvrage. Il y avoit à Cleves (*), Capitale de la Weſtphalie, un Serrurier François, nommé Jérôme. Il logeoit chez ſon Excellence Madame la Douairiere Fricau (†), fem-

(*) Méchante Ville très-mal-propre ; mais ornée des plus magnifiques dehors.

(†) Madame Fricau étoit une place qui ne tenoit pas long-temps l'ennemi. Elle étoit veuve

me pleine d'expérience, qui tenoit des lits très-mal-ſains pour les garçons Serruriers, Menuiſiers & Cordonniers, à cinq liards par tête. Jérôme fut touché de ma miſere; il me propoſa la moitié de ſon grabat, s'accommoda avec l'hôteſſe pour deux liards de plus; il me procura l'avantage de coucher à ſes côtés. M. Jérôme le Serrurier n'étoit point appetiſſant; aux riſques de faire beaucoup de tort à mon ame dans l'autre monde, & d'être un peu excommunié dans celui-ci, j'aurois préféré la couche délicieuſe & les côtés recherchés de Mlle. Hus (*).

M. Jérôme avoit le bonheur d'être dans les bonnes graces de Madame Fricau; elle avoit jetté un coup

---

d'un Trompette, d'un Fifre, d'un Tambour, d'un Chauderonnier, & en cinquieme noces de Jean Triboulé, Sonneur de la Paroiſſe de Cleves.

(*) La plus jolie vierge du Théâtre François; mais la plus médiocre Actrice après la déteſtable Madame le Kain.

d'œil de ſacrement ſur ce Monſieur, digne d'une Ducheſſe ; auſſi étoit-il digne de la vieille veuve, qui, en ſa conſidération, nous avoit donné un coin diſtingué de ſon grenier. Je n'avois pas un ſol pour avoir de la chandelle ; les modiques journées de mon ami ne lui permettoient point de fournir à cette dépenſe ; que faire ? j'imaginai, ma chere Zéphyre, ce que tu vas lire.

Mon hôteſſe avoit un gros chat ; je fis de la bougie avec le matou. J'arrangeai en conſéquence une planche ſur ma table, où, par le méchaniſme artificiel de deux morceaux de bois, je fixai la tête du chat à quatre pouces de mon papier ; ſes yeux étincelants jettoient une lumiere qui m'éclairoit parfaitement.

Le matou, qui n'aimoit pas à rendre ſervice, comme les Grands, s'aviſa quelques jours après de fermer l'œil. Il fallut encore recourir à ma pauvre imagination. La néceſ-

ſité eſt la mere des cinq groſſes Fermes & de l'induſtrie (*) : je fichai à une petite diſtance du chat un morceau de bois d'où pendoit une ficelle, au bout une balle de plomb; & quand le matou s'aviſoit de fermer les yeux, je lui coignois la balle contre la phyſionomie; ce qui lui fit perdre bientôt la mauvaiſe habitude de fermer l'œil. Avec un peu d'exercice, je vins à bout de ſtyler ſi parfaitement le chat, qu'il tenoit la tête roide & fiere comme un Echevin de Paris qui va en proceſſion faire une neuvaine à Sainte Genevieve pour avoir de la crotte.

Ce fut à la lueur de cette nouvelle bougie, ma chere Zéphyre, que je

(*) Droit ſingulier imaginé exprès pour décourager les Artiſtes qui ſont à Paris, avec quelques onces d'or, un commerce de tabatieres, d'éventails, de modes & de colifichets, plus conſidérable & plus certain que celui de nos colonies. Pourquoi engourdir les bras, taxer les talents, dîmer ſur l'habileté, & rogner les aîles de l'imagination & de l'induſtrie?

composai l'Ouvrage que j'apporte à tes genoux. Je l'aurois sans doute perfectionné, si mon boulanger n'étoit venu interrompre mes travaux littéraires. Cet homme effroyable est un vieux mortel, qui ignore absolument le ton de la bonne compagnie; ses phrases sont d'une tournure qui ne décele point le génie créateur; c'est un misérable plagiaire qui copie mot pour mot tous les boulangers de l'univers. Il m'apporte tous les trente jours une feuille périodique que je lis avec autant d'humeur que l'Année Littéraire. Juge, ma chere Zéphire, du ton de ces ouvrages par la production ci-jointe.

MÉMOIRE

Du pain fait & fourni à M. Modeste-Tranquille Xang-Xung, par Maître Honoré Durpetri, Boulanger à la porte de La Haye, à Cleves.

Du premier Avril 1762.

	Liv.	S.	D.
Un pain d'une livre pâte ferme, -	0	2	6
Du 3, un pain d'une livre mollet, -	0	4	

Du 7, deux pains à café, - - -	0 - 4 -
Du 10, un pain de quatre livres pâte molle, - - - - - - - -	0 - 9 -
Du 15, idem, - - - - - - - -	0 - 9 -
Du 18, un pain d'une demi-livre pâte molle, - - - - - - - -	0 - 2 -
Du 20, un pain de quatre livres pâte ferme, - - - - - - - -	0 - 8 -
Du 25, un pain de quatre livres bis blanc, - - - - - - - -	0 - 6 - 6
Du 17, un pain à café, - - -	0 - 2 -
Du 30, un pain de deux livres, -	0 - 5 -
Total -	2 - 12 - 0

Qu'il eſt étonnant, ma chere Zéphyre, que les honnêtes gens n'aient point de crédit chez les boulangers! Le premier de Mai, M. Durpetri vint me demander de l'argent avec le ton d'un homme qui en vouloit. Je dois donner, me dit-il, une garniture de blonde à Mad. Durpetri; dans notre métier, nous ſommes comme les procureurs, nous avons de grands travailleurs chez nous; tandis que nous n'y ſommes pas, on peut mettre la main à la pâte. Si je ne donne pas une garniture à Madame

Durpetri, mon front ſera auſſi chaud que notre four; il ne faut qu'un moment pour cela, & vous voyez que ſi ma femme manquoit de vertu, je ſerois accablé d'ennui, & couvert de honte, à cauſe que j'aurois de la vertu tout ſeul.

Je parlai poliment à M. Durpetri; je n'injurie point mes créanciers, c'eſt un talent réſervé à la grandeur. Après beaucoup de raiſonnements qui n'aboutiſſoient à rien, car je n'avois point d'argent, le boulanger, frappé de ma miſere & de ma ſtupidité, me dit: A quoi diable vous amuſez-vous à noircir du papier? j'aimerois mieux barbouiller des roues de carroſſe: un métier qui ne nourrit pas ſon homme, ne vaut point le gros ſon de ma farine; déchirez votre plume, laiſſez les hommes, ne ſongez pas à les corriger, la plupart ont beſoin de reſter ſots, pour ſe croire heureux dans ce monde & dans l'auttre.

Cet homme me prenant ſans doute pour un Chanoine de Notre-Dame, me fit des queſtions auſſi naturelles que celles qu'on pourroit faire aux lâches ſoldats du Pape. (*) Monſieur, me dit-il un peu rudement, pourriez-vous, par haſard, remuer le bras? Oui, aſſurément, lui dis-je. Bon, bon; pourriez-vous auſſi lever le pied à une certaine hauteur? Oui, je trouve cela encore poſſible. Eh bien.... allons, levez le bras, hauſſez le pied. Je fis l'un & l'autre; les ames honnêtes ont de la complaiſance pour leurs créanciers.

Non content de ces queſtions, M. Durpetri me fit recommencer & répéter cinq à ſix fois cet exercice: alors il prit un manche à balai, me fit exécuter toutes les figures d'un homme qui bêche la terre. Satisfait de mes progrès, il me dit: Bravo;

(*) J'entends les militaires à la ſolde de Rome.

ſuivez-moi, & je vous donnerai quittance.

Mon boulanger me conduiſit dans ſon jardin, & me montrant la terre, il me dit : Voici une bonne mere ; elle nourrit tous ſes enfants ; careſſez-la avec cette bêche, en remuant ſimplement vos bras, comme vous avez fait avec le manche du balai ; le pain ne vous manquera jamais, & de la vie vous ne devrez rien aux boulangers.

Je travaillai huit jours dans le jardin de M. Durpetri ; le Samedi il me rendit le mémoire quittancé ; & me crachant tout le latin qu'il avoit retenu, il me dit : *Diſce, puer, virtutem, ex me, verumque laborem.*

Cette ſemaine occupée ſi utilement, me donna du goût pour le travail. J'admirois la nature qui avoit pourvu ſi abondamment aux beſoins des hommes, en leur fourniſſant des bras. Frappé de cette attention, je me proſternai à terre, & je m'écriai :

ô Providence féconde, que tu aimes les mortels! comment, je n'ai qu'à remuer les bras, & rien ne manquera désormais à ma félicité! Je travaillai encore quelques jours chez le boulanger. Le hasard me procura la connoissance d'une Dame Françoise, qui m'offrit vingt arpents d'une terre inculte & une chaumiere délabrée; je courus habiter cette paisible retraite, & j'y trouvai ma subsistance. Un Libraire d'Amsterdam, qui n'étoit point de ces durs Libraires Hollandois, m'envoya quelque argent pour acheter deux vaches, qui fournirent abondamment à mes besoins. Enchanté de mon nouvel état, jaloux de te faire part de mon bonheur, je t'écrivis ma chere Zéphyre: ô doux objet, que l'univers connoisse ton cœur; il sera toujours plus cher à mon ame que ta beauté éclatante.

Te souvient-il, Zéphyre, du moment fortuné où nos cœurs s'entr'ou-

vrirent? Une tante avare & déteſtable t'appella du fond de la Province à Paris ; ſon infâme avarice te ſacrifia dès l'âge de quinze ans à l'inepte paſſion d'un riche publicain. Ce fermier t'accabla de richeſſes, de biens & de ſes feux impudents : ton cœur, qui n'avoit connu que l'innocence, gémiſſoit dans ſes bras coupables ; nous nous trouvâmes par haſard à Verſailles ; tes yeux rencontrent les miens, une forte ſympathie lia nos ames, l'heure d'aimer te rendit ſenſible, tu me donnas ton cœur, tu reçus le mien : dans les moments délectables que je paſſois avec toi, je te parlois ſans ceſſe des délices de la vie tranquille ; j'oſai te la peindre au milieu du faſte & des richeſſes de tes appartements. Ces images délicieuſes pouvoient-elles s'imprimer dans ton ame? Oui, tu m'aimois, ton goût étoit le mien, & tes deſirs longtemps avant hâtoient l'inſtant de jouir de ce ſort enchanteur.

Je quittai Paris, où le fanatiſme me pourſuivoit; je reſtai quelque temps chez un peuple dur, indigne des careſſes de la nature; auſſi leur a-t-elle refuſé ſes bienfaits. Des hommes d'or & de boue, qui ne connoiſſent d'autres gentilleſſes que l'intérêt, peuvent-ils lui appartenir? Je quittai ce pays barbare; je vins me fixer ſur ces bords iſolés, où vingt arpents de terre, une chaumiere obſcure, une bêche, un ruiſſeau, font tout mon bien. Je t'écrivis, ô fille aimable! de venir embellir ce ſéjour; tu n'y trouveras d'autre tréſor que mon cœur; je ne poſſéderai d'autres richeſſes que le tien: tu baiſes ma lettre, & tu t'arraches à l'inſtant des bras du publicain; tu oublies la vie voluptueuſe & inutile de la capitale; tu voles dans ce coin heureux de la terre, où tu dois trouver ton amant & le bonheur.

A cent pas de ma chaumiere, tu

m'apperçois couvert d'une groſſe étoffe, une bêche à la main, cultivant un champ encore ingrat. Je ſongeois à toi dans ce moment, je comptois les minutes qui devoient précéder ta lettre; c'étoit le lendemain que je devois la recevoir, & tu étois déja arrivée; tu ſors ſubitement de ta voiture, & malgré la richeſſe de tes habits, tu te précipites dans mes bras, tu répands des larmes, ce ſont celles de ton cœur; mes levres reconnoiſſantes les recueillent ſur tes belles joues; je te ſerre tendrement: c'eſt Zéphyre & la félicité que je fixois pour toujours dans mes bras.

Tu entres avec joie dans ma cabane obſcure; ſa pauvreté ne refroidit pas tes tranſports, tu ne cherchois que mon cœur. La ſimplicité qui te frappe ſous ce toit ruſtique, eſt celle d'une ame qui eſt à toi: tu vois ma garderobe étalée ſur un bâton, une méchante paire de ſouliers, des chauſſes délabrées, deux

chemiſes, une vieille perruque, qui, dans ſes jours naiſſants, n'a jamais bien été qu'à l'air de mes ſouliers : quelques livres, une plume mal taillée, des bribbes de papier, voilà les richeſſes de ton amant, mais il a ton cœur.

Nous ſoupons : ô Dieux ! c'eſt avec Zéphyre que je ſoupe ; nous élevons nos mains pures au Ciel ; il nous écoute toujours, puiſqu'ils nous a réunis ; du pain, des fruits, voilà les noces que ton amant t'apprête ; je t'embraſſe, nous nous promettons une tendreſſe éternelle. Le Dieu de la Nature bénit nos ſaints nœuds. Je te conduis vers une couche que la candeur habitera déſormais avec toi ; deux pieds de bois la ſoutiennent, un ſac rempli de feuilles ſeches eſt le trône tranquille de nos plaiſirs ; ta tête repoſe ſur mon ſein, tandis que, dans un ſonge enchanteur, je cueille les lis & les roſes que l'Amour a répandues ſi abondamment ſur tes appas.

L'Aurore paroît, elle t'éveille, tu souris de te retrouver dans mes bras, un songe t'en avoit assurée ; ton cœur pour la premiere fois est enchanté que tes songes ne soient plus trompeurs : tu te leves, je vais te montrer nos richesses ; ce sont deux vaches que je remets à tes soins. Nous partons pour la ville voisine, tu vends tes habits précieux, tu troques les autres contre des vêtements simples. La magnificence des premiers cachoit tes appas, les derniers te les rendent ; as-tu besoin d'autre parure que tes charmes ? Je cultive pour toi d'innocentes fleurs, les vents favorables de Paphos verseront sur leurs calices le baume & l'encens qu'on offre au Dieu qui nous enflamme ; que ces bouquets sentiront bon ! ils auront l'odeur délectable de ton cœur. Douces fleurs ! baume de la nature ! que vous serez heureuses ! vous ornerez le sein délicieux de Zéphyre, ma main vous

arrangera autour de ſon corſet ; ſemblables à la robe légere du printemps, les zéphyrs vous agiteront, mais ſon beau ſein ne s'agitera que pour moi.

Tu es déja accoutumée dans ma chaumiere, tu n'as plus de deſirs ; nous nous poſſédons ; échapée des bras d'un ſultan orgueilleux, tu ne gémis plus ſur les couſſins d'or de la richeſſe ; tes doigts, qui n'avoient touché que des roſes, ne ſont point étonnés de preſſer les flancs d'une vache pour en extraire le lait : j'en goûterai, cet eſpoir a déja payé tes peines.

Tandis que je ſuis à défricher mon champ, tu prépares notre nourriture ; à neuf heures, tu accours, tu ſouris, tu vas me revoir. Dans une corbeille de jonc que nos mains ont formée, tu m'apportes du pain & des fruits ; tu viens me les offrir comme la récompenſe de mon amour & de mon travail... Aſſis ſous l'om-

bre du même hêtre, nous mangeons ce pain enſemble ; qu'il eſt ſavoureux ! c'eſt Zéphyre qui l'a fait, & Zéphyre eſt à mon côté.

Tu retournes à la maiſon, en regardant à chaque inſtant derriere toi ; tu marches avec lenteur, juſqu'à ce que tu m'ayes perdu de vue. Le corps nonchalamment appuyé ſur ma bêche, mes yeux ſuivent tes pas ; je te vois encore, je te perds, je te revois ; une colline plus haute te montre encore à mes yeux, & te dérobe enfin à mes regards ; à midi je reverrai Zéphyre : cet eſpoir ranime mes forces, je reprends mon travail.

Sans le ſecours de ces magnifiques babioles qui enrichiſſent Julien Leroi (*), je t'appris à connoître le cours d'un aſtre que tu redoutois à Paris. Dans le court eſpace du temps qui s'envole, nous n'avons que deux

(*) Fameux Horloger.

inſtants qui nous intéreſſent, le midi & le ſoir; moments deſirés qui doivent me ramener dans tes bras; je t'ai montré que le ſoleil paroiſſoit à midi ſur le ſeuil de la porte de notre chaumiere; que le ſoir ſes rayons courbés annonçoient le retour de la nuit; mon travail eſt l'aiguille d'un cadran qui trace ſur mes ſillons le temps où je vais te revoir; j'avance, je découvre notre demeure, & je t'ai déja vue; j'arrive, tes bras ſont ouverts; Zéphyre, que nous ſommes heureux!

Sur un ſimple tréteau tu as poſé la ſoupe que tes mains appétiſſantes ont apprêtée; nous béniſſons le Ciel de notre riche médiocrité & de notre amour, le plus grand de ſes bienfaits; tes charmes aſſaiſonnent les mêts que tu me préſentes; c'eſt pour nous aimer davantage que nous prenons cette ſalutaire nourriture. Le ſoleil eſt arrivé au pied du tréteau, c'eſt le moment qui me rappelle au

travail. Je pars, je ſuis triſte, mes derniers regards reſtent ſur toi, je ne puis prononcer qu'à ce ſoir.

Le ſoleil change chaque jour le moment de ſon coucher, ton impatience compte les minutes; tu te trompes toujours, c'eſt pour me rejoindre plutôt. Je crois voir ſes derniers rayons te ramener à mon champ. De loin j'ai déja vu une ombre deſcendre de la colline; je ſuis ému, je veux m'appuyer ſur ma bêche pour mieux fixer l'objet, m'aſſurer ſi c'eſt toi: tu approches, je te reconnois, ma bêche tombe, mon travail eſt fini, mes bras fatigués s'ouvrent encore; mais c'eſt pour les délaſſer en les entrelaçant dans les tiens. Je reviens avec toi, nous marchons lentement; pourquoi cette lenteur, Zéphyre? ne ſouperons-nous point enſemble? ne ſerai-je point toujours avec toi?

Un repas frugal eſt bientôt pris; nous allons dans le bois; tu chan-

tes; Philomele qui connoît ta voix, te répond déja; il t'attendoit, il ſait l'heure où tu viens chanter; rival tendre, il t'accompagne, non pour embellir la douceur de ta voix, mais pour l'ajouter à la ſienne; tu l'as vaincu, il eſt glorieux: tes chants mélodieux ont enivré mon ame, le feu de tes accords a remué ma veine, je compoſe une chanſon auſſi gaye que ton cœur; l'écho la répete, & les bois rétentiſſent de mes vers & de nos feux.

Que tu m'intéreſſes, Zéphyre.... tu gémis.... je tremble.... Dieux! quelle pâleur ſe répand ſur ton teint! la mort.... va-t-elle m'ôter la vie avec tes jours! la douleur t'arrache des cris, que la douceur de tes humides regards veulent rendre moins ſenſibles à mon cœur.... Ciel! je vais perdre Zéphyre... O Dieu de la Nature, ne l'as-tu faite ſi belle & ſi conſtante, que pour la montrer un inſtant à ma flamme! .. ô jour heu-

reux!... quelle joie ineffable enchante mon ame! tu viens de mettre au monde un tendre fruit de nos amours; c'eſt ton image, j'y reconnois ces traits que ta beauté a gravés dans mon cœur, je l'embraſſe mille fois cette chere fille, c'eſt Zéphyre multipliée.... Comment! tu n'es pas ſeule dans mon cœur, tu te plais de voir mon ame partagée, tu t'applaudis de ces nouveaux ſentiments? Zéphyre, à ta joie, je reconnois une mere.

Voilà, chere Zéphyre, l'hiſtoire de nos cœurs; que la ſimplicité & l'ardeur de nos jours ſereins paſſent comme les plus longues journées de l'été, pour revenir encore! Puiſſions-nous les voir ainſi pendant ſoixante automnes; après cet âge, finir au premier primtemps, comme Philémon & Baucis!

O bonheur! ô félicité que j'ai cherchée ſi long-temps, je ne vous dois pas à Jean-Jacques, au ſage

Adiſſon, au fou de Paſcal, ni au frere Croiſet de la Compagnie de Jeſus; c'eſt à toi ſeul que je la dois, brutal Durpetri, dont la voix baroque & barbare a ſervi d'organe à la nature. O mon boulanger! ô mes bras, que je vous ai d'obligation! ô intelligence, dans laquelle je cherchois mon bonheur, que m'avois-tu inſpiré? quel bien-être pouvois-tu m'offrir dans l'arrangement bizarre de quelques rimes ſtériles & ingrates? L'exil, l'empriſonnement & la haine des ſots ont couronné mes premiers vers.

Chenilles de Verſailles, vers-luiſants de Paris, gros limaçons de Province, aurez-vous le génie de jalouſer mon bonheur? Vos cœurs, agités par l'intérêt ou la faveur, le cherchent en vain dans ces palais ſomptueux, dans ces ſpectacles puériles, & dans ces coteries plates & tumultueuſes : remuez vos bras, refluez dans les campagnes; c'eſt dans

le cœur de ces hommes rustiques que vous trouverez le bonheur ; rapprochez-vous de la Nature, répondez à ses vœux, remuez vos bras, & vous verrez naître aussi-tôt le jour de la félicité.

O chere Zéphyre, c'est à tes pieds que j'apporte cet Ouvrage : je le consacre à tes charmes, & le nom de Zéphyre sera pour lui comme l'éclat naissant d'un beau matin qui annonce une belle journée.

Je suis,

CHERE ZEPHIRE,

Ton Ami,

MODESTE-TRANQUILLE XANG-XUNG.

Edertal, près de Berlin, ce premier Mai 1765.

MON

MON ÉDUCATION,

ET CELLE DE

MA COUSINE SOPHIE.

PRÉFACE.

LONG-TEMPS après le ſage Confucius, il parut à la Chine un Philoſophe éloquent, dont les idées grandes, petites & extraordinaires ne pouvoient entrer dans la tête de perſonne, ni reſter dans la ſienne.

Cet homme étoit Européen; dès ſa bruſque jeuneſſe, il s'étoit fatigué à galopper après les chevaux qui ſortoient de Geneve; plus âgé, il s'étoit noirci l'ame en donnant des leçons de vertu aux belles filles du Valais: enfin, après

avoir polissonné long-temps dans les montagnes de Savoye, il eut le bonheur d'être parfaitemeut éduqué par un Prêtre Irlandois qui avoit oublié son Catéchisme.

Ce Sage s'endormit un jour à l'ombre d'un buisson. L'amour-propre marchant à quatre pattes, vint lui apporter un miroir ; il se regarda dans cette glace trompeuse. Honteux de se voir huché sur deux pieds comme ses semblables, il les quitta avec fierté, & vint gagner à quatre pattes les bords glacés de la Russie.

Il s'arrêta vis-à-vis de la presqu'Isle de Kamtzchatka (*). La misere, le froid & la faim alloient moissonner les jours savants du Philosophe, lorsqu'il rencontra un ours blanc. L'animal, frappé de l'allure du nouveau sauvage, s'arrêta; le feu de la vérité qui brûloit sur les joues de cet homme extraordinaire, amollit le cœur de la brute ; ses yeux cruels s'adoucirent, & l'habitant des neiges vint déposer sa férocité à ses pieds.

(*) Presqu'isle au nord de l'Asie, entre le golfe du même nom & la mer du Japon, à l'extrêmité orientale de l'Empire Russien & de notre continent.

Les careſſes de l'ours, l'intelligence de ſes geſtes auſſi expreſſifs que le langage le plus éloquent, furent entendus du Philoſophe. Il ſe mit ſur le dos de l'ours, & ſe livra tranquillement à ſon inſtinct éclairé. L'animal glorieux de porter Jean-Jacques, traverſa la mer glaciale ; tantôt il nageoit ſur ces eaux froides, tantôt il marchoit légérement ſur les glaces. Après quelques jours de chemin, ils arriverent dans l'iſle des ours blancs.

Les ours habitants de cette iſle ſont avantagés d'un inſtinct ſupérieur à la petite raiſon humaine qui fait des progrès ſi lents chez les hommes. Ces animaux furent tranſportés de joie en voyant un homme rendre un hommage auſſi vrai à leur allure naturelle. Pour le rendre plus ſemblable à eux, ils le lécherent ſi parfaitement, que le Philoſophe fut le plus élégant quadrupede de l'Iſle. Ce fut dans le commerce des ours blancs que Jean-Jacques puiſa cette grande Philoſophie, l'étonnement de l'humanité ; ce fut-là qu'en ſuivant l'éducation des jeunes ours, il prit les premieres connoiſſances de cette brillante manufacture de pendules à deux pieds, qui devoient

produire les Emiles & des hommes.

Le Philoſophe, jaloux de ſe rendre extraordinaire, propoſa une nouvelle marche aux ours blancs; leur prouva par trois cents ſoixante & quinze paradoxes la néceſſité de marcher à deux pieds. Il y a ſous la voûte qui vous couvre, leur dit-il, des animaux aimables, légers, inconſéquents, qu'on appelle François; ils ont parmi eux des Savants, des vieux Seigneurs, des Fermiers généraux, qui ne ſont guere mieux léchés que vous. Un peu avant le regne de François I, ces animaux, infiniment petits de tête, ſe ſont aviſés de ſe redreſſer ſur leurs deux pattes de derriere: cette nouvelle allure leur a donné un peu de conſidération dans ce monde, & l'avantage d'être impertinents chez l'étranger. Imitez ces jolis animaux: les Anglois, les Allemands, les Suiſſes & toutes les Nations, les copient; copiez-les auſſi; vous réuſſirez peut-être mieux que toutes les Nations, ſi vous pouvez être moins ridicules que toutes les Nations.

Pour engager plutôt les ours à marcher un peu mieux que les Préſidents de Toulouſe, qui ont ſacrifié l'innocent

Calas, le Philosophe Suisse leur dit : J'ai tourné long-temps à Paris dans le tourbillon de la bonne compagnie de quelques citoyens de Geneve, qui vendoient de mauvaises montres à répétition & de bons paquets de Faltran ; je les régalois quelquefois de concerts Italiens. En cherchant de la bonne musique sur les Boulevards, j'ai rencontré de vos freres qui marchoient à deux pieds ; il est vrai qu'ils tenoient, comme les Suisses, les pieds en-dedans ; mais en revanche, ils faisoient la révérence comme les gens du Marais, & l'exercice à la Prussienne aussi-bien que le Guet à pied de Paris.

Le systême du Philosophe ne fut point goûté ; les ours blancs, accoutumés depuis la création à marcher tout naturellement à quatre pattes, ne voulurent point changer leur marche. Les lettrés du Pays lui dirent : Frere, la sagesse est une pierre tombée du ciel ; en tombant, elle s'est brisée en mille pieces : vous croyez peut-être avoir tous les morceaux de la pierre, vous vous trompez. Pour nous que la Nature a avantagés d'une vue fine & perçante, nous ne voyons au travers de vos paupieres malades que quelques brins de poussiere tombés dans

vos yeux ; l'œil vous en cuit, vous aurez beau le frotter, vous ne verrez pas plus clair que les autres dans les profondes ténebres qui enveloppent ce globe. Plus ſage que les Rabins & les Docteurs, tâchez de faire ſortir cette pouſſiere de votre œil, & ſongez toujours que cette pierre céleſte n'a jamais exiſté en entier ſur la terre, & qu'il faut être parfaitement inſenſé pour ſe flatter d'être parfaitement ſage.

Le Philoſophe ſe croyoit trop éclairé pour ſe rendre à la logique des ours blancs ; il quitta ſes chers freres : le portier de l'académie le tranſporta ſur ſon dos dans l'iſle de Robinſon Cruſoé, où il bâtit un college pour l'éducation des garçons Menuiſiers, des payſans & des Princes. Ce fut à cette fameuſe école que mes ancêtres furent élevés. Mon grand-pere, mes oncles, mes tantes & ſur-tout ma couſine Sophie, y avoient puiſé abondamment les principes de ſon inconcevable philoſophie.

Mon grand-pere, qui aimoit tendrement ſes petits-fils, ſe chargea lui-même de mon éducation. Dès que je ſortis du ſein maternel, il me mit ſur la paille ; la nuit je piſſois dans la paille. Le

bon-homme étoit enchanté des progrès de mon éducation, lorſqu'il voyoit que j'avois la paille collée au derriere. Cette paille, diſoit-il, doit étouffer dès le berceau les premiers feux de l'amour-propre, & mon fils ſera un jour un homme, s'il ſe ſouvient d'avoir été élevé avec la paille au cul.

Mon grand-pere, guerrier comme un marchand d'images, n'avoit pas peur des cloportes, des hannetons & des perce-oreilles. Pour me rendre inébranlable à l'aſpect des pattes d'araignées, il en apportoit par poignées ſur mon berceau. Je jouois avec elles, comme le jeune Hercule avec les ſerpents. Il eſt eſſentiel, diſoit mon précepteur, qu'un enfant n'ait point peur des pattes d'araignées; c'eſt un défaut d'éducation dans les belles Dames de Paris, que leur averſion conſtante pour les vieillards, les ours & les araignées. Pour ſeconder les leçons de mon grand-pere, ces inſectes venoient ourdir leurs toiles autour des dentelles de mon béguin.

Mon grand-pere étoit fort laid, l'âge avoit encore ajouté à la nature. Pour m'apprivoiſer avec les maſques, il m'of-

froit trente fois le jour ſa face monſtrueuſe. Je me fis inſenſiblement à la laideur de mon grand-pere, je le trouvai beau comme un Ange. Cet enfant, diſoit-il, ſe fait à ma phyſionomie ; il n'aura point peur des maſques, il les trouvera toujours beaux, & c'eſt un agrément de voir toujours de beaux maſques. Les maſques ſont très-conſéquents à la ſociété ; tous les hommes en portent ; il eſt donc eſſentiel que les enfants ſe familiariſent de bonne heure avec les maſques.

Pour accoutumer mes yeux au feu de la Saint-Jean & aux lanternes obſcures de Paris, mon grand-pere battoit le briquet à chaque demi-heure devant mon berceau ; & pour me faire au bruit de cette Ville immenſe, il frappoit ſur une vieille marmite. Mon fils, diſoit-il, ſera un homme, il traverſera les rues de la Capitale ſans être incommodé du bruit des chauderonniers : ſans la vieille marmite, mon éducation étoit manquée ; les chauderonniers, les crieuſes de vieux chapeaux & M. le Kain me devenoient inſupportables.

Auſſi-tôt que les dents commencerent à me percer, au-lieu d'un hochet, mon

précepteur me donna des chiffons de papier, où l'on avoit façonné des macarons. Cette précaution étoit ſage ; les grelots, les hochets font un tort conſidérable à la ſociété : ces inſtruments ſont la cauſe que la plupart des hommes n'ont plus de dents à quatre-vingt-dix ans.

Mon grand-pere m'apprit à marcher la nuit, & à me caſſer le nez ſans chandelle ; il trouvoit ſur-tout la derniere inſtruction merveilleuſe pour me préparer ſans frayeur aux ſpectacles des hémorrhoïdes & aux lunes de ma femme : c'eſt, diſoit-il encore, la meilleure éducation qu'on puiſſe donner aux enfants ; par-là on leur apprend à ſe paſſer de Chirurgiens, des quinze-vingts & de bougies.

Mon précepteur avoit remarqué que mon couſin Bernard étoit un poltron. Comme il vouloit faire de moi un Richard-ſans-peur, il me dit : (*) Mon ami, tu es gourmand, tu aimes prodigieuſement les gâteaux ! Veux-tu gagner un gâteau ? va-t'en porter à minuit de la bouillie chaude à ce pendu accroché à

(*) Ce conte eſt ici placé, pour faire honneur à l'érudition de mon grand-pere.

l'entrée du village. Je balançai un peu à cette propofition ; & quoique déjà familier avec le mafque de mon grand-pere, celui du pendu, un peu ferré du bas, me paroiffoit trop effroyable. Cependant l'envie de dévorer un gâteau me fit accepter le marché. Tandis qu'on faifoit la cuifine du pendu, un domeftique avoit couru à ce triangle irrégulier, & s'étoit couché fur l'un des angles. Je portai la panade dans un vaiffeau au bain-marie, je l'offris toute bouillante au pendu. Le domeftique ftylé, me dit: Chien d'étourdi, tu me brûles la gueule, ta bouillie eft bien chaude. Quoique je crus que c'étoit le pendu qui parloit, je n'en fus pas effrayé, j'avois vu le mafque de mon grand-pere, je répondis fur le même ton : Coquin, tu n'as qu'à fouffler. Le domeftique alors fe découvrit, me complimenta fur ma fermeté. Je revins à la maifon, mon grand-pere m'embraffa, & me dit : Cher Emile, tu réponds à mes vœux, tu n'auras pas peur des pendus & des araignées, tu feras un homme, & ton coufin Bernard un poltron.

Devenu plus grand, mon précepteur m'apprit à peindre fans principes & fans

maître ; nous peignions la nature telle qu'elle s'offroit à nos yeux. Ce que j'attrapois le mieux, c'eſt que quand je trempois mon pinceau dans de l'eau claire, je peignois parfaitement de l'eau claire ; les oiſeaux s'y trompoient, comme aux raiſins de ce fameux Peintre de l'antiquité.

A qüinze ans, on m'endoctrina du métier de Menuiſier ; malgré mon application chez Maître Jacques, je n'appris jamais qu'à faire des chevilles ; il m'a reſté une ſi forte teinture de cet art, que j'en fourre dans la proſe, dans la ponctuation, & ſur-tout dans les vers.

A vingt-trois ans, il fut queſtion de me trouver une femme. Mon grand-pere vouloit me donner Mlle. Deſmarets, née Demoiſelle, fille du bourreau d'Etampes, belle-ſœur de Meſſire Charles Samſon, bourreau de Paris. La Demoiſelle étoit aſſez jolie. Le bon-homme en faiſant ce mariage avoit ſes raiſons ; il attendoit des ſervices de mon futur beau-pere. Depuis ſoixante & dix ans que mon grand-pere exiſtoit, il avoit mérité million de fois d'être pendu, & cela parce qu'il jouiſſoit tranquillement de cinquante mille livres de revenus ;

il ne pouvoit ignorer ſa malheureuſe deſtinée, il avoit lu cent & cent fois ſa ſeutence dans ſon Philoſophe. Pour empêcher mon précepteur de conclure un mariage ſi ſortable, je me ſauvai chez un oncle, qui avoit auſſi été élevé dans les principes de la philoſophie des ours blancs.

En entrant, mon oncle ſe plaignit de ſon fils, qui étoit depuis deux ans à Paris. Ce monſtre, dit-il, dépenſe dix mille écus par an; c'étoit précisément à cauſe que mon couſin dépenſoit dix mille écus, qu'il étoit un monſtre aux yeux de mon oncle. Oui, diſoit le bonhomme, j'ai demeuré ſix ans à Paris, je ne coûtois que dix-huit cents livres à mon pere. Mon cher oncle, lui dis-je, comment étiez-vous habillé? Très-bien; c'étoit ta grand'mere qui ſe chargeoit de ce ſoin. Vous aviez ſans doute un habit de drap uni, la veſte & les culottes pareilles? Voilà comme les peres & meres habillent ordinairement leurs enfants; c'eſt le premier porte-manteau qu'un provincial apporte à Paris. Eh bien, que dira ce crâne, cela n'eſt-il pas ſolide? Aſſurément, cela eſt bon pour la durée; mais ce n'eſt pas le

ton : il faut des habits de goût, des modes, des.... Avec dix mille écus, dit le bon-homme en m'interrompant, on a bien des habits... Ton cousin a tort. Pas du tout, c'est vous, mon cher oncle. Comment ! j'ai tort ? comment un bec jaune comme toi voudra faire la barbe à un homme de mon âge ? Tu as beau plaider sa cause... les libertins s'entendent... Mon fils peut vivre à meilleur compte. Certainement il peut vivre dans la rue de la Harpe à l'auberge des Auteurs, occuper un appartement élevé comme ces Messieurs, faire raccommoder vingt fois ses vieux bas, voir la bonne compagnie du port au bled, se façonner l'esprit avec Manselle Nanette Dubuc & Jérôme de la Grenouillere.... Ne voyez-vous pas que la dépense que fait mon cousin, lui procure la connoissance du beau monde, où il prendra de bonnes & de mauvaises impressions, fera quelques sottises sur le bon ton, sera perfide avec grace, trompera toutes les femmes, se battra avec honneur, dissipera son argent ; & quand il sera marié, il réfléchira sur les égarements de sa jeunesse, en plaisantera, & deviendra sage comme un François.

Le bon-homme n'entendoit pas la marche de notre ſiecle. Comment, dit-il avec humeur, mon fils a des maîtreſſes ? Tant mieux, il ne fera pas un ſot mariage ; les filles entrent aujourd'hui dans l'éducation & dans la police ; il en faut néceſſairement dans les grandes Villes & aux jeunes gens pour les déniaiſer plutôt. Je n'avois point de maîtreſſe, répondit froidement mon oncle ; c'eſt ſans doute ce qui a été cauſe que j'ai épouſé ma femme qui m'ennuye furieuſement ; c'eſt un fardeau que j'enrage d'être contraint de traîner. Ah, mon oncle, croyez-moi, laiſſez la liberté à mon couſin, ne ſuivez pas les principes de votre philoſophe ; la nature eſt plus ſage que lui, elle parle bien mieux au cœur des Hollandois.

Cette nation ſage, qui ne s'eſt pas encore aviſée de faire des traités d'éducation, eſt ſi perſuadée que la jeuneſſe a un temps à paſſer, qu'un Hollandois demande toujours avant de marier ſa fille, ſi le garçon qu'on lui propoſe a fait des ſottiſes, ou jetté ce qu'on appelle la gourme ; parce qu'ils ſavent qu'il y a un temps dans la jeuneſſe, où tous les hommes ſont des

ſottiſes. C'eſt la gourme de l'ame; elle attaque le cœur & l'eſprit des jeunes gens, comme la teigne & la petite-vérole attaquent le corps. Quelques perſonnes en ſont même marquées toute la vie. Nos François, par exemple, qui ont le ſecours des éducations les meilleures poſſibles, ne deviennent ſages que vers quarante ans; on ſeroit honteux dans notre Nation de l'être avant cet âge. Notre gourme Françoiſe eſt plus douce, mais plus lente à pouſſer, c'eſt la petite-vérole d'hyver; votre Philoſophe n'en garantira point ſon Emile; ſon livre eſt tout au plus le ſecret de l'inoculation.

J'allai ſaluer ma tante, je trouvai ma couſine Sophie. Cette fille ſe faiſoit adorer de tous ceux qui la voyoient: ſon pere & ſa mere la veilloient ſi attentivement, que perſonne n'avoit encore oſé lui déclarer les ſentiments qu'elle inſpiroit; & le cœur ſenſible de ma couſine n'avoit fait que ſoupirer. J'étois le premier homme qui parloit librement à Sophie; je lui dis des douceurs; & quoiqu'elle fût la niece de mon pere, je ne trouvai point d'obſtacle à l'aimer.

Comme j'étois perſuadé que ma couſine ne pouvoit être ſage qu'après avoir jetté ſa gourme, je ſentis du goût à hâter ſon avancement. Après quinze jours de ſoins, pour nous rapprocher encore plus près, nous ſautâmes tous deux à pieds joints les degrés de conſanguinité : je couchai avec ma couſine. Une femme de chambre, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de l'inſtruction, mais qui ſavoit ſe rendre utile comme les bonnes femmes de chambre, nous couvrit du voile de la diſcrétion : depuis trois ſemaines, je partageois la couche délicieuſe de ma couſine.

Le diable, qui ne dort jamais, à ce que diſent les Capucins, veilloit pour notre malheur. Il s'aviſa, le jour de la Pentecôte, d'inſpirer à ma tante l'envie de faire ſes dévotions. C'étoit un uſage, que ma couſine devoit faire ſon bon-jour quand la mere avoit envie de faire ſon bon-jour. A quatre heures du matin, Madame entra chez ſa fille, nous dormions profondément. La vedette, c'eſt-à-dire la femme de chambre, nous imitoit. Ma tante fut vivement étonnée de me voir dans les bras de ſa

fille. La vieille ſorciere ne fit point de bruit, elle deſcendit doucement, & fut conter cette aventure à mon oncle.

Le Philoſophe accourut en chemiſe dans l'appartement de ſa fille; à ſon aſpect, ma couſine s'évanouit. Mon oncle, armé d'un bâton, me le fit tomber dix à douze fois un peu lourdement ſur les épaules. Je ſautai ſur mon épée, je la tirai; ce brave Gentilhomme n'avoit jamais vu briller que des lames de coûteaux; la longueur de l'inſtrument le fit trembler, il ſe crut mort, il cria au meurtre. Les domeſtiques accoururent au bruit. Ma tante, pour mieux ſe diſpoſer à la ſainteté du jour, vomiſſoit mille horreurs; dans ce moment les préceptes de Jean-Jacques furent en confuſion : l'humeur, la rage nageoient ſur les leçons, les ſentences. Les deux Emiles, mâle & femelle, étoient deux démons.

Mon oncle vint dérechef pour frapper ſa fille; je parai le coup, je le menaçai, il recula; il fit bien, je l'aurois enfilé, s'il eût touché ma maîtreſſe; les beaux préceptes de mon éducation ne tenoient pas contre les dangers de Sophie. Hélas! pourtant, quelle

éducation, ou plutôt quels fruits! j'avois déshonoré ma parente, & j'allais plonger mon épée dans le ſein de ſon pere.

Mon oncle, avec les lumieres de la nouvelle éducation, étoit un imprudent de rendre ſes domeſtiques témoins de la honte de ſa fille : mais, dira-t-on, il n'eſt point aiſé de ſe poſſéder dans ces momens? l'hiſtoire de mon oncle, ſa brutalité arriveroient à tous les peres & meres : elles ne doivent pas arriver à Emile, c'eſt Jacques qui le dit.

Conſterné du ſort malheureux de Sophie, honteux d'avoir violé les droits de l'hoſpitalité & du ſang, j'étois agité de mille penſées. J'avois fait le mal, je ſentois que le bien lui étoit préférable: mais le premier étoit plus aiſé, plus joli; & toutes mes réflexions ſe terminoient à ces courtes paroles: pourquoi es-tu jeune? pourquoi n'avois-tu pas jetté ta gourme? & pourquoi ta couſine Sophie étoit-elle ſi aimable?

Je ſortis du château, car le bonhomme m'avoit dit vingt fois de ſortir de chez lui, avec cette fureur de répéter ces choſes, que poſſedent ſi parfaitement les vieilles gens. Je vins

triſtement à Paris. Je trouvai mon couſin, à qui je contai naturellement l'aventure. Ce jeune homme, qui vivoit dans la bonne compagnie, voulut d'abord m'égorger; nous mîmes l'epée à la main; en ferraillant, la réflexion lui vint; il blâma les vivacités, l'imprudence de ſon pere, de ſa mere, la ſienne & la mienne: tu aimes ma ſœur, me dit il; répare ta ſottiſe, demande-la à mon pere, il donne dans les proverbes; il ſoutient toujours qu'un bon mariage raccommode tout. Pour diſſiper le noir que cette rencontre avoit mis dans notre eſprit, nous allâmes voir Arlequin & Mademoiſelle. . . . .

J'écrivis le lendemain à mon oncle; j'offris de réparer l'injure que j'avais faite à ma couſine, je n'eus point de réponſe. Quinze jours après, j'allai chès mon grand-pere le prier de s'intéreſſer à mon mariage. Il dînoit en grande compagnie; comme enfant de la maiſon, j'entrai ſans me faire annoncer. Le bon-homme, en me voyant, ſe mit à crier: Comment, malheureux, oſes-tu paroître à mes yeux? ſcélérat, la terre peut-elle te porter! pourquoi la foudre laiſſe-t-elle reſpirer un monſtre tel que

toi ! Cette réception rafraîchit un peu l'empressement que j'avois d'embrasser mon grand-pere.

Un jeune homme de la compagnie, plus aimable & plus tendre que les vieilles gens qui étoient à table, car mon grand-pere n'avoit qu'une vieille cour, tâchoit de calmer ses fureurs. Comment, lui dit il, qu'a donc fait Monsieur ? est-il si coupable ? .. a-t-il assassiné ? . . Il auroit mieux fait de tuer trente vauriens comme lui : hélas, Messieurs ! on l'a trouvé couché avec sa cousine Sophie, cette jeune personne, que vous avez vue ici l'été dernier : le monstre a voulu réparer sa sottise en la demandant en mariage ; mais son oncle a été plus sage. Pour les punir tous deux, il a donné sa fille à un vieux Seigneur qu'elle haïssoit ; elle est mariée depuis huit jours. Les vieilles gens dirent : tant mieux ; voilà comme il faut punir les égarements de la jeunesse.

La vieille & dure moitié de mon grand-pere, plus animée & dix fois plus entêtée que son homme, pour raisonner avec plus d'éclat, faisoit un carillon horrible : je l'écoutois avec la

tranquillité d'un homme qui entend passer un carrosse. Telle est ma pratique quand j'entends crier ou déraisonner quelqu'un ; parce que je suis persuadé que nous sommes dans ce monde pour entendre le bruit des carrosses & les déraisonnements de notre prochain.

Chassé de chez mon Précepteur, j'allai chez une tante, qui savoit malheureusement notre histoire. Elle avoit une fille laide & bête, deux qualités excellentes pour conserver les filles. En me voyant, elle crut que ma cousine étoit perdue. Vous ne coucherez pas ici, me dit-elle, je sais ce qui est arrivé chez mon frere. J'eus beau témoigner un repentir sérieux de ma faute, le désespoir d'avoir perdu Sophie, & lui faire entrevoir le mérite de sa fille ; je ne pus la toucher.

Ma tante me croyant obstiné à rester, envoya chercher le Curé & la Justice de sa Paroisse. Je fus saisi tout-à-coup par quinze paysans, auxquels il ne me fut pas possible de résister. Le Curé, qui étoit un dur & parfait Janséniste, exhortoit cette canaille, assuroit ma tante qu'elle faisoit les volontés du Ciel en me maltraitant, qu'il falloit

toujours éloigner de sa fille les occasions prochaines du péché.

Les paysans me conduisirent lié & garotté comme un bandit, qu'on chasse d'un territoire. A une lieue du village, ils me délierent, & me rendirent mon cheval; je sautai à l'instant dessus, je courus sur eux; je cassai le visage à deux ou trois de ces rustres, les autres se sauverent. Ma tante avec sa belle éducation m'exposoit à tuer quelques paysans, ou à me faire tuer; & cela à cause qu'un Philosophe avoit voyagé dans l'Isle des ours blancs, rêvé dans l'isle de Robinson, que ma cousine Sophie étoit jolie, & que je n'avois pas encore jetté ma gourme.

A mon retour à Paris, je trouvai une lettre fulminante de mon pere. J'employai toute mon éducation pour l'engager à me pardonner un instant de foiblesse; il ne me répondit point, je hasardai d'aller le trouver. En entrant, il prit un bâton, m'en donna rudement, à cause que ma cousine Sophie étoit jolie; il croyoit peut-être que son bâton répareroit la sottise que j'avois faite.

Chassé de la maison paternelle, je n'avois d'autre asyle que chez une jeune

Demoiſelle, dont j'avois le cœur. Je fus bien reçu, la mere conſentit à nous rendre heureux; mais au moment qu'elle écrivoit à mon pere, elle reçut une lettre de mon grand-pere, qui lui mandoit l'aventure de ma couſine Sophie. Le mariage fut rompu: j'eus beau lui dire que ma foibleſſe étoit une faute digne de mon âge, elle répondit qu'il ne falloit pas faire de faute, que les hommes n'étoient pas nés pour en faire. La fille ſe jetta à ſes genoux, j'en fis autant. La mere fut inexorable.

Anéanti de ces aventures, je maudiſſois le Philoſophe & l'éducation des ours blancs. Hélas, diſois-je, Jean-Jacques n'eſt point ſorcier; c'eſt un ſomnabule, qui, en coptant une cloche, croit apprendre les mathématiques aux enfants. Les hommes ont travaillé à l'éducation de leurs ſemblables, les Dieux ont deſcendu ſur la terre pour les rendre meilleurs; les Sages & les Dieux ont-ils réuſſi? les enfants d'aujourd'hui valent mieux que leurs peres, la preuve eſt dans toutes les familles. Je remontai dans la mienne, je trouvai que mon pere valoit mieux que mon grand-pere; & malgré l'hiſtoire de ma couſine, je va-

lois mieux qu'eux. Je vis qu'il feroit plus utile de faire un traité d'éducation pour les peres & meres que pour les enfants.

Nos peres & nos meres, qui n'ont écouté que leur incontinence pour nous donner l'être, se citent toujours pour exemple. A les croire, ils ont été fages comme Solon, prudents comme Pythagore. Dans leur jeuneffe, ils étoient les types de la chafteté, les modeles de l'obéiffance, & les miroirs fans tache de la vertu. Leurs amis, leurs enfants & leurs domeftiques ne croyent point à ces oraifons funebres.

Ne fachant que devenir, j'allai m'offrir à un Capitaine. C'étoit un homme de trente-cinq ans; je lui dis que j'avois eu le malheur de coucher avec ma coufine. Etoit-elle jolie, me dit-il? Oui, Monfieur. Voilà un bon malheur; vous êtes heureux dans vos accidents; je voudrois avoir fouvent de pareilles infortunes. Ce malheur, Monfieur, ne m'empêchera-t-il point d'entrer au fervice? Oh! pour cela non, nous coucherions avec toutes les filles d'une garnifon, que cela ne feroit pas le moindre malheur. Le Roi raifonne mieux que les peres & meres; pourvu que vous ayiez

l'attention

l'attention de tourner à droite & à gauche quand je vous le dirai, vous tenir quelques heures ſur un rempart ſans vous écarter de votre poſte, faire la cuiſine de la chambrée à votre tour; car ici, auſſi-tôt qu'on eſt ſoldat, on eſt cuiſinier; en reconnoiſſance de vos ſoins, le Roi, qui a des ſentiments, vous fera préſent d'un habit, d'une paire de guêtres, d'un chapeau, de deux ſols & demi chaque jour, du pain & de l'eau à diſcrétion.

J'ai vécu ſept ans dans les troupes. Ces ſept années me firent plus de bien que l'éducation que j'avois reçue. Le dernier de mes camarades valoit mieux que tous les peres & meres. Je n'entendois jamais dire : Le fermier n'a pas payé, cette vendange m'a bien coûté, les Braconniers chaſſent ſur nos terres ; nous avions des couſines, & les peres & les meres ne s'aviſoient point de nous donner des coups de bâton.

Je conclus que le ſyſtême de l'éducation d'Emile ne pouvoit tout au plus faire d'un homme qu'une pendule à deux pieds. Je n'admirai plus les préceptes de Jean-Jacques, que comme les regles de l'horlogerie, appliquées à la nature

humaine, & le Philoſophe de l'iſle des ours blancs ne fut plus à mes yeux qu'un animal curieux comme le rhinocéros. Je compris que, pour donner une bonne éducation aux enfants, il falloit les mettre au ſervice dès l'âge de dix ans juſqu'à vingt. L'Etat par ce ſyſtême auroit autant de ſoldats que d'hommes, & la ſociété autant d'Emiles.

Il n'y a point d'endroit où la Religion s'oublie plus aiſément que dans les caſernes & dans les cloîtres. Les ſoldats ne penſent que légérement à Dieu. La plupart des moines, accoutumés aux rubriques de leurs heures, croyent avoir tout fait pour le ciel, lorſqu'ils ont braillé dans un chœur, & fait le même bruit que les orgues de leur Egliſe.

La vérité & la Religion n'étoient plus dans mon eſprit, leurs flammes brûloient encore dans mon cœur; à la ſortie des troupes, je fis de ſérieuſes réflexions ſur les principes de la religion naturelle de Jean-Jacques : tout ce que ſon prêtre ſavoyard nous prêche, diſois-je en moi-même, a été dit par Bayle & répété par les Anglois; rien de nouveau ni de ſurprenant dans cette philoſophie pour les gens qui liſent; & ſi le

ſauvage de l'iſle des ours blancs a paru divin dans ce morceau, il doit ſon apothéoſe à l'ignorance & aux gens qui n'ont pas le ſens commun.

Sans l'appareil des Mandements qui ne font qu'irriter les Auteurs, je crois que le déſordre des réflexions d'un Soldat ſuffira pour perſuader au dur pere d'Emile, que ſon ſyſtême ne peut porter dans l'ame cette ſécurité que doit chercher l'homme raiſonnable : j'entre en matiere.

La recherche de la vérité eſt le grand objet de l'homme ; notre intelligence cherche ſon bonheur dans la contemplation de cette vérité; plus l'homme raiſonnable la cherche, plus il approche de la félicité.

Le Créateur, qui a plus d'amour pour ſes créatures à proportion de ce qu'il les a créées plus parfaites, donne l'exiſtence & l'action aux intelligences, les béatifie plus ou moins, à proportion qu'il leur a donné plus ou moins d'exiſtence ou d'activité.

L'homme eſt compoſé d'un corps matériel & d'une intelligence qui paroiſſent l'inſpirer tour à tour. L'un eſt le plaiſir des ſens, l'autre eſt la vérité : quand

l'homme donne l'eſſor à ſes facultés, ſon ame alors prend le deſſus, & ſon corps ſemble anéanti ſans exiſtence & ſans fonctions ; mais quand l'homme, matérialiſé par les ſenſations, oublie la recherche de la vérité, c'eſt ſon ame alors qui ſemble anéantie & ſans activité. La raiſon rend ces deux états ſenſibles dans l'homme ; il n'eſt perſonne un peu attentif ſur ſoi-même, qui n'ait éprouvé cette ſupériorité en ſuivant ſon intelligence, & cette infériorité en n'écoutant que ſes ſenſations.

Dieu, qui de toute éternité comprend les idées de tous les êtres poſſibles, a donné librement, dans le temps établi par l'ordre de ſa ſageſſe, l'exiſtence à quelques êtres ; il leur a donné autant de perfections que leur nature bornée pouvoit en recevoir ; il a pu donner à quelques créatures l'intelligence & la liberté de faire volontairement quelque bien, & il a fait à toutes ſes créatures un don infini en leur donnant l'exiſtence, quoiqu'en les laiſſant dans une diſtance infinie de lui-même.

L'idée que j'ai de la toute-puiſſance & des perfections de Dieu, m'oblige à croire qu'il a donné à toutes ſes créa-

tures toutes les perfections dont leur nature eſt ſucceptible ; il n'a pu les créer infiniment parfaites, leur nature étant d'être bornées & accidentelles ; il n'a pu les créer auſſi libres que lui, il auroit fait des Dieux ſemblables à lui : il les a créées parfaites dans leur genre, il leur a donné tous les genres de perfections dont elles étoient capables ; il n'a donc pas créé l'homme tel qu'il eſt aujourd'hui, puiſque nous avons l'idée d'une nature plus parfaite, qui nous eſt plus propre que celle où nous ſommes aujourd'hui.

Il eſt évident qu'une intelligence, qui a le pouvoir d'agir ſur la matiere & ſur laquelle la matiere a réciproquement le pouvoir d'agir, conſtitue notre nature ; il eſt conſéquent que notre nature ſera plus parfaite, ſi c'eſt l'intelligence qui domine & qui agit en ſupériorité, & ſi notre intelligence ne cede à la matiere que lorſque l'organiſation & l'économie de la machine l'exigent. Voilà l'accord parfait, & il faut conclure que c'eſt l'état naturel où Dieu créa l'homme. Car n'eſt-il pas plus raiſonnable de penſer que Dieu a donné à l'homme l'intelligence pour réduire les ſenſations de

ſon corps, que de penſer qu'il ait donné le corps à l'homme pour affoiblir les fonctions de ſon intelligence.

L'homme eſt donc ſorti des mains de ſon créateur dans l'état de perfection, dont la nature humaine eſt ſuſceptible; dire le contraire, c'eſt rejetter l'idée d'un Dieu infiniment bon & parfait.

Il eſt évident que l'intelligence du premier homme en ſortant des mains du Créateur, fut occupée à la recherche & la contemplation de la vérité, & dans la pratique actuelle du bien; il eſt même aſſuré que cette intelligence n'ayant point été affoiblie par les ſenſations, a dû ſaiſir des vérités ou des rayons de vérité en plus grand nombre, & les voir plus clairement que ne peut faire une intelligence que les ſenſations ont occupée & affoiblie. Conſéquemment le premier homme, dès l'inſtant de ſa création, fut dans l'état de la plus grande perfection & du plus grand bonheur, dont la nature de l'homme fût capable.

L'homme d'aujourd'hui n'eſt plus dans cet état primitif; avide des plaiſirs momentanés, que procurent les ſenſations de ſon corps, on s'apperçoit que ſon intelligence eſt affoiblie; qu'il n'a plus

cette pratique au bien. Son péché actuel décele un péché d'origine, la maladie prouve la ſanté; de plus, je vois des hommes défectueux, je remonte au premier, & la raiſon m'oblige de croire que ce premier homme a dû être parfait. L'homme eſt donc dégradé en ſortant de ce premier état; & ſon intelligence cédant à la matiere plus que l'organiſation & l'économie du tout l'exigeoient, a perdu par là la ſupériorité quelle avoit naturellement.

Notre être a donc beſoin de réparation pour être remis dans l'état qui lui étoit naturel, ou bien il perdra de plus en plus de cet état de perfection, en s'en éloignant, juſqu'à devenir auſſi imparfait que ſon être peut le devenir; c'eſt être aſſuré de perdre de plus en plus, que d'avoir déja perdu l'habitude au bien & la domination ſur ſes ſenſations.

Si Dieu avoit anéanti l'homme au moment qu'il donna à ſes ſenſations la ſupériorité ſur ſon intelligence, & que Dieu eût fait en après un autre homme également parfait au premier, Dieu auroit fait un ouvrage inutile; c'eſt un prédicateur qui compoſe un bon ſermon, l'efface pour en faire encore un bon : en

répétant le miracle de la création, Adam ou Pierre second n'auroit-il pas agi comme Adam ou Pierre I?

Dieu, qui n'a jamais voulu faire rien d'inutile, & qui a vu l'abus que l'homme feroit du miracle de ſa création en devenant défectueux, quoique ſorti parfait de ſes mains, devoit opérer, pour remettre les choſes ſur le même pied, un miracle de réparation ſupérieur à celui de la création même; au moyen duquel, l'homme qui en profitera, ſera neceſſairement élevé à un état de perfection, plus élevé encore que celui de ſa primitive perfection, dont il ne déchoiera jamais : l'homme au contraire qui abuſera du miracle de la réparation, retombera dans un état d'imperfection plus bas que celui où il s'eſt trouvé dans ſon premier déſordre, dont il ne ſe relevera jamais.

La raiſon nous fait toucher au doigt le beſoin du miracle de la réparation. L'homme ſorti parfait des mains de Dieu, tombe, par ſon propre poids, de cet état de perfection. Qui pourra après ſa chûte le remettre dans ce premier état? Fera-t-il de lui-même un miracle plus grand que celui de ſa création? Il eſt défectueux &

dans l'impuiſſance d'être lui-même ſon réparateur. Sa nature, pour remonter à ſon état de perfection, a beſoin d'un mérite infini; il manque à l'homme.

C'étoit donc de l'Auteur ſeul du miracle de la création, que l'homme devoit attendre celui de la réparation; il falloit opérer ce ſecond miracle par une voie que la nature de la dégradation exigeoit. L'homme ayant beſoin d'un mérite infini, il falloit donc qu'un être, ſupérieur à l'homme, s'unît au plus parfait des hommes, & ne fît qu'un tout avec cet homme, & par la perfection de ce tout, donner à la nature humaine, à laquelle il étoit uni, un mérite infini dont elle avoit naturellement beſoin pour ſa réparation.

Les ſeules lumieres naturelles font envifager ce miracle, non-ſeulement comme poſſible, mais comme néceſſaire. Le miracle de la réparation a-t-il été accompli? écoutons : un homme a paru ſur la terre; il fut le plus juſte, le plus ſaint & le meilleur de tous les hommes; lui ſeul a rempli l'être & l'état parfait de l'homme, & toutes les vues que le Créateur avoit eues dans le miracle de la création : il a uni à toutes les perfections

des vertus, la morale la plus ſainte & l'unique propre à l'homme. C'eſt le ſeul de tous les hommes qui nous a fait ſentir vivement l'état déchu de la nature, & la néceſſité abſolue d'une médiation. Son culte eſt l'unique digne de l'Être ſuprême; il eſt fondé ſur l'humilité, culte convenable à des hommes dégradés, à des créatures ſubordonnées à leur Créateur; il a couronné la vérité de ſa doctrine & de ſa morale, en mourant pour la vérité; & ſi Caton aſſure que c'eſt la plus grande de toutes les perfections que de mourir pour la vérité, quelle grandeur ne doit-on pas concevoir du Légiſlateur des chrétiens?

Comment l'homme a-t-il manqué? pourquoi l'homme a-t-il mánqué? ces deux queſtions ſont clairement expliquées dans mon ſyſtême. Je ne le donne pas au Public, dans la crainte d'ôter un canonicat de Notre Dame à M. l'Abbé Yvon; il ne faut point enlever le pain de ſes camarades. L'Egliſe a de riches bénéficiers, qu'elle paye graſſement pour défendre ſes intérêts; il faut leur laiſſer ce ſoin. Si l'Egliſe me donnoit un peu de ſon bien, je travaillerois pour elle; mais le faire pour rien, je ne dois point

être plus généreux que le Curé de ma Paroiſſe.

En entrant dans cet Ouvrage, le Lecteur ſera obligé de paſſer ſous un berceau un peu ſombre : le plan ou l'expoſition du ſujet n'a point permis à la gayeté de ma plume de l'orner de fleurs ; en liſant, on ſentira la néceſſité où j'ai été d'être un peu ſérieux malgré moi. La matiere s'égayera à meſure qu'on avancera vers le plus creux de la riviere. Je n'ai que faire d'avertir que cette production porte encore le ſceau des imperfections de mes Ouvrages. La faim m'oblige d'aller vîte.

IMIRCE,

OU

LA FILLE

DE LA NATURE.

JE ſuis née en France, je ne ſais dans quelle Province ; je n'ai connu ni pere, ni mere ; mon enfance a duré vingt-deux ans : juſqu'à cet âge, je n'ai vu ni le ciel, ni la terre. Un riche Philoſophe m'acheta dès les premiers jours de ma naiſſance, me fit élever dans une cave à ſa campagne, avec un garçon du même âge. On nous avoit bandé les yeux avec une machine de cuir, artiſtement ajuſtée : dans cet état, on nous apprit à chercher notre pain vers un panier, qui

defcendoit de la voûte, & notre boiffon vers un grand baffin, qu'on renouvelloit trois fois le jour par un méchanifme qui nous étoit inconnu. Lorfqu'on nous vit capables de nous aider, on mêla un arcane à l'eau, qui nous endormit profondément.

Pendant ce fommeil, on nous ôta le bandeau; à notre reveil, nous vîmes la lumiere. Notre prifon étoit éclairée par deux lucarnes; elles donnoient un jour affez grand pour diftinguer nettement les objets. Cette cave étoit de pierre, cerclée de fer, & le pavé de même.

Le plaifir de ce nouvel organe m'affecta gracieufement; il fit le même effet fur mon compagnon. La faim nous aiguillonna; nous cherchions en tâtant celui qui nous conduifoit au panier, dont la grandeur nous avoit toujours paru difproportionnée à la nôtre. Nous commencions déjà à crier, lorfqu'un panier defcendit de la voûte. Cet objet nous fit peur, nous reculâmes vers les extrémités de la cave. La faim continuant à nous preffer, le garçon plus hardi s'approcha du panier, prit un morceau de pain, m'appella avec tranfport; je cou-

rus au panier ; pendant notre faim nous avions découvert l'eau.

Le lendemain le panier vint à la même heure ; nous sautâmes dessus avec l'avidité des poules, qui dévorent précipitamment le menu grain qu'une servante de basse-cour leur apporte. Notre enfance se passa à sauter, à courir, à prendre mille attitudes ; nous avions de la joie : l'instant où elle étoit plus sensible, étoit le moment du panier. Nous nous entendions déja ; nous avions peu de mots, aussi avions-nous peu d'idées. Nos paroles sortoient du gosier, & nos termes tenoient assez du cri disgracieux de certains animaux.

Le garçon, que j'appellois Emilor, qui veut dire *la force & la joie de mon être*, couchait à mes côtés ; il ne me quittoit pas ; ma gorge avoit crû sous ses yeux. Cet objet le captivoit ; il la caressoit sans cesse : je me fâchois quelquefois ; ses grands ongles me blessoient ; Emilor apprit insensiblement à la toucher moins rudement ; j'en fus aise.

Mon compagnon m'accabloit d'amitié ; les objets destinés à nos plaisirs étoient ceux qui nous intéressoient davantage. Nous ne cessions de nous tou-

cher, de nous examiner; nos cœurs purs comme le jour & nos mains innocentes ne trouvoient point déshonnêtes ces caresses naturelles. Semblables aux enfans des peuples policés, dont les préjugés n'ont pas encore altéré la tranquille candeur, on les voit entre eux jouer à *la mere*, se donner le fouet, parcourir avec émotion les lieux les plus secrets de leur corps. Cet instinct, chez les enfants, est sans doute celui de la nature : c'étoit le nôtre. (*)

(*) La plupart des Lecteurs avoueront, s'ils sont sinceres, d'avoir fait ces petites polissonneries dans leur enfance. M. l'Evêque de *** me dit un jour : J'ai joué à ces jeux innocents avec des petites filles de mon âge ; elles me faisoient des *si*, des *pourquoi*, sur des petites miseres que la nature n'avoit pas encore honorées de ses regards. Je me rappelle d'avoir répondu à une de ces petites curieuses *Ma bonne amie, cette légere différence est précisément la raison pourquoi je t'aime mieux que ton frere le poupon. Mon cher*, répondit la jeune Demoiselle, *j'aime aussi cette différence.* Ces jeux puériles paroissent être dans la nature. La pudeur est une vertu d'éducation. Un enfant montre-t-il son derriere ? on lui dit : *Petit Coquin, cache ton cul !* l'Enfant le cache : le montre-t-il encore, on le fouette ; & à coups de martinet, on lui entasse la pudeur par-derriere.

Je donnois du trouble à Emilor, & Emilor me donnoit de l'inquiétude. Il manquoit quelque chose à notre bonheur; je devenois pâle, mon amant étoit triste, nous étions tourmentés, nous cherchions du soulagement. Une nuit, il s'approcha plus de moi, nous nous accouplâmes sans le savoir. La douleur légere de cette opération fut payée par une ivresse délectable : mon Amant me devint plus cher, & je sentis que le plaisir étoit préférable au pain, au panier & au maître de la cave.

Je devins grosse. Les douleurs de l'enfantement ne furent pas violentes. Emilor parut sensible à mon état. J'accouchai d'un garçon. L'apparition de cette petite créature nous surprit, nous sentîmes un vif attachement pour elle. Elle ne tarda pas à chercher mon sein. J'étois couchée, la tête de mon enfant reposoit sur ma gorge, comme sur un coussin doux. Emilor venoit regarder à chaque instant ce fruit de nos plaisirs : il paroissoit content de le voir fait comme lui; & par mille baisers, il m'en témoignoit sa reconnoissance.

Dévenue mere, mes occupations étoient le soin de mon enfant : la nuit,

quand il pleuroit, ſon pere le portoit doucement à mon ſein : il partageoit avec moi les travaux de ſon enfance. Nous étions heureux, nous comptions toujours l'être. Un matin, je m'apperçus que l'enfant étoit ſans mouvement ; nous jettâmes des cris horribles, nous ne ſavions pas encore ce que c'étoit que la mort ; nous mîmes cet innocent entre nous deux pour le rechauffer & le rappeller à la vie. Quelques jours après, l'infection nous obligea de l'écarter ; la puanteur augmentant, nous l'éloignâmes encore ; & ne pouvant plus ſoutenir l'infection du cadavre, nous le mîmes où étoient nos immondices. Chaque jour nous allions voir ce que devenoit cet enfant. Une multitude d'êtres ſortis de ſon corps, nous ſurprirent ; quelque temps après, nous ne vîmes plus que les os. Cet événement nous donna de l'inquiétude ; nous ne pouvions comprendre pourquoi l'enfant étoit dans cet état, pourquoi il avoit paſſé ſi ſubitement de la vie à la mort, que nous appellions la puanteur.

La connoiſſance de la mort altéra notre joie : un ſecret preſſentiment ſembloit nous annoncer le même malheur. Nous

commencions à nous communiquer nos idées, nous nous demandions depuis long-temps qui avoit fait la cave ; pourquoi on avoit fait la cave ? nous ne pouvions comprendre comment on avoit pu la faire avec rien. L'idée que nous attachions à ce mot, étoit que nous n'avions pas de quoi en faire une pareille. Tantôt nous nous demandions, d'où venons-nous ? que sommes-nous ? que faisons-nous ? où irons-nous ? ces questions nous confondoient la tête.

Mon mari, plus éclairé, me disoit : Cette cave ne s'est pas faite d'elle-même ; un Emilor plus intelligent que nous l'a arrangée ; c'est, sans doute, celui qui fait descendre le panier. Ce que nous appellons *rien*, est peut-être quelque chose connue à lui seul. S'il ne se montre pas à nous, c'est qu'il n'a que faire de se montrer ; nous le connoissons assez par sa cave, son panier & son pain. Ne nous creusons donc pas la tête à chercher ce qu'il veut que nous ignorions ; nous ne pouvons pas faire une cave comme lui, vivons dans la sienne, caressons-nous, & mangeons son pain.

La mort ou la puanteur embarrassoit mon époux ; la conduite du maître

l'étonnoit. Cette puanteur, difoit-il toujours, gâte fa cave. Comme nous jouiffions d'un peu de clarté, nous avions donné au jour le nom de l'œil du maître, à la nuit l'œil de la puanteur. Quand la derniere venoit enfévelir notre prifon, nous nous couchions pour fignifier que la puanteur vouloit que nous fuffions dans l'attitude où elle nous mettoit lorfquelle nous attaquoit; quand le jour paroiffoit, nous nous tenions debout pour montrer que l'œil du maître vouloit nous regarder. Mon époux avoit obfervé l'inégalité des jours & des nuits; elle lui fit croire que la puanteur & le maître du panier s'étoient arrangés pour faire les jours plus courts ou plus longs.

Un matin nous trouvâmes une rofe dans le panier: nous fûmes faifis d'admiration à ce colifichet de la Nature. La bonne odeur de la rofe nous fit croire quelle n'étoit pas un ouvrage de la puanteur; nous la plaçâmes avec vénération vis-à-vis de nous, nous mîmes ventre à terre pour favourer fon baume délicieux. Deux heures après, la rofe fe fanna; nous crûmes que la puanteur l'attaquoit. Mon époux me dit alors: Tout ce que fait le maître du panier, n'eft pas

bon, puiſque la puanteur gâte tout ; il paroît qu'elle a plus de pouvoir que lui; il fait les choſes, elle les détruit : il y a ſans doute deux maîtres de la cave ; l'un fait le pain, l'autre la puanteur.

Le Philoſophe ou le propriétaire de la cave, que j'appellerai Ariſte, obſervoit par une lucarne ce que nous faiſions. L'aventure de la roſe l'avoit étonné ; il nous envoya un perroquet. La beauté de l'oiſeau nous ravit ; nous crûmes qu'il étoit le maître de la cave, nous courûmes à lui ; l'oiſeau eut peur ; il voltigea, ce mouvement inconnu nous remplit de reſpect pour lui ; mais Emilor le voyant manger au panier, me dit : Cet être n'eſt pas le maître de la cave, il a peur de la puanteur, il mange pour s'en préſerver. Le perroquet chanta un couplet; il me parut joli auſſi-tôt que je ſus le François. Voici les paroles :

Heureuſe mille fois, heureuſe l'inconſtance !
Le plus parfait Amour
Eſt celui qui commence,
Et finit dans un jour.

Ariſte nous envoya un miroir ; l'éclat

de cette glace nous remplit d'admiration & de frayeur. Emilor s'avança; surpris de voir sa figure doublée, il parut un moment embarrassé; il m'appella; je vis ma physionomie grouppée avec la sienne; ces deux objets réunis n'étonnerent plus mon époux. Je laissai tomber le miroir, il se brisa en vingt pieces; Emilor en ramassa un morceau, gratta le vif-argent avec l'ongle, le miroir n'eut plus d'effet; il me dit alors: Le maître du panier fait de grandes choses avec rien.

Je conservai précieusement quelques pieces du miroir; ils devinrent bientôt un trésor pour moi. Cent fois le jour, je m'examinois dans les morceaux de cette glace, je souriois à ma figure, je m'applaudissois d'être jolie. Les jours que je trouvois mon teint battu, je m'enfonçois dans la cave, je ne voulois point paroître au grand jour; j'affectois des migraines; j'avois déjà le bon ton des femmes de condition: je n'en avois pas les termes, j'étois encore trop provinciale.

Il nous vint un singe. Cet animal, si semblable à l'homme, nous fit naître mille reflexions; nous le trouvâ-

mes moins parfait que nous ; ce qui perſuada à mon ami qu'il y avoit deux maîtres de la cave. Celui qui a fait ce laid homme, diſoit-il, n'eſt pas ſi parfait que celui qui nous a formés. Quelques jours après, le ſinge remonta avec le panier.

Ce départ donna envie à mon époux de nous mettre auſſi dans le panier. Allons voir, me dit-il le maître de la cave ; il eſt bon, il nous fera du bien, je ſerai aiſe de voir un être qui nous donne une ſi bonne choſe que le pain, & un objet auſſi délicieux que toi. Ariſte nous avoit vus dans le panier ; il comprit notre deſſein, il nous fit élever à dix pieds de terre, & jouer à l'ouverture un artifice. L'éclat du feu nous fit trembler ; quelques ſerpenteaux vinrent autour de nous, & terminerent leur jeu par un bruit que la peur nous rendit encore plus effrayant. Le panier deſcendit ſubitement, & nous en ſortîmes tout étourdis. O cher ami ! dis-je à mon époux ; le maître connoît tout, voit tout, entend tout ; il a compris notre deſſein téméraire. La nature du feu que nous ne connoiſſions pas, le bruit de l'artifice nous avoient telle-

ment épouvantés, que nous crûmes avoir offenſé le maître de la cave.

Le lendemain, le panier ne deſcendit point; nous jettâmes des cris horribles. Hélas! diſois-je à mon époux, cet être ſi bon qui m'a donné ton cœur, nous punit ſans doute en nous privant du pain qui entretient notre exiſtence & nos plaiſirs; la puanteur va nous réduire en pouſſiere, comme elle a fait de notre enfant; mourons enſemble, mon cher Emilor, l'eſpoir de voir mes os mêlés avec les tiens flatte encore mon ame.

Je me jettai dans les bras d'Emilor. Etroitement ſerrée ſur ſon ſein, j'attendois la puanteur ſans la craindre. Le panier reparut le lendemain : ce ſpectacle nous rendit la joie.

J'étois depuis vingt-deux ans dans cette priſon, j'avois eu trois enfants; le premier étoit mort, on avoit enlevé les deux autres, dix à douze mois après leur naiſſance. Ariſte s'apperçut que j'étois jolie, me ſoupçonna de l'eſprit, conçut de l'amour pour moi, & me tira de ſa cave. Un ſoir qu'il nous avoit endormis avec ſon arcane, on m'enleva des bras d'Emilor, on me tranſporta dans

dans une chambre d'où Ariſte pouvoit me voir : je m'éveillai ſurpriſe d'être dans un endroit plus éclairé, triſte de ne pas voir mon époux : je le cherchois, je l'appellai en jettant des cris horribles. Une ſymphonie mélodieuſe ſe fit entendre, ces ſons calmerent un peu ma triſteſſe. Un inſtant après, j'entendis du bruit, la nouvelle cave s'ouvrit en deux, je vis paroître Ariſte, la tête couverte d'un chapeau orné de grandes plumes rouges; une jupe comme les Américains lui tomboit ſur les genoux; il tenoit un pain à la main, je fuis à ſon aſpect, il me fit ſigne de prendre ſon pain. Quoique cet homme eût cinquante ans, un air d'embonpoint, beaucoup de fraîcheur le rendoient agréable. Je me haſardai de prendre ſon pain, & auſſi-tôt je me cachai ſous le lit. Ariſte ſe retira, je ſortis d'où j'étois réfugiée, je cherchai par-tout, j'examinai où la nouvelle cave s'étoit ouverte; ne voyant rien, je crus qu'Ariſte étoit le maître du panier. Me rappellant alors les idées qu'Emilor avoit de ſa bonté, flattée du doux eſpoir d'être garantie de la puanteur, je ſentis naître ma confiance. Deux heures après, il

reparut, je danſai autour de lui. Ces marques de joie lui firent plaiſir, il me donna une pomme, en mangea une, je l'imitai, je trouvai ce fruit délicieux.

La figure d'Ariſte, ſemblable à celle de mon époux, les plumes de ſon chapeau, pareilles à celles du perroquet, diminuerent un peu mon admiration; je l'abordai avec plus de liberté; & croyant lui rendre hommage, je chantai le couplet du perroquet. Ariſte touché de la douceur de ma voix, vint m'embraſſer: j'étois nue, il baiſoit mon ſein avec tranſport, m'accabloit de careſſes. Je regardai ſous ſes voiles s'il avoit la même choſe avec laquelle mon amant me faiſoit tant de plaiſir; il comprit mon idée, & il m'enivra des douceurs de l'Amour. La nouveauté, le changement, qui plaiſent aux femmes, me rendirent le plaiſir plus piquant; & dès le moment, le pauvre Emilor fut oublié.

Les ſoins de mon nouvel Amant, l'intelligence que la Nature m'avoit donnée, l'application continuelle me rendirent capable, au bout de quelques mois, d'entendre le François, de le parler & l'écrire. Le philoſophe enrichiſſoit mon

eſprit de mille connoiſſances ; il m'avoit fait habiller ; la parure donnoit un éclat à ma beauté qui me flattoit ; & le deſir de plaire me fit bien tôt à l'uſage des vêtements que j'avois trouvé inſupportable.

Satisfait de mes progrès rapides, Ariſte ſe prépara à me donner le ſpectacle de la Nature ; il me fit paſſer la veille dans un appartement, diſpoſé au deſſein qu'il avoit de me ſurprendre agréablement. Le lendemain il m'éveilla à la pointe du jour, me fit placer dans un fauteuil, donna un ſignal ; à l'inſtant deux grandes portes s'ouvrirent, je fus frappée de l'éclat de la plus belle aurore. Oh ! m'écriai-je avec tranſport, cher Ariſte, quelle belle cave ! Les oiſeaux, la verdure, le point de vue étoient admirables. Je ne jouis pas long-temps de ces beautés raviſſantes, mon amant regarda à ſa montre, frappa du pied ; dans le moment, les parois de la chambre ſe replierent, je ne vis plus rien, je fus conſternée ; je demandai au philoſophe, ſi cette belle cave étoit à lui ? Non, me dit-il : je fis mille queſtions ; il promit de me faire jouir pour toujours des objets que j'avois vus ; qu'il falloit avant ac-

coutumer mes yeux à la lumiere d'un aſtre, dont l'éclat m'éblouiroit. Ariſte étoit ſage, il m'aimoit, je m'abandonnai à ſa prudence.

Le jour deſtiné à voir le ſoleil, Ariſte m'éveilla avant l'aurore. Nous entrâmes dans un jardin rempli de fleurs ; ce peuple innocent humectoit ſes charmes dans les pleurs fécondes & brillantes, qui tomboient du ciel : tout ce qui m'environnoit, me cauſoit un étonnement extrême. Des allées d'arbres, dont les branches me paroiſſoient ſuſpendues dans l'air, l'aſpect de l'horiſon le plus brillant, la magnificence de la belle cave & toute la pompe de la création, rempliſſoient mon ame d'un reſpect mêlé d'admiration & de crainte : mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis paroître le ſoleil ! je fus pénetrée d'une ſi profonde vénération pour lui, que je le pris pour le maître de la belle cave; je danſai. Ariſte comprit mon erreur : cet aſtre, Imirce (c'étoit le nom qu'il m'avoit donné, il ſignifie l'amante de la nature) n'eſt pas le maître de ma cave, c'eſt le flambeau du monde, & le pere des ſaiſons.

Le philoſophe me fit rentrer dans la

maiſon ; elle me parut un cachot auſſi affreux que la cave où j'avois été élevée. Je ne pouvois concevoir pourquoi les hommes habitoient des châteaux, quand ils avoient une ſi belle cave que le monde, & une voûte auſſi radieuſe que le ciel. Comment, diſois-je, à mon amant, tu n'aimes donc pas le maître de la belle cave, puiſque tu préferes de t'emboîter dans des pierres, au plaiſir de jouir conſtamment des merveilles dont il recrée les yeux ?

Le ciel, ſi beau, commença tout-à-coup à ſe brouiller ; j'étois à la croiſée à voir courir des nuages bruns & épais : je m'écriai au philoſophe : Ta belle cave ſe gâte ! je ne vois plus ton ſoleil ! ta cave ne dure pas comme la nôtre ! eſt-ce que la puanteur ſe mêle auſſi de ton monde ? Un bruit terrible & formidable ſe fit entendre, la voûte de la cave parut toute en feu. O Ariſte ! ton ſoleil eſt tombé dans la puanteur ! le tonnerre, la pluie redoubloient : j'étois tremblante. L'artifice que j'avois vu dans ma priſon, n'étoit rien en comparaiſon du ſpectacle éclatant de l'athmoſphere embraſée. Mon amant calmoit mes frayeurs ; je deman-

dai pourquoi le maître de ſa cave (*) me faiſoit tant de peur ? Il fait ce tintamare, me dit-il, afin que nous ayions de l'eau pour arroſer nos choux. Ton maître ne peut-il arroſer les choux ſans faire tant de bruit ? Ce que tu appelles le tonnerre, peut-il donner la puanteur aux hommes ? Aſſurément, s'il tomboit ſur eux ; il en écraſe chaque année quelques centaines, il caſſe nos tuiles, abat nos cheminées, & en veut ſur-tout aux clochers. Le maître de ta cave ne peut donc faire le bien qu'avec le mal ? s'entend-t'il avec la puanteur ? Il te donne du pain, encore comment l'as-tu ? pour du pain, il t'expoſe à un million de malheurs ; quelle idée a-t-il eue de faire ſa cave ? mais toi ; pourquoi es-tu tranquille pendant ce bruit ? Que veux-tu ? je ne puis empêcher les effets de la nature, il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Tu as raiſon ; mais ce carillon m'épouvante.

L'orage ſe diſſipa, le ſoleil reparut

(*) M. le Marquis de Caraccioli & les ſots, diſent quand il tonne, que le bon Dieu eſt en colere : apparemment que le bon Dieu ne ſe fâche que dans l'été.

plus resplendissant : je demandai au philosophe, pourquoi cet astre avoit permis aux nuages de le cacher ? Cet astre, me dit-il, est lui-même la cause du bruit que tu viens d'entendre. Pourquoi est-il si beau & fait-il tant de mal ? Il fait bien d'autres ravages, & nos docteurs Anglois trouvent encore qu'il est le meilleur possible.

Un gros oiseau vint se percher sur un arbre, Ariste prit une longue canne, fit du bruit, & l'oiseau tomba à nos pieds. Le bruit & la flamme qui sortirent de la canne, me renverserent ; revenue de ma frayeur, je dis au philosophe : tu es bien puissant ! tu as le tonnerre avec toi ! comment le trouves-tu au bout d'ūn bâton ? mais quoi, l'oiseau est tombé dans la puanteur ! pourquoi es-tu si méchant ? que t'a fait cet innocent animal ? C'est que je veux le manger. Tu m'as dit cent fois que la vie étoit un état parfait, pourquoi détruis-tu une chose si parfaite ? Je suis gourmand, je veux satisfaire mon goût. As-tu donné la vie à cet animal ? Non, c'est le grand maître de ma cave. Si tu n'as pas donné le jour à l'oiseau, comment oses-tu le lui ôter ? en as-tu la permission de ton maître ? ne l'offen-

ſes tu point? je me mis à pleurer. Pourquoi pleures-tu, me dit Ariſte ? C'eſt que tu es méchant, & qu'avec ton tonnerre, tu peux me faire ce que tu as fait à l'oiſeau : ne crains rien, je t'aime trop. Il me donna beaucoup de raiſons, elles ne me contenterent point, la plus ſolide étoit la raiſon du plus fort.

Le ſoleil avoit déja ſéché la terre, nous retournâmes au jardin, je n'oſois preſque marcher; je n'avançois qu'en tremblant; à chaque pas, j'écraſois quelque inſecte : pourquoi, diſois-je au philoſophe, vas-tu ſans regarder à tes pieds? à chaque pas tu donnes la puanteur à quelques êtres vivants? as-tu encore de mauvaiſes raiſons pour blanchir ta cruauté? Oui, répondit-il d'un ton victorieux; la nature ne ſe conſerve qu'à ſes propres dépens; elle a répandu une multitude infinie d'êtres ſur la terre; ces êtres exiſtent, comme elle, les uns aux dépens des autres; la deſtruction des premiers eſt l'accroiſſement des derniers; chaque eſpece eſt tellement multipliée, qu'il eſt impoſſible de la détruire; les inſectes que j'écraſe, ne ſont qu'un point dans une ligne infinie. Tu déraiſonnes toujours, lui dis-je, tu détruis une par-

tie de ces insectes, & tu t'imagines, en faisant le mal, de faire grace au tout que tu ne peux détruire ; tes bienfaits sont singuliers! il me donna encore des raisons pour m'expliquer son systême ; je ne vis dans sa cave qu'un peu de bien, beaucoup de mal, & encore quelquefois assez mal combinés.

Le flambeau du monde commençoit à m'importuner : comment, disois-je au philosophe, ta cave est comme celle où j'ai vécu, mêlée de bien & de mal; ton soleil m'incommode, il a tort : devoit-il paroître si brillant pour me faire mal? Nous rentrâmes au château, j'allai au miroir, le soleil avoit terni mon teint; je demandai à Ariste la cause de ce changement? il me dit, l'ardeur du soleil a brûlé ton visage; j'en fus très-fâchée; & depuis cette découverte, je n'aimois plus le soleil.

Un peu avant le coucher de cet astre, le philosophe me conduisit dans ses jardins; je vis le soleil terminer sa carriere; il grandissoit en se plongeant dans le sein de l'onde; il ranimoit de temps en temps ses rayons, en jettant des regards de feu sur la terre, qu'il sembloit quitter à regret. Du côté opposé, je vis

paroître un aſtre plus bénin & plus doux, mes yeux en ſupportoient l'éclat tempéré. Cette voûte, où nageoient des flots de lumiere, fut couverte d'un voile humide & ſombre ; mais quelle ſurpriſe agréable, quand je vis tout-à-coup des millions d'aſtres dorés percer le moite rideau des ténebres ! que la cave étoit belle ! O Ariſte ! m'écriai-je, que ta voûte eſt étincelante ! que ton maître eſt puiſſant le jour comme la nuit ! quel calme flatteur regne dans cette cave ! eſt-ce ici l'heure où les Amants vont repoſer ſur le ſein de leurs amantes ? que l'air frais, que je reſpire, eſt délicieux ! c'eſt le tendre ſouffle, qui échauffoit mon ame, avant de connoître le plaiſir : tes feuillages ne ſont plus agités, tes oiſeaux ſont muets, leur ſilence eſt-il un myſtere ? Ariſte, dis-moi, ce myſtere ne dit-il rien à ton cœur ? cher ami ! veux-tu laiſſer parler le mien ? Il t'invite avec la nature à me combler de plaiſirs.

Mon amant ſe jetta dans mes bras, m'enivra de voluptés, mon œil ne voyoit plus que foiblement le ſpectacle attendriſſant qui l'avoit étonné ; le plaiſir, plus grand que la belle cave, ſourioit à ma volonté. Je nageois encore dans

une mer de délices, quand mes ſens furent ſubitement flétris par le bruit effrayant de mille oiſeaux funebres; je demandai, toute allarmée, au philoſophe, d'où ſortoient ces cris affreux? Ce ſont, me dit-il, les oiſeaux de la puanteur. Pourquoi ton maître trouble-t-il la tranquillité de la nuit? tes chouettes, tes hiboux, tes freſaies ſont déteſtables. Ces cris me firent rentrer au château; la belle cave ne me parut plus que l'ouvrage d'un être, qui ſe jouoit avec le bien & le mal.

Ariſte reprit ſes habits ordinaires, je le trouvois aſſez ridicule dans cet accoûtrement; je ne pus m'empêcher de rire, Il avoit une poche noire, où il mettoit des cheveux; ſa tête étoit chargée de pouſſiere blanche; je lui demandai ce que c'étoit que cette pouſſiere blanche? De la farine, me dit-il, dont on fait le pain. Eſt-ce pour honorer le maître de la cave que tu mets de la pouſſiere de pain ſur tes cheveux? Non, c'eſt pour plaire aux dames. Les femmes aiment donc les cheveux blancs? Au contraire, quand les hommes ont les cheveux blancs, elles n'en veulent plus. Je ne t'entends point, tu ne raiſonnes pas; tu mets de la pouſ-

ſiere blanche ſur tes cheveux pour les blanchir & pour plaire aux femmes, & puis tu me dis que les femmes n'aiment point les cheveux blancs ? il m'expliqua le changement que les années apportoient aux cheveux, & les différents âges de l'homme ; je vis que les dames avoient raiſon, & les vieillards très-grand tort d'avoir les cheveux blancs : mais, dis-je à mon amant, je deviendrai donc vieille ? Oui. Ah tant pis, voilà un grand malheur de plus dans ta cave ! je le trouve plus effroyable pour une jolie femme, que la puanteur même.

Le philoſophe avoit un bâton ſous ſes habits qui paſſoit de gauche à droite : je demandai ce que ſignifioit cette broche noire qui barroit ainſi ſon derriere. C'eſt un épée, un inſtrument meurtrier, qui donne la puanteur. O, mon ami ! pourquoi portes-tu cela ? C'eſt pour me faire honneur. Eſt-ce auſſi pour t'en ſervir ? Oui, quelquefois : tu es donc un ſcélérat, tu as une épée à ton derriere, un tonnerre au bout de ta canne pour donner la puanteur ; tu aimes donc bien la puanteur ? Non, je la déteſte comme toi. Il m'expliqua le point d'honneur, la façon décente de s'égorger, &

les cruautés du duel ; je vis des horreurs dans les hommes civilisés, des monstres apprivoisés par l'amour propre & par l'orgueil.

La femme du fermier entra dans ce moment, elle interrompit notre conversation. Cette femme tenoit dans ses bras des chiffons d'où l'on voyoit éclore une tête à peu près semblable à celle de mes enfants. Cette paysanne étoit presque noire, je demandai pourquoi elle avoit un visage si brouillé ; on me dit que c'étoit le soleil qui avoit ainsi brûlé son teint. Cela m'indisposa encore contre le soleil. Je demandai quelle étoit cette figure enfagotée qu'elle tenoit dans ses bras ? c'est un enfant, me dit-on. Il n'a ni pieds ni pattes ! c'est l'usage chez les peuples policés, d'étouffer ainsi les enfants dans des guenilles. Je trouvai les peuples policés très-barbares.

Ariste me conduisit dans la basse-cour ; je vis quantité de bêtes de différentes especes, je m'amusai à les examiner. Le coq, accompagné de ses poules, me parut charmant ; sa contenance majestueuse fixa mes regards : Ariste me dit, que cet animal avoit plusieurs femmes, qu'il pouvoit les caresser à chaque ins-

tant du jour. Le maître de la cave a donc plus aimé le coq que l'homme, puisqu'il l'a rendu plus heureux en le rendant plus capable de plaisirs; & s'il chérit ses créatures à proportion de ce qu'il les a rendues plus parfaites, le coq doit être de ses amis.

Je vis un animal fort laid: ses grandes oreilles me firent reculer; je demandai au philosophe comment on l'appelloit. Un Fréron: ton Fréron a l'air bien stupide! Le Fréron se mit à braire. O ciel! dis-je à mon amant! fais taire cette bête; quel organe détestable! ses cris affreux me font peur; pourquoi as-tu chez toi un animal aussi maussade? Il est à mon fermier, ce maître s'est amouraché de ce plat Fréron: le croirois-tu, Imirce, que cette bête, malgré son ineptie & sa voix baroque, ait la fureur de censurer la voix harmonieuse des cygnes & le chant délicat des jeunes oiseaux?

Je vis deux grands animaux attachés à une petite cave fort jolie; mon amant les aborda, il me fit trembler: ces animaux, malgré leur grosseur & leur hauteur, se laisserent caresser. Ariste me fit monter dans la petite cave, qu'il appel-

ſoit un carroſſe : dans l'inſtant ces animaux prirent leur courſe, je crus que nous voltigions dans l'air. A la ſortie du château, je rencontrai un homme ſur un de ces animaux, un enfant en conduiſoit cinq à ſix, un poliſſon menoit un Fréron, & le rouoit de coups; ce traitement m'amuſoit. Le philoſophe m'expliqua l'utilité des chevaux, les ſervices qu'ils rendoient à l'homme; je fus remplie de reſpect pour les chevaux, & je les aimois comme font les grands Seigneurs, les Capitaines de cavalerie & les Prieurs Bénédictins.

Nous paſſâmes dans un endroit bordé de petites caves, qu'on me dit être un village; j'appercus une quantité d'hommes ſinguliers, qui m'épouvanterent; les uns n'avoient qu'un bras, les autres qu'une jambe, un troiſieme étoit ſans cuiſſe, un autre avoit le derriere dans un plat : ô Ciel, les vilains hommes, m'écriai-je! nous nous arrêtames un moment. Un homme ſans bras, marchant lentement, vint prier le philoſophe de lui donner de l'argent; il n'avoit point mangé, diſoit-il, depuis deux jours. Ariſte lui donna trois livres. Je demandai pourquoi ſon maître ne donnoit pas

de pain à ce malheureux ; en parlant, je tournai la tête, je vis une cave remplie de pains, j'appellai le pauvre, je lui montrai avec transport la boutique au pain, en lui disant, mon ami, voici ce que tu cherches ? Le philosophe comprit l'équivoque. Crois-tu, Imirce, que cet homme puisse prendre du pain impunément ? s'il le faisoit, on lui donneroit la puanteur. Comment, ne m'as-tu pas dit cent fois qu'un homme sans pain tomboit dans la puanteur ? Eh bien ! oui : & s'il prend du pain, on lui donne la puanteur. Entends, si tu peux, ton galimathias ; le Dieu de ta cave est original, il veut que tu fasses une chose & que tu ne la fasses pas : le maître de ma cave n'est pas l'auteur de ces loix, c'est nous qui les avons faites pour assurer à chacun le sien. Tu fais donc des loix pour te donner la puanteur ? je ne te comprends pas. Ecoute, ma chere, cet homme est pauvre ; s'il veut avoir du pain, il faut qu'il travaille comme les ouvriers de mon fermier. Comment peut-il travailler, il n'a qu'un bras ? comment ferois-tu, si tu n'avois qu'un bras ? dans ce cas, il demande l'aumône, chacun la lui donne. Lui donne-t-on tou-

jours? on la lui refuse souvent : vous êtes des monstres, vous savez que cet homme ne peut gagner son pain; loin de courir le soulager, vous le laisseriez périr s'il ne venoit toucher votre pitié. N'est-il pas affreux pour l'humanité, de laisser les malheureux dans la misere? n'augmentent-ils pas ta honte, quand ils sont dans la rigoureuse nécessité de promener leurs malheurs, leurs infirmités & leurs cicatrices? les gens de ta cave sont durs; leurs cœurs sont comme elle, remplis de bien & de mal.

Un aveugle, jouant du violon, vint nous demander l'aumône. Pourquoi, dis-je au philosophe, cet homme, qui ne voit goutte, joue-t-il du violon? est-il charmé d'être privé d'un sens aussi utile que celui de la vue? Non, il joue de cet instrument pour nous exciter à la compassion. Comment tu n'es pas assez touché de son malheur; il faut donc reveiller ta charité par la joie & la douleur? Tu es singuliérement charitable!

Dans notre chemin, nous rencontrâmes un bois, je priai mon conducteur de descendre; nous nous promenâmes quelque temps dans ce lieu délicieux; je fus frappée de la majesté & du silence,

qui régnoient dans cette forêt; je trouvai ce séjour propre à recueillir l'ame; un charme secret m'invitoit à y rester; je proposai à mon Mentor d'y demeurer. Le maître de ta cave a fait ce bois pour les hommes; ne sont-ils pas bien insensés de quitter un endroit si délectable, pour habiter dans les pierres, comme les lésards & les grillons? Je m'arrachai avec peine de cette forêt, nous retournâmes au château où mon amant me promit de me conduire le lendemain dans un lieu nommé l'Eglise, où je verrois le maître de sa brillante cave: sur-tout, ma chere Imirce, me dit-il, garde un profond silence dans ce lieu; ne quitte pas ta place, que je ne te donne la main.

La cave, où j'avois été élevée, n'étoit rien en comparaison de celle où brilloit le soleil; je m'imaginai naturellement que le maître de cette belle cave devoit être un objet curieux à voir. Cette idée m'empêcha de dormir, tant j'étois impatiente de voir ce grand maître, pour lequel mon philosophe étoit pénétré d'amour, de respect & de vénération.

Ariste me mena à l'Eglise de bonne

heure : en entrant, je fus ſurpriſe de voir des hommes contre les murs ; ils ne bougeoient pas ; l'un tenoit un gril, l'un avoit un cochon à ſon côté, l'autre un mâtin, deux autres faiſoient des ſouliers, une femme tenoit un joli petit enfant dans ſes bras, & je ne vis point le maître de la cave.

Une demi-heure après, je vis ſortir du côté droit un homme en chemiſe, avec une longue cravate rouge ; il tenoit la queue d'un animal, il trempa cette queue dans l'eau, dit un mot en criant, les aſſiſtants ſe mirent à brailler. L'homme en chemiſe vint me jetter avec ſa queue de l'eau au viſage ; j'allois l'inſulter, Ariſte vit ma vivacité, & me dit tout bas, de me contenir. Ce que je trouvai de plus original dans cette cérémonie, fut la tranquilité du peuple aux procédés peu honnêtes de cet homme, & l'empreſſement de toutes les femmes pour avoir de l'eau de ſa queue.

Ce même homme reparut un moment après, avec un accoûtrement plus ſingulier. Il commença à crier pour s'informer ſi tout le monde étoit à l'Egliſe ; on répondit en mauvais François : *ils*

y ſont. Ces *ils y ſont* (*) ne finiſſoient pas. Lorſqu'on eut braillé aſſez à ſon goût, il avança avec deux plats, un grand & un petit : Le peuple alla mettre ce qu'on appelle de l'argent dans le grand plat ; & pour ſon argent, on lui faiſoit baiſer le petit plat. Chacun s'en retourna content, je ne ſais pourquoi, d'avoir baiſé un plat. Le plus ſingulier, c'eſt que tous ces gens avoient des plats chez eux qu'ils pouvoient baiſer ſans donner un ſol : comment, me diſois-je en moi-même, les hommes de cette cave aiment l'argent, & ils le prodiguent pour baiſer un plat ?

Le Prêtre monta dans une grande boîte, ſuſpendue en l'air, d'où l'on ne voyoit que la moitié de ſon corps ; il parla long-temps ſur la puanteur ; il aſſura que les hommes de ſa belle cave étoient ſortis de ſon ſein ; il dit des injures à tout le monde. Peres & meres, s'écria-t-il, vos filles ſont libertines, elles vont avec les garçons dans les bois. Pourquoi cet homme vouloit-il que les filles al-

(*) Si *Imirce* avoit ſu le *grec*, elle auroit ſu que c'étoit le *Kirie eleiſon.*

laſſent dans les bois ſans leurs Emilors ? Je trouvai ce morceau impertinent. Vous aimez l'argent, continua-t-il, vous êtes des frippons, des menteurs & des ivrognes... Deux choſes me ſurprirent dans cette cérémonie : la peine que cet homme ſe donnoit de crier contre des gens qui aimoient l'argent, contre des filles qui aimoient les garçons ; & la modération du peuple qui écoutoit patiemment, ſans répondre, les injures qu'on lui diſoit.

La cérémonie faite, nous revînmes au château. Mon Philoſophe m'avoit obſervée attentivement, il ſe douta des queſtions que j'allois lui faire, & nous allions entrer en matiere, lorſqu'un domeſtique nous dit qu'on avoit ſervi. Je n'avois pas encore vu manger Ariſte, ni pris d'autre nourriture que du pain & des fruits. Je vis une table garnie de quantité de plats, chargés de chair qui fumoient de corruption ; je frémis à ce ſpectacle, je demandai quelles étoient ces préparations, ce qu'on alloit faire. C'eſt mon dîné, dit Ariſte : ceci eſt une tête de veau, ceci une piece de bœuf, ce grand plat une ſoupe, à côté une épaule de mouton, vis-à-vis une tourte de godiveaux,

Etonnée de l'air tranquille dont Ariſte me faiſoit le dénombrement de ſes plats, je lui dis : Comment, monſtre, tu manges des êtres, à qui ton maître a donné le jour, tu les détruis exprès pour les engloutir dans ton ventre ? comment peux-tu être auſſi cruel, & peut-on ſouffrir dans tes villes un carnage auſſi inhumain ? Oh ! cela ne nous étonne pas plus que l'eau qui coule dans la Seine ; il y a vingt quartiers dans Paris, qui étalent ces membres ſanglants & déchirés ; & la rue de la Huchette eſt remplie de gens qui les empoiſonnent. Nous égorgeons des millions de bœufs, de veaux, de moutons & toute la nature pour nous ſubſtenter. La nature t'a-t-elle donné ces animaux pour les manger ! Non, elle nous a donné le pain & les fruits ; mais comme nous ſommes méchants, en rodant dans les bois, nous avons vu des tigres déchirer les loups, les loups manger les moutons ; nous avons copié les tigres & les loups. Tu choiſis bien tes modeles ! mais comment ſe trouve-t-il des hommes aſſez barbares pour couper la gorge à ces moutons innocents ? Il y a dans toutes les villes

& toutes les campagnes, des gens qui font cette béſogne en chantant ; les dames les plus ſenſibles traverſent ſans être émues les boucheries ; & l'aſpect de ces cadavres, leurs membres palpitants, le ſang qui ruiſſelle par-tout ne les effrayent point. S'il y avoit un quartier dans Paris où l'on traitât ainſi les hommes, tes dames ſenſibles y paſſeroient-elles auſſi tranquillement ? Non, elles expireroient de frayeur. Eh ! pourquoi n'ont-elles pas la même crainte pour les pauvres moutons, qui te donnent leur laine ? Je te comprends, tu reſſerres ta ſenſibilité à ton eſpece : penſes-tu quelle ſeroit moins parfaite, ſi elle s'étendoit ſur tout ce qui reſpire ?

Nos dames, plus dignes d'admiration que nous, ne reſtreignent pas leur amour à notre ſeule eſpece ; comme elles aiment le changement, elles ſe ſont épriſes de belles paſſions pour les bêtes ; ſans parler des maris, qui ne ſont pas toujours les animaux les plus chéris, ni les mieux léchés, elles crevent ſouvent de déſeſpoir à la mort d'un perroquet, d'un ſerin & d'un petit chien.... Mangent-elles le chien ? Que dis-tu ? elles n'ont garde. Si tes Da-

mes dévorent ſans horreur des bœufs, des veaux, des moutons, pourquoi ne mangent-elles point du chien? C'eſt que nous n'avons pas contracté cette habitude; nos peres ont mangé quelquefois de mauvais ragoûts, mais ils n'ont point mangé de chien. Il me paroit que la ſeule habitude te dffiérencie des Antropophages; va! tu es plus cruel que ces peuples ignorants; ils mangent leurs ennemis, tu égorges les tiens ſans pitié, & tu n'oſes les manger ſans horreur! va, y a moins de cruauté à les dévorer quand ils ne ſont plus, que de les tuer pour ſatisfaire ta paſſion homicide de tout détruire!

Mon philoſophe de ſang mêloit aux chairs qu'il engloutiſſoit dans ſon ventre, des drogues qu'il nommoit du poivre, du ſel, du vinaigre. Je demandai pourquoi il mettoit chaque morceau de chair dans ſa pouſſiere de ſel & de poivre? ſans ces drogues, me dit-il, la viande n'a pas aſſez de ſaveur, ni aſſez de piquant pour irriter les fibres de notre palais. Ah, cher ami! ne vois-tu pas que la nature n'a point fait ces viandes pour toi, puiſque ton palais ou ton goût ne les trouveroit point agréables,

ſi

ſi tu n'ajoutois ton ſel & ton poivre ? ton palais eſt l'échanſon que la nature t'a donné pour eſſayer ce qu'il convient à ton eſtomac ; par l'aſſaiſonnement de tes viandes tu trompes ton échanſon, & tu crois, en trompant la nature, répondre à ſes vœux ; je trouve les gens de ta cave inſenſés !

Allarmée de ce ſanguinaire repas, je priai le philoſophe de m'expliquer les horreurs de ſa table : comment appelles-tu ce liquide bouillant que je vois dans ce grand plat, dont l'odeur & la fumée m'empoiſonnent ? C'eſt le ſuc de cette piece de bœuf que tu vois à côté, qu'on a extrait par le moyen de la chaleur du feu. Mais le feu n'a-t-il pas gâté ta viande, & corrompu ſa nature, puiſqu'il a changé la couleur de ton bœuf ? ce ſuc dans ton eſtomac ne doit-il pas y former un levain de fureurs, ou altérer ta ſanté ? je m'étonne que tu parviennes à un âge fort avancé, en te nourriſſant de pourriture & de chairs.

Je vis des boudins ; je demandai ce que c'étoit que ces tuyaux noirs. C'eſt un composé, me dit Ariſte, de ſang d'animaux & de leur graiſſe, que nous lions, ſelon notre coutume, avec force

de ſel, de poivre & d'épices. O monſtre épouvantable! non-content de manger la chair des animaux, tu bois encore le principe de leur vie! Quoi, cette liqueur vermeille, qui coule dans leurs veines, te déſaltere? ah, malheureux! que ne m'as-tu laiſſée dans ta cave! je tremble de vivre avec des hommes qui ſe nourriſſent comme toi.

Chaque plat étoit une cruauté, mais les boudins & la tête de veau m'épouvantoient davantage. Comment, dis-je au philoſophe, peux-tu ſavourer les ordures de cette tête? comment tu dévores juſqu'au ſiege de l'inſtinct ou de l'intelligence de cet animal? Oui, nous mangeons la tête, les pieds, les pattes, la langue, le cœur, les poumons, les entrailles, & quelquefois les poils, par la mal-propreté de nos cuiſiniers. Manges-tu auſſi des têtes, des cœurs de Frérons? Non, cela eſt trop déteſtable; le Fréron n'eſt bon ni à rôtir ni à bouillir. C'eſt donc à cauſe qu'il ne vaut rien que tu le laiſſes vivre? ton Fréron eſt bien heureux de ne rien valoir!

On apporta le ſecond ſervice; je vis des chats écorchés & brûlés, des oiſeaux, des coqs & des poules. Ces oi-

ſeaux qui m'avoient paru ſi beaux dans l'air & dans la baſſe-cour, étoient monſtrueux & défigurés. Mon philoſophe, avec un air tranquille, coupoit les cuiſſes, les aîles de ces animaux, & mangeoit ces membres mutilés & gâtés, avec appétit.

Après qu'il eut contenté ſa gourmandiſe, il donna un ſignal; on leva tous les plats, on garnit encore la table de nouveau : c'étoit pour la troiſieme fois que je voyois changer ce dîné. Surpriſe de cette abondance, je m'écriai : O Ariſte! que d'ingrédients & de cruautés pour ſatisfaire ton appétit! j'ai vu ſur ta table de quoi nourrir ce que tu appelles un village; on ne finit point de t'apporter? comment ton eſtomac, qui n'eſt pas plus large que la poche de ta veſte, peut-il contenir, ſans crever, la mangeaille dont tu viens de te farcir? la puanteur va t'attaquer, je tremble pour toi.

Ce troiſieme ſervice étoit rehauſſé d'une groſſe cuiſſe, noire comme la cheminée : je crus que c'étoit pour faire rendre au philoſophe tout ce qu'il avoit pris, qu'on lui apportoit cette vilaine cuiſſe noire; mais je fus bien étonnée

lorſque je le vis, armé d'un coûteau, couper de cette cuiſſe, en mettre un morceau ſur ſon aſſiette, & le manger avec un appétit incroyable. Ma frayeur redoubla. Comment lui dis-je, tu manges de cette effroyable chair? qu'eſt-ce donc que cette cuiſſe? C'eſt du jambon. Qu'appelles-tu, du jambon? la cuiſſe d'un cochon : mais pourquoi eſt-elle noire? C'eſt que nous mettons cette viande à la cheminée, afin que la fumée la noirciſſe. Tu manges donc auſſi de la fumée? Tu n'y es pas; nous faiſons cette opération, afin que la fumée, pénétrant dans les pores de cette viande, puiſſe la corrompre; cette corruption irrite notre goût, & le flatte. Il me fit manger de la crême; je trouvai que cela pouvoit être bon; mais elle étoit brûlée; & à cauſe qu'elle étoit gâtée, brûlée, & qu'elle approchoit de ſa cuiſſe noire, il la trouvoit délicieuſe.

Etonnée des différentes chairs dont il avoit chargé ſon eſtomac, je lui dis : Tes dames que tu peins ſi ſenſibles & ſi délicates pour les petits chiens, comment oſent-elles t'approcher lorſque tu as dîné? ſi tu avois dans la poche de ta veſte du bouillon, de la tête de veau,

de la crême brûlée, du chapon, du poivre, du ſel & des boudins, l'odeur de ce mêlange ne leur ſeroit-elle pas inſupportable? Aſſurément; car elles ne peuvent ſouffrir l'haleine d'un petit chien qui mange de la viande. Mais pourquoi ſupportent-elles ſans dégoût l'odeur de la tienne? C'eſt que nous marchons à deux pieds. C'étoit une mauvaiſe raiſon qu'Ariſte me donnoit; comme il n'en avoit point de bonnes, dans ce cas, il y a de l'adreſſe de ſatisfaire les gens avec des méchantes.

On leva les plats, je ne vis plus de chairs : on ſervit des fleurs, des marmouſets de porcelaine, des miroirs & des colifichets qu'on ne pouvoit manger; ces bagatelles étoient accompagnées de fruits, & ce ſpectacle s'appelloit le deſſert. Je mangeai du fruit, je le trouvai agréable. C'eſt au deſſert que j'aime ton diné. C'eſt auſſi le moment, répondit-il, où l'amitié ſe développe, où la ſaillie étincelle, où l'homme, revenu à la nature, revoit l'image de la liberté qu'il a perdue. Ariſte effectivement me parut plus gai; il fut triſte & ſilencieux tout le temps qu'il avoit été occupé à dévorer ſes viandes : ſa joie reparut

avec le deſſert, & je trouvai mon ami plus aimable.

La cérémonie de la table me ſemble gênante. Trois grands garçons nous ſervoient avec un air craintif & empreſſé. Je demandai au philoſophe ſi ces hommes étoient ſes enfants. Non, ce ſont des eſclaves fainéants, gagés pour me ſervir. Pourquoi te ſervent-ils? cette cave n'eſt pas comme la tienne; les uns ont quelques bribes infiniment petites de la cave, les autres n'ont rien; ceux qui ont quelques lignes de terrein courbes ou plates, ſont riches; ceux qui n'en n'ont pas, ſont pauvres : ces derniers ſe prêtent aux beſoins ou aux fantaiſies des riches pour avoir de l'argent : l'argent eſt un métal rare & dangereux, avec lequel on ſe fournit de tout ce que l'on veut. Je trouvai l'argent admirable, quoiqu'il ne valût guere mieux que les parois de ma vieille cave. Le philoſophe m'expliqua ſon ſyſtême de finance; je compris un peu le ſyſtême de ſa cave. Je conclus que l'argent étoit le malheur des hommes.

Nous parlions encore ſur l'ardeur de l'or qui brûle tous les h mmes, lorſqu'un Capucin parut ſubitement à nos

yeux. L'aspect de ce masque me fit trembler, je quittai précipitamment la table ; Ariste courut après moi, me ramena dans la salle, où je demandai encore toute effrayée de quelle cave sortoit cette vilaine figure ? Comment donc, dans une cave aussi belle que la tienne, y a-t'-il des êtres aussi imparfaits ? Cet être, répondit Ariste, à quelques ridicules moins, est un homme comme moi ; il s'habille ainsi, parce qu'il croit qu'un habit maussade fait plaisir au maître de notre cave.

Le discours de mon amant calma un peu ma frayeur. J'examinai le Capucin ; plus je le parcourois, plus je doutois qu'il fût homme. En regardant son laid capuchon, en touchant son gros habit, je m'avisai de lever sa jaquette, pour m'assurer s'il étoit homme, & s'il avoit, comme Emilor & le Philosophe, ce qui m'avoit fait tant de plaisir. Le pere, sur qui ma belle gorge & ma figure avoient fait de promptes impressions, se trouva dans cet état heureux, si mal-adroitement reproché aux Carmes de la place Maubert. Cette découverte me rassura ; je me figurois qu'un homme qui n'étoit pas fait comme Emilor ou le

Philoſophe, devoit être ennemi des femmes.

Le Capucin parut honteux, ou fit ſemblant de l'être; mon Mentor me gronda de ce que j'avois trouſſé la jaquette de ce ſauvage : La pudeur, me dit-il, défend ces ſortes de liberté à ton ſexe. Qu'eſt-ce que la pudeur? C'eſt une vertu qui oblige les femmes à rougir quand elles voyent un homme nud. Une femme ne doit donc pas regarder les objets qui lui font plaiſir? Pourquoi veux-tu faire un myſtere d'une choſe que la nature n'a point faite? Ta pudeur eſt bien ſotte! Qui a fait ta pudeur? les hommes; ils ſont donc bien ſtupides d'avoir fait la pudeur dès qu'elle les gêne? tu fais donc des vertus de tes idées? dis-moi, quelle eſt cette vilaine bête de Capucin! C'eſt un moine qui a fait vœu de ne pas ſe ſervir de ce que tu as vu, en promettant au maître de notre cave de ne point faire d'enfants. C'eſt dommage, il a de quoi me faire plaiſir; & ſi l'on pouvoit aimer un monſtre, je crois qu'il s'en tireroit habilement : mais je me fâche; pourquoi ce Moine a-t'il promis au maître de ta cave de ne point faire plaiſir aux filles? Pour être plus agréable à no-

tre pere commun. Ecoute, ſi tu te crévois les yeux pour ne point voir ta belle voûte, ſerois-tu agréable à ton maître? Non, aſſurément : ce Moine eſt bien animal de faire une pareille promeſſe ! ta privation de la vue n'affligeroit que toi, ſon vœu fait tort à une fille, & tu m'as dit que c'étoit un mal de faire tort à quelqu'un (*).

Nous continuâmes à parler ſur l'habit du Capucin, auquel je ne pouvois m'accoutumer. Je demandai pourquoi ce Moine étoit ainſi fagoté? C'eſt pour plaire au maître de ma cave ; c'étoit toujours le refrein des raiſonnements d'Ariſte. Ton maître, qui fait de ſi grandes choſes, aime-t'il les infiniment petites? peux-tu croire qu'une figure qui me fait horreur, puiſſe lui plaire ? quand j'étois dans ta cave, ſi j'avois mâché du pain, & collé ce pain mâché à mon derriere

---

(*) On doit excuſer *Imirce*, elle ne connoît pas encore la Religion, le mérite d'un habit de Capucin, ni l'excellence & l'utilité des vœux monaſtiques. La nature ne peut lui inſpirer que de l'horreur pour cet Etat. La révélation rectifiera ſans doute ces mauvais ſentiments de la nature.

pour te plaire, cela t'auroit-t-il fait honneur? Non, j'aurois pris cette action pour une bêtise de ta part. Eh bien! si le maître de ta belle cave a plus d'esprit que toi, il doit trouver les Capucins pitoyables.

Ariste envoya le moine dîner à la cuisine : l'homme qui avoit insulté le peuple dans l'Eglise, entra. Il avoit un long vêtement noir, un chiffon de linge autour du col, une grande emplâtre noire sur la tête; sans doute il étoit blessé au crâne. Mon Amant lui fit des politesses, il témoigna au philosophe la surprise que sa présence lui avoit occasionnée dans l'Eglise : Il y a long-temps, M. le Comte, que je ne vous avois vu dans cet endroit; vous ne fréquentez guere nos temples : cela est vrai, dit Ariste, que voulez-vous que j'y fasse? Je ne chante pas, je ne baptise pas, je ne prêche point. M. le Curé, y fréquenteriez-vous si souvent, s'il n'y avoit point d'argent à gagner? Cependant il y a environ vingt-neuf ans que je fus à Notre-Dame, c'étoit à l'occasion de la prise de Philipsbourg, c'est tout ce que je puis me rappeller; j'étois jeune, j'étois curieux de voir de

mes yeux un *Te Deum*; on en chantoit plus ſouvent que dans la guerre d'Hanovre. J'aurois cependant été dupe de ma curioſité, & contraint de ſervir de vis-à-vis à deux Préſidents à mortier, ſi je n'avois rencontré la... oh le bon temps, mon cher Curé! que cette actrice étoit charmante! Monſieur, lui dit l'homme noir, vous ſcandaliſez prodigieuſement la paroiſſe; vous couchez avec cette demoiſelle, cela n'eſt pas trop *ſecundum Lucam*. Je pris une aſſiette, je la jettois à la tête du prédicateur, ſi Ariſte ne m'eût retenue. Mon amant un peu formaliſé de l'inſtruction paſtorale de ſon homme noir, lui dit: Mon bon Curé, tâchez d'entretenir la paix avec votre ſervante, ne vous mêlez point de mes affaires; quelle autorité avez-vous pour prêcher dans ma maiſon? Le Curé lui répondit d'un air myſtique: Je ſuis le Serviteur du Seigneur. Cela eſt bon, dit Ariſte; je parlerai à votre maître, je le prierai, auſſitôt que votre année ſera finie, de vous payer, & de vous mettre à la porte; il n'a que faire d'un inſenſé & d'un viſionnaire chez lui. Le Curé s'en alla en grommelant dans les dents.

Dès que le Curé fut parti, je demandai au philoſophe pourquoi cet homme lui avoit défendu de m'aimer? C'eſt à cauſe que je ne puis coucher avec toi ſans ſa permiſſion. Va! il ne t'aime pas comme moi. Ma religion m'ordonne de lui obéir. Pourquoi te laiſſes-tu commander par ta religion? il me paroît qu'avec ta belle cave, tu n'es pas ſi heureux que je l'étois dans celle où tu m'as élevée.... après tout qui eſt cet homme? c'eſt un Curé à qui nous donnons du bien... J'interrompis Ariſte : Comment tu es aſſez étourdi pour payer un homme, qui t'injurie & empêche tes plaiſirs?

Le philoſophe, content de mes progrès, me fit annoncer dans ſon voiſinage pour une fille nouvellement arrivée des terres auſtrales : on me courut comme le rhinocéros. Deux carroſſes nous amenerent cinq dames, elles brûloient de me voir. La curioſité eſt le ſentiment le plus chaud de notre ame. Ces dames parurent étonnées de ce que j'étois plus jolie qu'elles; elles firent l'inventaire de ma parure & de mes breloques, prodiguerent tous les ſuperlatifs : l'une me demanda, com-

ment je trouvois la France; l'autre me fit remarquer malgré moi le goût d'une belle robe; une vieille Marquiſe m'entretint de vapeurs & de ſon chien, qui n'avoit que trois pattes; une jeune perſonne me pria de lui donner des conſeils pour tromper ſa mere; ſon amant ne pouvoit la voir, diſoit-elle, ni lui écrire : je m'étonnois de ce qu'il falloit tromper ſes pere & mere pour ſuivre un ſentiment auſſi naturel que celui de s'aimer.

Ce papillonnage fini, la compagnie s'arrangea au tour d'une table, prit des chiffons de papier, qui ne paroiſſoient pas être faits par le maître de la belle cave; ils étoient fort mal peints. On s'amuſa pendant trois heures à les remuer avec beaucoup d'attention, & à répéter, je paſſe... médiateur ... manille... ſpadille ... deux ... trois ... ſix levées ... codille ... faites ... voilà huit tours ... je n'ai plus rien dans ma boîte.

La compagnie partie, je demandai au philoſophe, qui étoient ces folles. Ce ſont des femmes de condition, ſur le bon ton, qui t'ont fait l'honneur de te rendre viſite. C'eſt donc un honneur de dire cent niaiſeries, de faire mille queſ-

tions ridicules ; par exemple, ſi les dames de mon pays ſont coëffées à l'exil du Parlement, ſi les gréluchons ſont plus aimables, ſi les chiens ſont jolis, ſi je voulois ſavoir l'air de la chanſon des petites poſtes de Paris ? Tes femmes de condition ſont originales ! j'aime mieux la femme de ton fermier, elle a ſoin de ſes enfants & de ſes vaches. Que font les femmes de condition ? Rien, que ce que tu as vu & qu'elles vont répéter dans vingt maiſons. Elles doivent donc prodigieuſement s'ennuyer ? auſſi ſont-elles accablées d'ennui.

Je queſtionnai le philoſophe ſur les livres mal peints, avec leſquels on avoit plaiſanté pendant trois heures : ce ſont, me dit-il, de mauvais livres qui nous apprennent à devenir frippons, à perdre notre argent, notre honneur, notre fortune, & ſouvent ſervent d'occaſion à nous égorger. Pourquoi t'amuſes-tu avec des livres ſi dangereux ? C'eſt pour nous diſſiper en nous volant poliment les uns & les autres ; la paſſion du jeu ne peut être que celle d'un honnête frippon. Tu ferois mieux, Ariſte, de t'amuſer avec les livres de ta

bibliotheque ; la tragédie d'Alzire, que j'ai lue l'autre jour, me délasseroit mieux que tes affreuses cartes : est-ce celui qui a fait Alzire, qui a fait tes cartes? Non, l'auteur de cette tragédie est un bel esprit ; celui qui a fait les cartes est un homme ordinaire ; & quoique le drame d'Alzire prêche le pardon des offenses, il y a peu de personnes qui pardonnent les offenses, & qui lisent cette piece, en comparaison de celles que les cartes amusent & distraient. Les enfants connoissent les cartes, les matelots s'en occupent sur leur bord, les soldats dans leur corps-de-garde, les Officiers dans leurs tripots, les moines dans leurs cellulles ; enfin, l'auteur de ce livre barbouillé s'est rendu immortel ; il ramasse, occupe, délasse, fatigue journaliérement plus de monde lui seul que tous les livres qui ont été faits jusqu'à ce jour : la mode qui change nos habits & nos idées, a plus respecté ces chiffons que la religion ; celle des premiers sages à changé, les cartons peints ont conservé la grotesque parure de nos peres, & le valet de careau a gardé sa belle réputation. (*) Je trouvai les

(*) Alexandre, César, Louis XIV & Fré-

hommes de la belle cave insensés, de perdre les cours moments de la vie à manier ainsi le valet de tresle, & à se couper la gorge pour le sept de pique.

Nous reçûmes la visite de quatre messieurs; en entrant, ils tirerent un pied derriere l'autre, se plierent comme des cercles, aborderent Ariste en lui disant: Cher Comte, es-tu toujours misanthrope? ne songes-tu pas à ce délicieux Paris? est-ce là le bijou étranger? il est joli! Ils vinrent voltiger autour de moi, me firent cent questions d'une haleine; je fus piquée de cette familiarité: Savez-vous, me dit l'un, l'histoire de la Deschamps, elle a volé un diamant au Curé de Liege: voilà qui est de bonne prise... Ariste, comment gouvernes-tu cette petite personne? elle vient, dit-on, des terres Australes? Ce pays n'est-il point situé du côté du carnaval de Venise, ou dans le Royaume du Prêtre-Jean? je me ferois

---

deric, n'auront jamais l'immortalité des Rois de cœur, de pique, de tresle & de carreau. Ces quatre Rois placés au Temple de mémoire, devroient guérir leurs confreres de la vanité des conquêtes.

volontiers tonſurer pour être ſouverain d'un Etat, où il y a de ſi jolies filles. Mademoiſelle, me dit-il, en ſe tournant vers moi, avez-vous vu la Cour du Prêtre-Jean ! ſa calotte, comment eſt-elle ? Sa Majeſté Madame la Prêtreſſe-Jeanne eſt-elle bien ? porte-t-elle la ſoutane & la tonſure comme ſon mari ?... nos modes percent-elles dans ce pays-là ? ah ! je le crois... nous avons un goût divin... nos cuiſiniers, comme dit l'auteur Bleu, font des fricaſſées de chérubins, où il n'y a que des aîles & des têtes. Je ne répondis rien à ce charmant Monſieur ; il crut ſans doute qu'il avoit eu une converſation avec moi.

Un autre avec une phyſionomie plus lettrée, me demanda ſi je connoiſſois les journaux & le frere Berthier : Ils font fortune, me dit-il, & prennent comme on ne prend point. Le joli Abbé de la Poſte écrit comme un aſtre... que dit-on de Fréron dans vos terres Auſtrales ? le connoîſſez-vous ? Oui, Monſieur. L'aimez-vous ? Non, je le déteſte. Et ſa voix ? Encore davantage, elle m'écorche les oreilles. Vous êtes, Mademoiſelle, d'un véritablement bon goût,

vous plairez à Paris. Eh ! Monſieur, comment ne pas le trouver effroyable ? ſes grandes oreilles, ſon épaiſſeur, ſes cris... Oh le voilà, c'eſt Fréron, le tableau eſt parlant, cette homme eſt déteſté depuis qu'il a voulu déprimer nos meilleurs auteurs. Un Fréron, une bête peut-elle attaquer les auteurs ? Préciſément, c'eſt à cauſe qu'il eſt bête. Monſieur, expliquons nous ; ce Fréron eſt un animal de la baſſe-cour.... Oui, juſtement, c'eſt ſa place. Monſieur, entendons-nous ; un Fréron peut-il écrire ? Cela ne fait rien, il barbouille. Je crois que vous ne me concevez point. Pourquoi, Mademoiſelle ? ne parlez-vous point de Fréron ! Oui : vous voyez que j'entends à qui vous en voulez ? De grace, dites-moi à quel uſage ſert un Fréron ? le nôtre porte du bois, ſert au fermier : vous y êtes. Voyant que ce Monſieur ne m'entendoit pas, j'appellai Ariſte, qui, inſtruit de notre début, ſe mit à rire, & dit à ces Meſſieurs : Mademoiſelle, voyant l'âne du fermier, me demanda le nom de cet animal ; celui de Fréron me vînt dans l'idée, je crus ces deux noms ſynonymes, je lui dis que l'âne étoit un Fréron ; voilà ce

qui a fait l'équivoque. Les jeunes gens crierent, bon le lapin, bon le lapin, l'animal de la basse-cour est un âne, celui de la rue de Seine est un âne; ainsi, Mademoiselle, il n'y a point d'équivoque, vous avez jugé comme les Muses, & comme Apollon, du Satyre Marsias.

Un troisieme me parla de chapeaux plats, de l'Abbé Trublet & de l'opéra comique; il termina sa conversation par m'assurer qu'il donnoit des leçons à son perruquier, & que le crépé étoit enfin passé au Marais. Un doucereux vint me dire: Mon cœur ne peut tenir à vos charmes, je ne vois à Paris que des beautés comme çà, des physionomies paralleles à nos découpures; un minois comme le vôtre est fait pour parer l'Olympe, éclipser la vieille Cour de Jupiter, qui n'est plus sur le bon ton; nos auteurs avec leur Flore & la jeune Hébé, qui étoient du temps d'Hérodes, & l'Aurore qui aime les vieux garçons, cela ne vaut pas un visage moderne comme le vôtre... Comment vous ne dites rien, mon astre? seriez-vous scrupuleuse? va-t-on encore aux cérémonies des Bonzes dans les terres Austra-

les? nous autres, nous n'avons plus de Religion, cela ſoulage le cœur.

Ces Meſſieurs débiterent cent autres impertinences, & s'en allerent pleins de confiance que leurs charmes & leurs jolis diſcours m'avoient fait tourner la tête. Je demandai au Philoſophe qui étoient ces crânes? les agréables & les gens de l'extrême bonne compagnie. Ta cave eſt-elle remplie de pareils agréments? Non, ces étourdis ſont les jeunes gens de la nation; ils ſont, quelques années, fous, impertinents; l'âge les corrige, le François eſt un fruit qu'il faut laiſſer mûrir. Pourquoi le préſentes-tu avant qu'il ſoit mûr? tu expoſes les gens à eſſuyer des propos.

Les viſites commençoient à me donner une mauvaiſe idée de la belle cave. On vint apporter la gazette; Ariſte me laiſſa cette feuille pour aller donner des ordres à ſes domeſtiques. Je fus ſurpriſe de lire, l'Impératrice Reine a été à la Meſſe; M. l'Abbé Arnaud a eu l'honneur de préſenter à Monſeigneur le Dauphin un volume du journal étranger; comme cet auteur n'en vend pas, il fait des généroſités: le Prince Stadthouder à été enrhumé: Gaſpar-Thomas

Koutionki eſt de retour de ſon voyage en Sibérie : le Pape a ouvert la bouche au Cardinal Pimpernelli : Monſeigneur Xavier-Machabée-Barthelemi-Jérôme-Euſtache de la Villa-canos-chantra-va-cælos s'eſt couvert devant Sa Majeſté Catholique. Le Lord Rosbifbroute a reçu la jarretiere ; Jeanne-Françoiſe de Courte-en-lair, Marquiſe de Courte-champ, eſt morte dans ſes terres en Poitou le 12 de ce mois, âgée de 87 ans ; elle eſt la derniere de la maiſon de Courte-paille.

Ces bêtiſes me parurent originales ; je demandai au Philoſophe pourquoi l'on perdoit le temps à écrire ces puérilités ? On s'intéreſſe, me dit-il, dans notre cave à tout ce qui arrive aux grands : mais le journal étranger, une bouche ouverte, une jarretiere, un rhume, tout cela eſt bien petit ! que veux-tu ? la gazette eſt comme le carroſſe de Paris à Orléans ; vuide ou plein, il faut qu'il parte.

Cette cave ſi brillante, ſa verdure, les arbres perdoient chaque jour de leur éclat ; les pluies devenoient abondantes, les beaux jours rares, le ſoleil ſe laiſſoit à peine entrevoir, des vents

froids avoient chaſſé les zéphyrs qui s'étoient envolés avec les fleurs. Ce changement m'attriſtoit, j'en parlai à Ariſte : Ta belle cave, lui dis-je, va t'elle tomber dans la puanteur? ton maître va-t-il la détruire? ou n'en prend-il plus ſoin? Ne t'allarmes pas, chere Imirce, une ſaiſon fâcheuſe va ſuccéder aux beaux jours. Il m'expliqua l'ordre des ſaiſons.

Cette belle cave devint déſerte, les oiſeaux muets; les ruiſſeaux, dont le murmure m'enchantoit, avoient ſuſpendu leur cours; des flocons blancs couvroient la terre, des vents conſtants & déchaînés par la mort avoient engourdi la nature : hélas, cher Ariſte! tu ne jouis donc que paſſagérement des beautés de ta cave? elle meurt tous les ans pour revivre encore, & l'homme ſeul, pour qui elle eſt faite, ne renaîtra plus.

Nous partîmes pour Paris; à la dînée, nous trouvâmes ſix grands garçons, vêtus du même uniforme; ils avoient chacun un tonnerre pareil à celui dont Ariſte s'étoit ſervi pour tuer l'oiſeau. Ces Meſſieurs careſſoient trois filles, qui ne s'embarraſſoient guere des loix du maître de

leur cave ; elles ſe moquoient de la pudeur, tenoient des propos, embraſſoient leurs amants, & ſe laiſſoient chiffonner auſſi naturellement que je faiſois dans ma priſon. Ces gens, dis-je à mon amant, ſont plus ſages que toi ; ils chantent, careſſent leurs femmes ; mais il paroît qu'ils n'aiment pas le maître de ta cave, ils ne diſent point une parole ſans en dire des horreurs.

Ces hommes, me dit Ariſte, ſont des mercénaires gagés pour tuer nos ennemis, ſervir la vanité des Souverains qui égorgent une partie de l'humanité pour apprendre à l'autre qu'ils ont de l'ambition, & le droit naturel d'avoir raiſon avec des morts. Fais-tu de même avec tes ennemis ? Je n'ai garde, cette injuſtice eſt un avantage réſervé aux Souverains. Que ſont tes Souverains ? Les images du maître de ma cave. Ton maître a-t-il auſſi des gens ſoudoyés pour tuer les autres & faire du mal ? Non aſſurément, nous ne le connoiſſons que par ſes bienfaits. Pourquoi donc ſes foibles images font-elles le mal ? ta cave eſt affreuſe d'égorger des gens ſi gais ! en égorges-tu beaucoup ? Quelquefois quarante mille dans une heure. O Ciel ! que dit

le maître de ta cave de cette cruauté? Nous avons des gens qui nous obligent de croire, ſous peine de damnation, que le maître de notre cave s'eſt déclaré le Dieu de ceux qui s'égorgent pour quelques arpents de terre. Ceux qui tiennent ces propos, ſont apparemment des Curés? as-tu ſouvent la guerre? Aſſez réguliérement, tous les dix ans. Pourquoi ces grands garçons vont-ils s'expoſer à la puanteur? Ils aiment les filles, ils n'ont point d'argent; & pour avoir dix écus, ils s'engagent pour ſept ans (c'eſt toujours pour douze) de tuer les autres, ou de ſe faire tuer. S'ils quittoient ce métier de bourreau, ne feroient-ils pas mieux? Ils n'oſeroient, on leur donneroit ce que tu appelles la puanteur. Oh! pour le coup vous êtes des monſtres, des barbares; je ſuis étonnée que le maître de ta cave envoye du pain à des gens auſſi méchants. Ces filles vont-elles auſſi à la guerre? Non, mais elles tuent ces ſoldats dans leurs bras, & cela ſans tonnerre. Que dis-tu? Je dis que ces filles leur donnent la puanteur par leurs faveurs & par leurs careſſes. En voici bien un autre! explique-toi, je tremble, je ſoupçonne que ta cave eſt horrible.

Notre

Notre cave eſt ſi grande que nous n'en connoiſſons pas encore l'étendue ; elle pourroit bien être infinie, malgré nos calculs & le dictionnaire d'un Chanoine de Vaucouleurs. Un homme hardi a été errer ſur les mers ; il a découvert une autre partie de la cave où il vient de l'or, du poivre, & une maladie qui ſe gagne en faiſant des politeſſes aux filles ; celles-ci en étant infectées, ne tardent point d'empoiſonner ces ſoldats. Dis-moi ; qu'alloit faire ton vagabond ſur la mer ? Chercher du poivre. Quoi, cette vilaine drogue que tu mets ſur ta table pour te brûler les entrailles ? Quoi, pour du poivre, tu as gâté tes filles, & tu continues d'envoyer dans un pays d'où il vient un mal ſi funeſte ? Quand ces filles ſont attrappées à donner la puanteur, que leu fait-on ? Rien, il faudroit punir trop d'honnêtes femmes ; on les châtie parce qu'elles manquent contre la décence ; on les enferme à cauſe que les Curés ne leur ont pas permis de coucher avec ces ſoldats ; nous les mépriſons, nous les traitons de coquines. A ce compte, je ſuis donc une coquine dans ta cave ? Les hommes qui font les coquins avec ces filles, les enferme-t-on auſſi ? Non : eh bien,

explique tes contradictions ; dis-moi, mon ami, ne ſont-ce pas les hommes qui font les coquines? Oui. Si cela eſt, as-tu l'ombre du bon ſens? tu empêches les gens de ſe careſſer, tu veux que les filles ſoient plus ſages que ceux qui les tentent.

Les filles élevées dans les préjugés de ta pudeur, ne vont point, je crois, du premier inſtant de leur puberté, s'offrir à tes vilains hommes? ce ſont ces derniers qui les corrompent ; ſi ton Platon, le plus ſage des mortels, ſi tes Moines étoient careſſés, baiſés par une jolie fille, tiendroient-ils à ces careſſes? y tiendrois-tu toi-même? tu veux cependant que les filles ſoient froides quand tu les échauffes? tu es injuſte ; je me fâche, les gens de ta cave n'ont pas le ſens commun : tes raiſons, leur poivre, leur tonnerre & tes méchants livres barbouillés, que tu appelles un jeu de cartes, en ſont des preuves.

Nous traverſâmes un bois, nous fûmes arrêtés par huit Meſſieurs qui vinrent ſur nous avec des tonnerres de poche pour nous donner la puanteur. Ariſte leur livra ſa bourſe ; ils nous fouillerent, arracherent mes bijoux, nous dé-

pouillerent, & nons souhaiterent un bon voyage : revenue de ma peur, je demandai quelle étoit cette politesse, si c'étoit le bon ton & le merveilleux savoir-vivre de sa capitale, dont il m'avoit tant ennuyée ? Ces gens, me dit-il, sont des malheureux qui arrêtent les passants, les tuent ou les volent. Pourquoi as-tu de pareils monstres ? la Religion ne peut-elle arrêter les voleurs ? à quoi te sert-elle donc ? à nourrir des Capucins & des hommes noirs pour te dire des injures ?

A la couchée, je vis une fille dont le visage étoit marqué de petites fosses ; je demandai pourquoi elle avoit la figure criblée ; on me dit qu'une maladie gâtoit ainsi presque tous les hommes. Cette découverte me poignarda ; j'étois jolie, j'étois femme, j'avois raison de m'allarmer : ce fléau, dis-je à mon amant, vient-il encore de ton pays au poivre ? Non ; nous avons été long-temps les plus ignorants de la cave ; l'ambition de nous décrasser un peu par l'arithmétique, le desir de savoir comment on arrangeoit deux & deux font quatre, & la belle passion de peindre élégamment un zéro, nous firent voyager dans l'A-

rabie malheureuſe, où nous apprîmes à griffonner les belles figures de l'addition; nos profeſſeurs nous donnerent la petite-vérole : il me paroît que tu deviens toujours ſavant à tes frais; tes connoiſſances te coûtent, tu payes cher le poivre & l'arithmétique (*).

A la barriere de Paris, nous fûmes arretés par quatre grands voleurs d'auſſi mauvaiſe mine que ceux que nous avions rencontrés dans le bois; ils fouillerent dans nos malles; ces hommes n'avoient point de tonnerre; ils ne demanderent point d'argent, & nous laiſſerent paſſer. Je demandai pourquoi cette bande de voleurs ne nous avoient rien pris? Ce ne ſont point des voleurs, mais des coquins que le Souverain place aux entrées des villes, pour viſiter ſi l'on n'apporte rien contre les ordres de Sa Majeſté. Quels ſont ces ordres de Sa Majeſté? nous ne mangeons rien, nous ne portons rien, qui ne paye au Souverain, & cela cinq à ſix fois dans l'eſpace de cent lieues. Mais n'habites-tu point ce petit coin de ta cave appellé le Royau-

(*) La petite-vérole & l'art de chiffrer nous viennent des Arabes.

me de France ? es-tu étranger dans ton propre Pays ? C'eſt l'uſage, il faut de l'argent. Un Breton n'a pas le droit de porter une chemiſe neuve dans l'Anjou, ſans payer en entrant quelques ſols pour livre & quelques deniers aux fermiers-généraux ; s'il fait le tour du Royaume avec ſa chemiſe, il paye deux fois ſa valeur ; & cela eſt d'autant plus original, que le marchand de toile en a déjà dû payer les droits en faiſant entrer ſes marchandiſes. Si ces commis me ſaiſiſſoient avec une livre de tabac, ou quelques onces de ſel, Sa Majeſté me feroit marquer d'un fer rouge ſur les épaules ; je ſerois déshonoré aux yeux des ſots, pour avoir eu dans la poche de quoi ſaler deux fois mon pot-au-feu : va, ta cave & tes maximes ſont odieuſes.

Le mouvement de Paris, la hauteur des caves, celles qui rouloient ſur la boue, m'étonnerent moins que d'autres caves portées & traînées par des hommes. Je demandai ce que c'étoit que ces caves attelées auſſi ridiculement ? Ce ſont des chaiſes-à-porteurs & des brouettes, dans leſquelles on traîne des hommes. Ah, malheureux ! tu reſpectes bien

peu tes ſemblables, pour les employer à des ſervices auſſi bas : tu as des chevaux, & tu laiſſes traîner des hommes par d'autres hommes ? oſes-tu ainſi avilir l'humanité ? J'arrivai à l'hôtel, ſi étourdie du tracas de cette Ville, & ſi infectée de la mauvaiſe odeur, que j'en tombai malade.

Une peſanteur de tête, des maux de cœur firent croire au Philoſophe que j'allois avoir la petite-vérole : il envoya chercher un Médecin : je vis entrer un homme élégant; il ſe plaça à mon côté, s'appuya un moment ſur une canne à pomme d'or, fit un détail de ſes fatigues, où il méloit avec affectation le nom de ſes grandes pratiques : M. le Comte, je viens de chez le Duc .... ; il crevera d'apoplexie, il ne ſe donne aucun exercice, il faudroit pour ſa ſanté lui faire traîner avec ſon licol bleu la charrette de l'Hôtel-Dieu (*). La Marquiſe de .... eſt un bon pigeon, elle s'eſt

---

(*) Les morts de l'Hôpital ſont traînés par des hommes; on croiroit les déshonerer s'ils étoient tirés par des chevaux : cet honneur châtouille infiniment les défunts, à ce qu'on croit à Paris.

mise sur le ton des vapeurs; cela me vaut quinze cents livres par an. Madame la Présidente D... est dans un état désespéré; son chien a une patte cassée, elle a déjà eu cinq à six foiblesses très-dangereuses, elle n'en revient que pour gronder ses gens. La Comtesse ** a un mari vigoureux, deux grands laquais, un cordelier, un mousquetaire; en vérité, les femmes de condition ne sont pas raisonnables.... La petite... de l'opéra, en tient de ce grand cordon-bleu qui est si bête... Madame la Vicomtesse... prend trop de beaume-de-vie; si elle le prenoit ailleurs que chez le Lievre, elle guériroit plutôt; son mari est un vieillard de vingthuit ans, qui, de sa vie, ne pourra guérir sa femme. La Baronne m'a fait demander ce matin, voilà la premiere fois qu'elle appelle un Médecin: dans ses maladies, elle avoit toujours recours à S. Roch, à Notre-Dame, à S. Eustache; il est fâcheux d'avoir dans notre métier de pareils rivaux! Après cette sortie, le Docteur me prit joliment le bras, le toucha quelque temps, fit une longue dissertation sur le tact, le mouvement du sang, qui ne me soulageoit point.

Le Médecin avoit ordonné un lavement; on fut le commander à l'apothicaire. Ariſte, occupé dans ce moment, oublia de me donner des notions du lavement & des cérémonies qui le précedent. L'apothicaire entra chez moi, tira de deſſous ſa redingotte une ſeringue; je le pris pour un tonnerre de poche; il étoit à peu près ſemblable à ce qu'Ariſte appelloit un fuſil; je frémis en le voyant; je demandai à cet homme, s'il vouloit me donner la puanteur: non, non, Mademoiſelle, cela ne pue point; c'eſt une décoction de camomille; l'odeur n'eſt pas déſagréable pour ceux qui aiment la camomille romaine; il faut prendre, s'il vous plaît, ce remede tandis qu'il eſt chaud. Voyant que je ne remuois pas, l'apothicaire me dit: allons, Mademoiſelle, mettez-vous ſur le lit. Ne concevant rien à la médecine, je crus qu'il falloit boire ce breuvage ſur mon lit: je m'y jettai; tournez-vous, me dit-il; j'eus la complaiſance d'obéir; trouſſez-vous: qu'appelles-tu me trouſſer? découvrez votre derriere, je ne puis vous donner le lavement dans cette attitude... comment, monſtre! que veux-tu? ſerois-tu un Jéſuite? J'ai lu

l'autre jour que ces Moines étoient exécrables : non, que la bonne ſainte Génevieve m'en garde! je compris alors ce qu'il vouloit dire : comment tu veux me ficher ce long tuyau dans le derriere, tu es effroyable! je fis un bruit horrible ; Ariſte accourut : voyant le ſujet de la diſpute, il appella ma femme de chambre, la gronda de ce qu'elle ne faiſoit pas cette opération. Marthon s'excuſa, en diſant, qu'elle n'avoit jamais donné de lavement, que ſi elle avoit eu un malheur dans la vie, au moins ſon derriere étoit encore vierge.

Je queſtionnai mon amant ſur ce remede, il m'expliqua la théorie du lavement : la liqueur contenue dans ce cylindre eſt une décoction d'herbes émollientes ; par le méchaniſme de cet inſtrument, on l'injecte dans les inteſtins, ce compoſé les rafraîchit ; les Dames pour être plus belles en prennent chaque jour par douzaine. La Baronne D... que tu vis hier, trouvant un jour ſon teint obſtiné, en prit une groſſe dans trente ſix heures. Dans ta cave, je n'ai pas eu beſoin de ce remede, la nature t'a-t-elle donné la ſeringue ? Non, elle s'eſt contentée de nous endoctriner par

la pratique de la cicogne : quand cet animal est constipé, il est malade ; pour se soulager, il va dans les étangs chercher de l'eau dormante, en avale une certaine quantité, l'échauffe dans son jabot, fourre son long bec à son derriere, & dégorge cette eau chaude dans ses entrailles. Tes moineaux, tes bœufs, tes moutons font-ils de même? Non; pourquoi veux-tu imiter ce qui n'est peut-être bon qu'à une seule espece? je ne voulois point de lavement; Ariste me prit par le foible des femmes, m'assura que mon teint seroit plus clair, que mes yeux auroient une expression plus tendre; c'étoit la raison pour tuer l'oiseau de Bocace; je consentis que Marthon m'administrât le clystere.

Cette fille sans expérience le donna d'une main pesante; au moment que je sentis la chaleur du remede, je me retirai, la canule sortit, & tout le composé inonda ma couche; je sautai du lit toute dégoûtante de cette vilaine drogue; pestant contre les médecins, les lavements, les seringues; je ne pris point de remede, & je me trouvai mieux.

L'après midi je passai dans le cabi-

net d'Arifte ; je vis un tableau où étoit peint un grand fauvage avec une longue queue, des cornes à la tête, & des griffes qui paroiffoient de très-vilaines manchettes. Je demandai ce que fignifioit ce portrait ? C'eft le diable, me dit Arifte, ou le Manitou (*) ; nous le peignons ainfi pour nous faire peur, comme les enfants, qui font des mafques de papier pour s'épouvanter les uns les autres.

Pour augmenter ta peur, tu as arrangé des cornes fur la tête de ton Manitou, & les cornes te font rire, tu en remplis les maifons de Paris : regarde ton front, tâte-le bien, tu fentiras de chaque côté deux protubérances placées par la nature pour t'en planter ; les femmes connoiffent le terrein ; & la terre eft bien maudite quand elles n'en plantent point. Ah, mon ami ! tu peins bien des bêtifes ! as-tu vu le Manitou ? Non : je crois qu'il doit être curieux.

Nous fîmes une vifite à une parente d'Arifte ; au retour, nous fûmes croifés auprès de la Grêve par un carroffe étin-

(*) Les Negres appellent le diable le *Manitou*.

celant, tiré par six chevaux. Je demandai à qui appartenoit ce somptueux équipage entrelacé avec nous dans la confusion de Paris ? C'est la voiture d'un Fermier général, gens plus frippons que ceux que nous avons rencontrés dans le bois : je vois que celui-là a fait long-temps le métier, il paroit riche ? Aussi l'est-il : mais à propos, tu m'as dit qu'on donnoit la puanteur aux frippons ? Oui, mais ces publicains sont d'une espece privilégiée, ils volent impunément, parce que l'Etat à peut-être besoin de voleurs.

Un peu plus loin, notre voiture & celle du Fermier furent encore arrêtées & croisées par deux tombereaux qui se suivoient ; dans l'un étoit un grand garçon ; il avoit la tête nue ; un Capucin lui parloit de temps en temps, lui montroit quelque chose, qui me parut d'abord un de ces hochets qu'on donne aux enfants pour les empêcher de pleurer : je regardai plus attentivement, c'étoit un petit morceau de bois croisé, où il y avoit une petite figure qui paroissoit respectable au patient. Dans l'autre tombereau étoit un homme de cinquante ans, à qui un Curé

contoit des hiſtoires qui ne paroiſſoient pas lui faire plaiſir. Ces hommes m'inquiéterent ; je demandai ce que ſignifioit cette cérémonie. Ce ſont deux coquins, à qui l'on va donner la puanteur : le plus âgé voloit dans les bois, le plus jeune a dérobé dix ſols à ſon maître. Comment tu détruis un homme pour dix ſols ! tu prives la ſociété d'un ſujet qui lui gagneroit dix mille francs ? ta juſtice peut-elle condamner un homme à mort, la vie étant un don du maître de ta cave ? as-tu le droit naturel de détruire un préſent ſi précieux ? pourquoi pends-tu celui-là pour dix ſols, tandis que tu laiſſes vivre ce grand voleur de Fermier ? il n'y a point de raiſon ni de juſtice dans ta cave.

Je marquai une envie extrême de voir donner la puanteur à ces hommes ; je crus que cela devoit être beau & ſatisfaiſant ; je voyois courir le peuple avec un empreſſement inhumain ; la voiture avança, nous entrâmes dans la place de Grêve ; le peuple s'y entretenoit de la réſignation involontaire du patient, & diſcouroit avec chaleur du

bourreau (*) : il vantoit beaucoup la dextérité de ce dernier, & le citoit comme un homme merveilleux. On fit monter le vieillard ; lorſqu'il fut au haut d'une échelle, on cria : grace ! grace ! le peuple fut tranſporté de joie, mon cœur s'ouvrit à cette allégreſſe générale ; je vis deſcendre le vieillard. L'inſtant d'après on fit monter le jeune garçon ; je regardai attentivement, je m'impatientois déja de ne pas entendre crier grace, lorſque je le vis tomber ; je le cherchois des yeux, j'allois m'informer de ce qu'il étoit devenu, quand je le vis balancer dans l'air, & un homme ſur lui, qui le détruiſoit. Ce ſpectacle me fit horreur, je me trouvai

(*) Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qui tient des converſations ſur les bourreaux, j'en ai été excédé dans la bonne compagnie ; chacun vantoit avec chaleur les talents de celui de ſa Province, en contoit de jolies anecdotes. J'ai connu un riche Anglois, en commerce de lettres avec les bourreaux de dix à douze villes. Je le trouvai un jour à trinquer au centre de ſix. Les bourreaux ſont des Chirurgiens que nous mépriſons mal à propos. Voyez leur article dans l'Encyclopédie, M. Diderot les a embellis.

mal ; Arifte fe mit devant moi, me donna de l'eau de Luce : je revins, nous étions déja loin de la Grêve.

Retournée à la maifon, je dis à mon amant : Ton peuple eft cruel, de goûter du plaifir à contempler une fi trifte exécution ! comment accorder cette méchante fenfibilité avec les tranfports de joie, qu'il a fait éclater à la grace du premier voleur ? Pourquoi celui-là a-t-il eu fon pardon, & que l'autre a été pendu pour dix fols ? Le premier avoit un frere laquais chez la maîtreffe d'un Miniftre, l'autre n'avoit point de frere laquais chez la maîtreffe d'un Miniftre... Je t'entends, chez toi le malheureux feul eft puni ; il fert à tes médecins pour faire des expériences, à tes loix pour leur donner de la force ; tu punis celui qui vole dix fols, & tu laiffes paffer tranquillement les frippons qui font en carroffe ; ah, ta cave eft déteftable !

Pour me diffiper, je me mis à la fenêtre pour examiner le tumulte de Paris. Je vis paffer un carroffe, fix grands coquins étoient collés derriere, ils tenoient des bâtons en l'air ; je demandai ce que fignifioient ces bâtons fuf-

pendus? Un carrosse, me dit le Philosophe, avec six gueux de cette espece & des cannes en l'air, annonce sur le pavé de Paris, un homme qui se ruine pour représenter une des images du Dieu de notre cave. Des bâtons en l'air te font donc honneur? Ton Paris a bien du vuide! j'honore davantage ton Fermier à la tête de ses moissonneurs, ces hommes ne sont point fainéants; tes Parisiens n'aiment, ne s'éblouissent que de ce qui n'est pas estimable. On vint nous apporter un billet d'enterrement, nous y allâmes le lendemain.

L'Eglise étoit tendue de noir; on avoit répété par-tout des cartons peints & écartelés comme les phases de lune dans les almanachs, & distingués par différents emblêmes. Dans le premier, on voyoit quatre-vingt dix-neuf moutons & un Champenois, dans un fond de gueule: dans le second, deux lèchefrites en sautoir dans un champ d'or: dans le troisieme, cinq têtes à perruque dans un champ de sinople; dans le dernier carton, trois seringues, avec un sauvage qui marchoit à quatre pattes dans un fond de sable. Je demandai ce que signifioient ces cartons. Ariste me

dit : ce ſont les armoiries du défunt, les diverſes alliances de ſa maiſon ; il m'expliqua les puérilités imaginées par l'ambition, pour amuſer les innocents. C'eſt donc pour faire paroli à l'humilité de ton maître, que tu places ces trophées ſur ſon tabernacle, ſur ſes chandeliers ? doit-il partager la douleur que tu reſſens de la perte de cet homme ? tu m'as dit que ton maître s'étoit anéanti pour toi, comment les prêtres de ſon temple permettent-ils d'y étaler les hiéroglyphes de l'orgueil ? Ceci n'eſt rien ; c'eſt leur avarice & l'ambition des particuliers, qui placent & retracent dans le lieu ſaint l'injurieux parallele de leur Dieu & de Barrabas : tes Prêtres ne croyent donc pas au Dieu de ta cave ? comment peux-tu accorder leur coupable conduite avec la ſévérité de tes loix ? Tes vivants, peu contents que leurs morts ayent ſacrifié aux Dieux de l'orgueil & de l'ambition, veulent encore, pour inſulter ton maître, que les cadavres puants de leurs peres aillent s'étaler aux pieds de ſes autels avec la pompe du monde ! quelle force peut avoir vers le trône de ton Dieu, le chant des Prê-

tres qui entourent ainsi le mausolée de la vanité ? leurs cris feront-ils tomber le sang de l'Agneau sans tache sur les souillures de l'amour-propre ? Les foudres de ton Dieu ne doivent-ils pas plutôt anéantir ces cadavres, que de souffrir dans le sanctuaire l'injurieuse balance de l'orgueil des hommes & l'humilité de celui que les Juifs ont mis à mort ?

Le convoi funebre arriva ; quantité de gens avec des flambeaux, des Prêtres avec des peaux de veaux, de Frérons & de moutons, l'escortoient en chantant. Je demandai pourquoi ces hommes, qui me paroissoient si gais, ne dansoient pas : tu m'as dit, Ariste, que la danse étoit sœur de la musique, pourquoi sépares-tu ces deux parentes ? la danse est-elle plus triste que le chant ? Cela n'est rien, répondit le Philosophe ; c'est que celui qui a fait les rubriques de l'enterrement, n'aimoit pas la danse. Deux hommes soufflerent tout-à-coup dans deux grosses anguilles, & me firent peur ; une douzaine crioient comme si on les frappoit, un autre avec un bâton leur faisoit signe de se taire ; & plus il leur disoit de se taire, plus ils crioient.

Au milieu de la cérémonie, un Prêtre prononça un difcours éloquent, débita de fi belles chofes fur l'homme tombé en puanteur, qu'il le fit auffi grand, auffi merveilleux tout au moins que le maître de fa cave. Il commença par des mots que perfonne n'entendoit : je ne voyois point par quelle néceffité, pour fe faire entendre, il commençoit par des paroles inintelligibles à la plupart des auditeurs. Après avoir dit fon latin, il rêva un moment, cracha deux ou trois fois, & puis il s'écria : Les voiles de la mort étendus dans ce Temple, ces flambeaux funéraires, ce cortege lugubre, ces pleurs, ces fanglots, (il mentoit, perfonne ne pleuroit) ces chants mélodieux (& la mufique étoit déteftable) font les derniers devoirs que nous allons rendre au très-haut, très-puiffant Gille-Claude-Nicaife Robin-choux-pomme, Seigneur de Robin-choux-rouge, grand jufticier des cinq potences aux environs de Guines-la-putain.

Après un déluge de lieux communs, l'Orateur entonna la pompeufe généalogie du mort, & mentit comme le Mercure de France. Les Robin-choux-pom-

me, Messieurs, sont originaires de la Savoye. Un des descendants de cette illustre maison porta la marmotte à Memphis; c'étoit un honneur dans ces temps-là de porter la marmotte, comme de porter aujourd'hui à son col une jarretiere, un éléphant, une croix de S. André, une Marie-Thérese, & la peau d'un mouton.

Un Christophe Robin-choux-pomme épousa en Egypte une petite niece du grand berger Jacob, qui faisoit avec ses sœurs des briques au fauxbourg de Memphis; occupation digne de la propreté & de l'intelligence du peuple choisi. Au passage de la mer rouge, Christophe changea son nom de Robin-choux-pomme en celui de Robin-choux-rouge. Un de ses descendants, nommé Isaac-Noémi-Mathusalem Robin-choux-rouge, fut un franc-maçon, qui osa le premier déclarer le secret & les mysteres de son ordre; il se sauva de Jérusalem, se réfugia dans le paradis terrestre de la Westphalie, qui renferme les meilleurs châteaux possibles, & les meilleures pommes de terre; là, il reprit l'ancien nom de Robin-choux-pomme, s'allia à la maison du Baron *Kaniverstanclas*, qui,

depuis deux mille ſept cents ans, onze mois, dix jours & treize minutes, jouiſſoit de quatre-vingt dix-ſept quartiers de nobleſſe. L'aumônier du château, pour trois livres dix ſols, lui remit, dans la perſonne honnête de Mademoiſelle la Baronne *Kaniverſtanclas*, une chemiſe pleine de chair, de la peſanteur de trois cents trente-ſix livres de notre poids. Un fils de Chriſtophe vint en France, s'allia à la maiſon d'un Gentilhomme ordinaire ; ce fut lui qui porta l'oriflamme (*) à la bataille de Roſebecq lorſqu'elle diſparut.

Le pere de notre Gilles-Nicaiſe étoit une des vieilles perruques du Luxembourg, le plus fameux nouvelliſte du Palais-Royal ; il laiſſa à ſon fils une fortune immenſe, & ſa belle paſſion pour les gazettes. Gilles, élevé avec les grands

(*) Banniere qui tomba du Ciel avec une bouteille : du temps paſſé, il nous venoit beaucoup de raretés & de colifichets du ciel ; mais depuis que nous commençons à être incrédules & avoir un peu d'eſprit, il ne nous vient plus rien de là-haut que ce que les Philoſophes en ont toujours vu venir, la pluie, la grêle, le tonnerre, les brouillards, la grippe & la coqueluche.

politiques de Cracovie, fut l'aigle des menteurs du Palais-Cardinal. C'eſt-là que, ſous le fameux arbre du bien & du mal, il fit pluſieurs cours de démonſtrations; c'eſt-là que, la canne à la main, il approchoit Filinghauſen, traçoit ſur la pouſſiere les conditions du traité honnête qui a fait la honte de la nation & l'ornement des Boulevards; là, il montroit Rosbac: voilà, diſoit-il, le Rhin, voilà où étoit.... voilà où étoient les crânes, voilà ou..... l'agitation de ſa canne formoit le tableau mouvant d'une bataille perdue. Voyez, s'écrioit-il, comme le Roi le plus aimable, le plus digne d'être aimé, eſt mal ſervi!

Nicaiſe uſé, anéanti, pulvériſé dans l'art de la marine, avoit étudié cette ſcience du haut de la tour des bons-Hommes à Paſſy; c'étoit de là qu'avec une lorgnette d'Opéra, il avoit compris, ſaiſi les belles manœuvres de la Galliotte de S. Cloud, & qu'il décidoit en conſéquence que les bateaux plats n'étoient point encore aſſez plats; qu'il falloit, comme ceux qui s'appliquent à la connoiſſance utile de la quadrature du cercle, chercher encore un degré de

platitude pour achever de perfectionner notre marine.

Gille vouloit auſſi quelquefois juger de nos pieces nouvelles : mais paſſons l'éponge ſur ce morceau de ſes connoiſſances, le goût n'étoit point du tout la partie de mon héros ; il ne penſoit pas ; & tout ce qui s'écartoit de la ſavante gazette d'Utrecht, & de la gazette hiſtoriée de France, n'étoit point de ſon reſſort. Il projettoit de compoſer une gazette utile à l'univers. C'étoit un détail circonſtancié du gain honnête des Hollandois, avec un ſupplément des gentilleſſes de la Bourſe d'Amſterdam, où huit mille honnêtes gens s'aſſemblent chaque jour, depuis midi juſqu'à deux heures, pour enrichir l'Europe & les Indes, & empêcher les banqueroutes.

Avant de vous peindre la paſſion de mon héros pour les nouvelles, je devois vous dire, Meſſieurs, ce que c'eſt qu'un nouvelliſte : c'eſt un perſonnage qui connoît, à l'entendre, les plus petits buiſſons de la Pruſſe ducale, les ſentiers les plus écartés de l'Hanovre, & tous les cailloux du Rhin ; il croit régler les intérêts des Potentats comme

ſon petit ménage, ſitué à un ſixieme de la rue du Foin. Enfin, un nouvelliſte eſt un petit être à deux pieds, à qui la nature a refuſé les talents du bel eſprit, & qui, poſſédé de la fureur de parler, croit tout ſavoir, tout deviner & tout connoître. Qu'il eſt aiſé, Meſſieurs, de renfermer dans une groſſe tête cinq à ſix nouvelles! qu'il eſt facile de prédire qu'avec de la poudre à canon & la méchanceté des hommes, on peut rougir les fleuves de ſang, joncher les plaines de cadavres! & quel génie faut-il enfin pour aſſurer que la méſintelligence de nos Généraux a fait tous les ſuccès du Général Hannovrien.

Après l'oraiſon funebre, on enterra dans l'Egliſe les reſtes puants de Monſieur Robin. Les fideles Chrétiens, pour conſerver la mémoire du temple d'Epidaure, ont le ſaint uſage de paver le Sanctuaire de leur Dieu, de crânes, d'oſſements & de cadavres. Nous parcourûmes l'Egliſe; elle étoit parquetée d'épitaphes qui n'apprenoient rien à l'humanité, que les noms ſtériles des gens qui s'étoient remplis & vuidés pendant quelques années.

A deux pas de l'Eglife, nous rencontrâmes une troupe d'enfants, ils fuivoient l'enterrement d'un de leurs camarades. Le frere de la petite défunte fautoit de joie, & crioit : Ma fœur va en Paradis ; que je fuis aife ! Il vint dans l'idée d'Arifte de fuivre ces enfants, nous rentrâmes dans l'Eglife ; il s'approcha du petit garçon ; c'étoit le fils de fon libraire. Il lui dit : vous êtes bien gai, poupon ? Oui, dit l'enfant, j'ai très-raifon, on va mettre ma fœur en Paradis ; ma chere mere m'a dit qu'elle feroit bienheureufe, qu'elle verroit le bon Dieu ; j'aime le bon Dieu, M. le Comte ! C'eft bien fait, mon petit ami, répondit Arifte ; il eft digne de votre tendreffe. Comme les enfants de Paris ont de l'efprit ! J'étois enchantée des bonnes idées du poupon : je lui demandai s'il vouloit fuivre fa fœur au Paradis ? Oui, Madame, de tout mon cœur ! on va la mettre en Paradis tout à l'heure, vous verrez comme cela eft baue.

Les Prêtres ayant fini leur cantique, on conduifit le cadavre vers une foffe où on le defcendis, on jetta de la terre deffus. L'enfant, frappé de cette cérémo-

nie, ſe mit à crier : ô le vilain Paradis! O Dame, dit-il en fuyant, je ne veux point aller en Paradis! comment, le Paradis eſt un vilain trou! ſes cris ſurprirent les aſſiſtants. Ariſte courut à lui pour le calmer & l'empêcher de crier. Le poupon trop ému lui dit : ah! Monſieur, laiſſez-moi fuir; que le Paradis eſt affreux! voyez comme ma chere mere ment! oh, ma pauvre ſœur, que je te plains! Nous voulûmes appaiſer l'enfant, il fut impoſſible, le Paradis de ſa ſœur l'avoit trop épouvanté. Je regardai Ariſte, je lui dis : Entents-tu la nature? O mon pere, qu'elle eſt ſage!

Ces enterrements m'avoient ennuyée; pour me diſſipper, Ariſte me mena à l'opéra : après un enterrement, c'étoit tomber à merveilles. Je pris cette ſalle pour une Egliſe : j'y vis des femmes peintes comme des indiennes; j'entendis des ſons harmonieux & un plein-chant divin : une toile ſe leva, je vis un bois, où Amadis étoit enchanté; j'entendis le tonnerre, il me fit rire. Je dis à l'oreille de mon amant : Cette Egliſe eſt belle, cette céremonie me plaît mieux que ton enterrement. En parlant j'avois tourné la tête; le bois étoit diſparu, un châ-

teau étoit venu tout-à-coup comme un champignon, je le vis envoler de même. L'inſtant d'après une mer agitée de flots de papier, comme ceux qui s'entre-choquent à la ſortie de la preſſe, vint ſe perdre auprès du parterre : une jeune fille qui chantoit comme un oiſeau en cage, deſcendit dans une boîte tirée par des dragons de papier marbré; elle étoit entourée de rayons de fer blanc, qui éblouiſſoient les riches Bourgeois de la rue S. Denis. Un ciel auſſi brillant que celui de la belle cave, deſcendit en cadence; il étoit meublé de femmes & d'hommes ſuperbement ornés de clinquant. Je demandai à Ariſte, ſi c'étoit le maître de ſa cave, qui faiſoit ces petits prodiges. Non, me dit-il, ce ſont des hommes. Ce ſont ſans doute les premiers prêtres de ta cave qui ſont aſſis dans ce Paradis? Les prêtres de ma cave n'y vont pas, & ceux-ci ſont des excommuniés, qui n'iront jamais en Paradis, s'ils ne quittent celui où ils ſont nichés actuellement.

On donna un coup de ſifflet, je vis l'enfer : rien ne me parut mieux éclairé que cette caverne; tous les damnés paroiſſoient enchantés d'être dans ce ſé-

jour, les diables y danſoient à ravir. Deux chœurs de filles bordoient l'enfer, & formoient de chaque côté deux boutiques de tettons admirables. Une troupe de ſavoyards habillés en Anges parurent dans l'air attachés à des cordes, ils firent diſparoître à l'inſtant ce joli enfer.

Je fus diſtraite par un homme vis-à-vis de ma loge. Il ſembloit voir les autres, & prendre du plaiſir avec un peu de chagrin : je demandai quel étoit cet animal taciturne. Tais-toi, me dit Ariſte, reſpecte davantage cet homme, c'eſt un Suiſſe civiliſé dans les montagnes de Savoye par un tonſuré : il ſe fâche contre toi, à cauſe que tu ſens du plaiſir à l'opéra ; il aſſure que tout ce qui t'enchante, ne doit pas plus affecter l'ame d'un homme de goût, que ton mouchoir de poche au bout de ma canne. Ah, je m'en ſouviens, j'ai lu cela dans la nouvelle Héloïſe. Cet homme eſt extraordinairement ſenſé ; il a l'audace de me traiter d'idiote, ſi je baille en le liſant ; dis-lui que j'ai été élevée dans une cave, éduquée comme lui au fond d'un puits, & que l'opéra m'amuſe.

Voyant que je me fâchois, Ariſte me dit : Il faut, ma chere Imirce, que je te

racommode avec lui. Après demain l'on donne un opéra de ſa compoſition; c'eſt un rien aſſez joliment organiſé (*). Une fille de village a perdu ſon amoureux; le maître d'école de ſa paroiſſe, qui eſt ſorcier parce qu'il ſait lire, lui prédit que Colin ſera encore amoureux parce qu'il aime, & que quand on n'a point d'autres biens que celui de s'aimer & de plaire, les gens réduits à cette miſere ſont bien forcés de s'aimer.

J'entendois raiſonner à mon côté un grand Seigneur; il avoit un ruban bleu au col, il parloit de l'opéra avec un petit qui n'avoit point de ruban bleu au col. Ce que je trouve, diſoit-il, de plus beau à ce ſpectacle, c'eſt l'Ouverture, à cauſe du bruit... il y a un opéra, où il y a un cheval; cette piece m'affecte, je voudrois toujours voir des chevaux, j'aime les chevaux, on n'en met pas aſſez ſur ce théâtre; on n'y voit que l'enfer, le vieux Caron : je voudrois voir les Danaïdes égorger leurs trente maris, & puis, avec leurs paniers percés, puiſer de l'eau dans la Seine.

(*) Le devin du Village, par le grand Démoſthenes de notre petit ſiecle.

Monſeigneur, répondit celui qui n'avoit point de ruban bleu au col, vous êtes divin, vous ſavez parfaitement la fable. En fait d'hiſtoire ſacrée & profane, je ne connois pas un Seigneur auſſi entendu que moi; cependant je ne lis jamais, je ſuis le troiſieme de ma maiſon qui ſait ſigner ſon nom; je connois les chevaux; quand on connoît les chevaux, on connoît bien des choſes.

J'étois accouchée d'un garçon, il ne vécut que quelques jours; depuis ce temps, Ariſte ne m'approchoit plus : j'étois ſurpriſe de ſa froideur, je balançai quelques jours de lui en parler; enfin j'ouvris mon cœur : L'âge, ma chere Imirce, me dit-il, ne me permet plus de ſatisfaire tes deſirs; la Nature t'a donnée à Emilor, je vais lui rendre la liberté, & te remettre entre les bras de celui que ton cœur a choiſi. Je répandis un torrent de larmes, elles s'adouciſſoient, en tombant dans le ſein d'Ariſte; je m'écriai : O mon ami! ô mon pere! tu m'es plus cher que les plaiſirs, je ne connois que ceux que je crois te donner; n'as-tu de la raiſon que pour m'arracher de ton cœur? ton âge ne m'effraye point, la chaleur de mes

ans te réchauffera ; c'eſt ſur mon ſein que ta tête précieuſe repoſera ; mes yeux contempleront ſans ceſſe cette face reſpectable où ton Dieu a peint ſa bonté ; tes vertus applaniront tes rides ; & plus ton corps ſera maltraité par le temps, plus je verrai ton ame. Les charmes qui raviſſoient les cœurs dans ton printemps, qui les enchaînoient encore dans ton automne, ne la voileront plus ; tu n'auras que tes appas éternels, ton humanité & tes vertus.

Le Philoſophe calma mes douleurs ; ſa raiſon porta dans mon ame cette douce conſolation que la ſageſſe ſeule peut donner. Nous partîmes de bonne-heure pour la campagne : j'en avois hâté l'inſtant ; en parlant d'Emilor, j'avois fait naître dans le cœur d'Ariſte le deſir de connoître un ſage ſi digne de ſon amitié.

Le lendemain de notre arrivée au château, mon ami me conduiſit à la lucarne d'où il obſervoit ſa cave. Je revis Emilor avec plaiſir ; il me parut ſérieux. Le ſoir on mêla un arcane à ſa boiſſon, la nuit on l'enleva, on le mit dans la chambre où j'avois été. Le matin nous entrâmes, Emilor ne parut

point étonné de nous voir, il fixoit les yeux sur moi; je le vis changer de couleur, mon cœur fut ému; il cherchoit à me reconnoître, mes habits le trompoient; pressée de lui marquer ma tendresse, je criai dans la langue de la cave : O la joie & la force de mon ame! voici le plaisir! Au son de ma voix, un jour enchanteur éclaira ses sens, il se jetta dans mes bras, ses larmes couloient; un feu ardent étinceloit dans ses yeux humides; nous nous serrâmes tendrement, & nos ames furent confondues.

Emilor inquiet cherchoit d'une main impatiente autour de mes vêtements ce qui l'avoit enchanté autrefois; il baisoit mille fois ma gorge, je ne pouvois me débarrasser de ses bras. La joie qu'il avoit de me revoir étoit si excessive, que son visage en étoit altéré; on voyoit qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son ame; l'agitation se peignoit par le désordre où il étoit : dès qu'il fut un peu calmé, on l'habilla, j'aidai à le vêtir, il parut triste. Pourquoi, me dit-il, veux-tu cacher ce qui te faisoit plaisir? ces objets sont-ils devenus haïssables à tes yeux? la nouvelle cave a-t-elle gâté ton cœur?

ne m'aimes-tu plus ? Hélas! je l'aimois encore, mais je l'avois fait cocu (*); le pauvre Emilor n'en favoit rien, le préjugé n'avoit pas encore gâté fon efprit, & le cocuage, dont le trône eft à Paris, n'étoit point encore un malheur pour lui.

Au bout d'un mois, Emilor parloit François. Il ne parut que légérement étonné des merveilles de la nature: toujours occupé dans la bibliotheque d'Arifte, il méditoit fans ceffe, il parloit favamment de Dieu, il ne le barbouilloit pas comme la foule des hommes, il le peignoit tel qu'il étoit, incompréhenfible & adorable. Le Philofophe lui demanda ce qu'il penfo't de ce monde. Peu de chofe; fi j'avois la fureur des fyftêmes & la manie des chimeres, je pourrois créer un monde avec rien. Ton

(*) Le cocuage & un bas percé, font à peu près la même chofe. Un homme élégant marche fiérement dans une place publique avec un trou à fon bas; fi un fot vient lui dire: Monfieur, votre bas eft percé, cet homme rougit, devient honteux; diroit-on qu'un trou à de miférables chauffes feroit un effet fi furprenant fur l'ame d'un être raifonnable? Le cocuage eft l'hiftoire du bas percé.

monde n'eſt qu'un grand animal, & les hommes, les poils du derriere de cet énorme animal. La phyſique, le microſcope à la main, rend mon ſyſtême poſſible; regarde la belle gorge d'une jolie femme, ces charmes ne ſont que des inſectes infiniment petits qui compoſent la rotondité, la blancheur & l'éclat de ce beau ſein; le tact de cette gorge eſt le picotement de ces petits animaux qui combattent quand nous la touchons avec les petits animaux qui compoſent notre main. Les inſectes de la femme, plus vifs, plus pétulants, mettent tellement les nôtres en convulſion, les agitent ſi délicieuſement, que ces animaux, répandus dans toutes les parties de notre corps, ſe précipitent avec violence vers les reins, s'uniſſent en troupe pour lever le pont-levis, paſſer & ſe joindre aux inſectes de la femme; & dans le moment de ce paſſage, ils te procurent une extaſe voluptueuſe.

Les arbres, les foſſiles, la terre & l'eau ſont compoſés de ces petits animaux, qui ſont autant de particules du plat *animal-monde;* ils vivent ſur lui ſous leur forme d'arbres, de foſſiles, comme nous vivons à ſon derriere ſous

notre petite forme de poils. Les insectes qui forment un arbre, se divisent quand l'arbre est mis en pieces; si l'on brûle l'arbre, une partie de ces insectes se divisent en *animaux cendres*, qui se réunissent vers la partie de l'*animal-monde*, qui forme un arbre: il en est de même d'un homme que tu mets en terre; les petits insectes, qui composoient son corps, se séparent & vont se rejoindre pour former encore un poil au derriere du grand *animal-monde*. Tu vois qu'avec rien on bâtiroit un systême. Un homme qui rêve dans un cabinet, pour endormir ses compatriotes, feroit avec cette seule idée dix volumes pour ne rien t'apprendre.

Laissons les systêmes, dit Ariste; que penses-tu du monde où nous végétons? Très-peu de chose. Ta petite fourmilliere ne t'étonneroit pas davantage si tu pouvois aller au haut de ta cave, que la tienne ne m'a étonné quand je t'ai vu. Ton monde dans sa naissance étoit meilleur qu'il n'est aujourd'hui. Les hommes furent heureux tout le temps qu'ils resterent dans la simplicité de la nature. Cette mere sage ne leur avoit point donné la bienséan-

ce, la modeſtie, ni des fauſſes idées des choſes naturelles; des fanatiques ont quitté la nature pour chercher des vertus qu'elle n'avoit point faites. Ton Paris commence à être habitable depuis que tes Philoſophes reviennent ſur leurs pas; tu as encore d'anciens cerveaux, des peres & des meres de l'arriere-ban, qui croiroient leurs maiſons déshonorées, ſi leur fille faiſoit un enfant ſans un privilege d'une perſonne de leur paroiſſe; comme ſi la nature déshonoroit les filles en les rendant meres. Comment ces préjugés ſont-ils entrés dans l'eſprit des hommes?

Mon ami, dit Ariſte, dans un Etat policé il faut fixer l'inconſtance des hommes; ſi les loix n'enchaînoient pas les paſſions, on s'égorgeroit; l'ordre, l'image de la Divinité, ne ſeroit plus imprimé ſur la terre. Tu plaiſantes! tes légiſlateurs ont cru l'homme méchant, il eſt naturellement bon, c'eſt un enfant qu'ils ont garotté, & qui s'efforce de briſer ſes chaînes en les ſecouant. La fureur de prévoir les malheurs de ſi loin, a multiplié tes loix, tes Lieutenants de police & ton Guet à pied & à cheval. Ta terreur panique & tes allar-

mes ont rendu tes freres malheureux ; fans tes loix dures & barbares & la plufpart ftupides, l'homme n'auroit pas connu le crime, & ne l'auroit point cru néceffaire à fes paffions ; tes légiflateurs ont fait fortir l'homme de la nature, & leurs loix n'ont fait qu'obfcurcir fa raifon en la révoltant ; ôte les loix, éclaire l'intelligence de l'homme, & tu chafferas les crimes de la terre, où la liberté doit être la premiere loi. Tu crois faire des merveilles en faifant écarteler tes freres par des bourreaux, que fais-tu ? tu punis quelques coquins imbécilles, & tu donnes à des malheureux plus éclairés les moyens de faire le mal avec adreffe. Un homme d'efprit peut commettre mille horreurs, & ne pas craindre le glaive de ta juftice ; jette tes loix au feu, imite la nature ; elle n'en a point fait à l'homme, elle fe contente de toucher fon ame, & d'éclairer fon efprit. Porte le jour de la raifon dans l'ame de l'ignorant, éclaire fon intelligence, & tu n'as plus befoin de loix.

Le feul défordre que tu aurois à craindre chez les hommes, eft celui qu'on remarque chez les animaux qui

ſe battent quelquefois pour une femelle ; ſuppoſons que nous nous battions pour les femmes, la cauſe eſt fort belle ; nous ne nous égorgerons plus pour cent miſeres, pour des chiffons, pour des mouftis, l'émétique & l'animal du côté des Docteurs.

Les hommes, revenus à la ſimplicité de la nature, ſe battroient moins pour les femmes, parce qu'ils perdroient bientôt ces fantaiſies que les peuples policés ſe ſont formées de la beauté. Dis-moi, qui fut le premier ſot qui trouva une femme plus belle que l'autre ? Les yeux, dit Ariſte, certain arrangement de parties, les couleurs du teint, l'éclat de la carnation, les détails & l'enſemble qui forment la beauté. Tu ne raiſonnes pas ! la nature ne t'a pas donné ces miſérables connoiſſances, puiſque ces charmes ne ſont point du goût général. Chez toi, une fille un peu maigre, un petit nez retrouſſé, ſont ce que tu appelles un miracle ; tantôt le miràcle change, ce ſont les yeux Chinois & les dents de Savoyard que tu cours, tes idées ſont aſſujetties au caprice de tes modes. Dans les Provinces-unies, une maſſe de chair prodigieuſement mol-

le, deux énormes tettons, deux gros bras exactement plats, font tourner une tête Holllandoise ; en Allemagne, une gorge qui commence cinq doigts plus bas, qui finit cinq doigts plus bas que les gorges ordinaires, & soixante-deux quartiers de Noblesse extasient un Baron Westphalien. Ce goût pour la beauté varie selon les climats. On voit chez toi des hommes idolâtres des femmes fort laides ; ton Martin Fréron trouvoit feue sa moitié, plus belle que Madame Lescombat.

Toutes les femmes sont belles ; si tes yeux louches ne les trouvent point telles, ne t'en prends pas à la nature, mais à ta décence, à ta pudeur, dont les voiles importuns te cachent leur beauté. Comment une femme peut-elle paroître belle ? tu ne montres que son visage ; tu ne fais attention qu'à son œil ; un œil fait-il la beauté ? combien de femmes dont le minois est joli & le reste très-laid. La nature a donné à celles, que tu appelles laides, des graces qui compensent un nez & des yeux qui ne sont pas moulés à ta fantaisie, une main blanche, un bras rond, une belle gorge, un pied mignon, un...,

que ſais-je ? tout cela ne balance-t-il pas un bel œil ? Fais déshabiller tes Dames de Paris, les belles te paroîtront moins jolies, & les laides charmantes.

Ce légiſlateur, qui faiſoit déshabiller les filles & les garçons avant de les marier, connoiſſoit la nature & la beauté : tu crois toujours les uſages de ton pays admirables ; tes loix valent-elles celles de la nature ? L'autre jour je diſois à ton fermier : Ta ménagere eſt terriblement noire. Je ne ſommes pas ſi près regardants, repondit le Ruſtre, notre femme a un côté auſſi beau que celui d'une Reine, voilà pourquoi je l'avons pris ; dame ! voyez-vous, je ne pouvons pas nous dérouiller la conception avec le teint.

L'amour, ce feu ſacré que la nature allume dans le cœur de l'homme, eſt auſſi aſſervi à tes caprices ; tes faux ſages, toujours écartés de la nature, ont troublé la liberté de ta paſſion, chargé ton cœur d'un cérémonial étranger : deviens-tu amoureux ? il faut que la tête te tourne pendant quelque temps, que tu ailles dire en tremblant aux pieds de ton idole, que tu l'adores :

la belle, ſtylée à tes uſages, doit rougir, faire cent grimaces, rebuter une flamme dont ſon cœur eſt également brûlé, tout cela pour prononcer trois lettres *o*, *u*, *i*; le mot lâché, il faut que tu aye ſur l'inſtant des convulſions, que tu diſes dans les tranſports de ta folie: » O aveu charmant! ô jour natal » de mon bonheur! ô divin oui! vous » m'ouvrez le temple de la félicité; » échos, oiſeaux, Bergers de ce bo- » cages, allez apprendre à l'univers » que je ſuis heureux, que la tête me » tourne ».

L'homme n'a que deux moments à être ſur la terre, il en perd un & demi pour jouir de la moitié de l'autre. Prends les filles à l'âge de quinze ans; à cet âge, on dit d'abord oui: ce ſont tes filles maniérées qui veulent des ſoins. Imite les ſauvages; les garçons & les filles prennent une pierre à fuſil, frappent d'accord; la premiere étincelle qui ſort de la pierre, eſt la flamme qui couronne leur amour. Renchéris ſur eux; dès l'âge de douze ans, fais apprendre à tes filles à battre le briquet.

Nous paſſions des jours tranquilles dans le château d'Ariſte; le Philoſophe

étoit pour nous un Dieu bienfaisant ; il nous aimoit comme ses enfants, nous ne connoissions pas d'autre pere, nous étions heureux : notre bonheur cependant étoit souvent troublé par le souvenir de nos enfants ; nous nous hasardâmes d'en parler à ce sage, il nous dit qu'il les avoit placés dans différents pays, en avoit tenu une note exacte, & que ceux qui vivoient nous seroient rendus.

Nous quittâmes de bonne heure la campagne, nous partîmes pour Paris. La maison d'Ariste étoit toujours pleine, comme celles de la capitale, de bonnes & de mauvaises compagnies. Il nous vint un jour une dévote & un Marquis du Tiers-ordre de S. François. La dévote étoit belle comme Vénus ; elle étoit vêtue d'une légere étamine ; sa gorge arrangée par l'amour, transpiroit au travers d'un grand mouchoir fin ; sa parure simple, ses atours unis comme l'innocence, donnoient une expression si vive & si tendre à ses charmes, que le cœur du sage se sentoit amolli. C'est dans ces bras dévots, dit-on, que l'on savoure le plaisir avec plus de sensualité ; les voiles du mystere les

enveloppent, & le cœur, ouvert à Dieu dès le matin, les prépare pour le ſoir aux délices de la volupté.

Le Marquis avoit une belle chemiſe garnie; il avoit fait broder ſur les manchettes le jugement dernier, & ſur le jabot, l'enlevement de Ganymede. La dévote ſavoit un peu la fable, elle liſoit la mythologie, le P. Berruyer & la méchante collection de Mlle Uncy; elle dit au Marquis: Vos manchettes, Monſieur, ſont édifiantes, mais votre jabot me ſcandaliſe. Ariſte voyant l'embarras du Marquis, répondit à la dévote: Madame, ce que vous voyez brodé ſur le jabot de Monſieur, eſt une anecdote de la vie d'Inigo; Madame ſa mere rêva dans ſa groſſeſſe, que l'âne de Balaam enlevoit ſon enfant dans les airs, & lui ſuçoit le ſens commun; voilà pourquoi ce Révérend Pere en a toujours manqué. La dévote, qui étoit Janſéniſte, parut édifiée du jabot de M. Caraccioli.

On changea de converſation, on parla des bêtes; Emilor avança que les animaux étoient nos freres. Comment, dit la dévote, je ſuis donc, M. le Philoſophe, la ſœur de mon chien? Aſſurément, Madame. Quelle horreur! dit le Mar-

quis, la Religion n'a jamais tenu un pareil langage; lisez mes œuvres sacrées, vous ne trouverez pas un mot qui puisse appuyer votre systême.... oh! ceci est original, je serois donc le frere d'un âne? Oui, M. le Marquis, vous êtes le frere d'un âne, cela est prouvé dans mille endroits de vos capucinades. Dieu n'est-il point le pere commun des hommes & des animaux? les enfants d'un même pere, ne sont-ils point freres (*)? Allons, Monsieur, point d'orgueil, reconnoissez votre sang, il est de la même couleur: pour moi, plein d'entrailles pour mes freres, j'embrasserois un cheval avec plus de cordialité que Fréron, parce que mon frere le cheval n'a pas l'ame si noire; j'aime, voyez-vous, mes parents à proportion de ce qu'ils sont plus honnêtes gens? Voilà du dernier détestable! dit la dévote, je ne pourrai plus manger de poulets; les freres se mangent donc? Oui, Madame, dans la grande famille des êtres, les freres se mangent les uns les autres, comme dans la petite famille des hom-

(*) Les animaux, selon Moïse, sont nos aînés.

mes. Oh, cher Ariste ! vous vous perdez dans la compagnie de cet homme ; a-t-on jamais soutenu rien de plus impertinent ? Selon le systême de Monsieur, les dindons de Jérusalem étoient les freres des Machabées, & les ancêtres de M. le Marquis.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un petit Abbé Poupin : c'étoit la plus aimable fanfreluche de Paris. M. l'Abbé minaudoit, se donnoit des airs d'anéantissement, il eut même des vapeurs & le ridicule de nos femmes de condition ; il tint une conversation décousue, un discours à la Filigramme : Ah, M. Ariste, que le convulsionnaire est maussade ! nos étourneaux s'extasient, sans savoir pourquoi, au jeu de ce comédien automate... ; j'ai abandonné le Luxembourg, on n'y voit que des Moines & les Marchandes de la rue de Bussy... On dit que nous conservons cette campagne notre attitude sur le Rhin, voilà bien des campagnes d'attitude... M. de S**** (*) va être con-

(*) Contrôleur des finances & de la vieille vaisselle. Ce Ministre fameux avoit trouvé des ressources merveilleuses dans la croix de sa pa-

trôleur des fourrages à l'armée ; on dit que, pour épargner les rations & distraire l'appétit des chevaux, il leur fera lire le journal étranger ... Le Pape continue d'être enchanté de son cher cousin Barbarigo, qu'il vient de canoniser... A propos, savez-vous que nous avons trois armées en Allemagne, une dans le tombeau, une sur le bord de la fosse, & l'autre qui fuit.... le Duc D..... a une petite maison à croquer & une créature délicieuse, le minois le mieux chiffonné.... La Baronne.... monte en graine, elle veut encore fixer ses amants ; elle a tort, les femmes ne sont pas comme les violons de Crémone ; plus on joue dessus, plus ils sont bons : nous sommes délassés des bateaux plats ; pour prouver que les tremblements de terre ont influé sur les crânes de la Nation, nous allons faire construire des bateaux plats sans voiles & sans mâts ; M. Ber... en a pris le dessein sur l'estampe des moulins-à-barbe qu'on trouve dans la

---

roisse, & dans les plats à barbe des Financiers, qui, plus citoyens dans cette partie que dans d'autres, ont sacrifié généreusement leurs boîtes à savonnette.

boutique de nos barbiers; on les armera de têtes à perruques & d'excellents bras de bois que le Chevalier Laurent (*) fera remuer; ils partiront de

(*) M. Laurent, de Bouchain, honoré du cordon de S. Michel pour avoir conſtruit, au Pontpéan en Bretagne, des machines connues depuis deux cents ans dans le pays de Liege, a fait un bras de bois à un invalide avec lequel ce ſoldat écrivoit. Ce petit miracle a été annoncé dans les papiers publics. Les innocents de Paris ont élevé le Chevalier Laurent juſqu'aux nues, comme Thérefe Sancha, & ſa famille, le Chevalier de la Triſte figure. Un Poëte plus innocent que les Pariſiens & les Sancho, a honoré le phénomene d'un très-joli poëme. L'origine du bras de bois vient de l'invention d'un certain Dubois, arquebuſier, demeurant à Paris vis-à-vis l'égoût de la petite rue Taranne. Cet habile Artiſte faiſoit, vingt-cinq ans avant l'exiſtence du Chevalier Laurent, des bras artificiels, en fourniſſoit les manchots de Paris, des Provinces, & en faiſoit même des pacotilles pour les Indes; il en fabriqua un pour un Curé du diocefe de Sens, avec lequel ce Prêtre rempliſſoit les fonctions de ſon état, & donnoit, pour trois ſols, des extraits des régiſtres de ſa paroiſſe. Dubois n'a point fait de bruit, parce qu'un gueux, ſelon notre façon miſérable de voir les objets, ne peut rien faire de merveilleux. M. Laurent, cinquante ans après, a copié ſon invention, il a réuſſi. M. Paris de

Breſt, & viendront à l'ordinaire échouer à l'embouchure de la Vilaine, ou contre les landes de la Roche-Bernard.... Connoiſſez-vous la chanſon? elle ne parut que ce matin... On dit que le Caporal de Wéſel perſiffle joliment les perruquiers François.... A propos, Monſieur Ferdinand... Ah ciel! s'écria-t-il en regardant ſa montre, il eſt cinq heures, je dois être chez la Ducheſſe..... elle s'impatientera, je la trouverai pétrifiée... il partit comme un éclair.

Ariſte nous fit voir les ſpectacles de Paris; il queſtionna mon mari ſur ce qu'il penſoit de la ſcene françoiſe. Ton théâtre, lui dit-il, eſt la gloire de la Nation & le triomphe des ſpectacles de l'Europe; c'eſt le ſeul qui éclipſera dans l'hiſtoire les Hiſtrions d'Athenes & de Rome; ta langue accentuée par la vérité, & formée pour être l'organe de la Philoſophie,

---

Montmartel & la bande des Publicains ſes confreres, ont préconiſé M. le Chevalier de Bouchain; voilà un homme miraculeux! Le Sr. Dubois, malgré les frippons, les fermiers généraux & les ſots, conſervera toujours l'honneur de l'invention, & l'hiſtoire oubliera ſon copiſte.

Philoſophie, eſt dévenue celle des peuples polis & des étrangers curieux de la culture de leur eſprit; mille chef-d'œuvres dramatiques l'ont enrichie; le François, toujours ſage la plume à la main, s'eſt aſſuré pour toujours l'empire de la ſcene. Tous les peuples ont mêlé des difformités à leurs productions; on voit dans leurs pieces les morceaux les plus grands, balancés par des abſurdités révoltantes, ou des ridicules monſtrueux. Ta ſcene, corrigée de bonne heure des imperfections que toutes les choſes ont néceſſairement dans leur naiſſance, voit aujourd'hui le vrai marcher avec ordre; l'action du drame ſe paſſe ſous les yeux, le bon ſens la fixe au court eſpace de vingt-quatre heures, pour reſſerrer l'intérêt que nous prenons aux malheurs & aux vertus d'un héros qui nous touche.

Le génie & l'imitation de la belle nature ont formé les regles de ton théâtre; la décence, la fleur de l'eſprit le ſoutiennent & le décorent; ailleurs les vraies beautés ſont remplacées par des concetti affectés, des pointes ſurannées, un burleſque trivial, enfants informes d'une joie groſſiere: chez toi, c'eſt l'en-

jouement délicat, la fine plaiſanterie ; & ſi quelquefois le perſifflage y lance ſes traits, ils ne ſont point aiguiſés par la haine, émouſſés par la folie ; c'eſt Momus qui les lâche dans le ſéjour des Dieux. Qui auroit cru que les enfants de la mere ſotte, les fils du Prince des ſots, les neveux des bateleurs, des jongleurs, euſſent un jour été les maîtres de la ſcene ? Que d'obligations n'as-tu pas à Moliere ! il eſt cent fois plus grand que ton Corneille.

Les Anglois, encore étrangers dans l'art de Melpomene & de Thalie, trouvent ton théâtre ridicule, à cauſe que l'Amour y donne des loix. Le Dieu qui embellit l'univers, peut-il déparer le ſpectacle ? Eſt-il étonnant qu'une nation, qui n'aime que par conſomption, chez laquelle l'amour eſt une maladie, ne le puiſſe ſupporter dans Zaïre ? Des raiſons d'humeur ou d'infirmités peuvent-elles te faire renoncer à mettre en action dans tes jeux, l'idole à laquelle les cœurs ſacrifient ?

L'amour eſt une vertu en France. Tes Bayard, tes Montmorenci, tes Châtillon & tes premiers Seigneurs, ſervoient l'honneur & ce Dieu. Tes vieux

romans ſont les monuments durables de leur amour ſage & de leur reſpect pour leurs Dames. Un peuple, qui a reçu de ſes aïeux un penchant auſſi noble, peut-il l'ôter de ſes ſpectacles? Quelle langueur n'y trouveroit-on pas ſans ces tableaux? les paſſions honnêtes ne rougiſſent point; quand l'amour eſt ſage, il ne peut déplaire : il eſt digne de ta reconnoiſſance; tu lui dois ton génie & Zaïre.

La couronne de Terpſycore, poſſédée long-temps par les Italiens, eſt ſur ta tête. Quelle grandeur exprimée dans les caracteres d'un opéra tragique! quelle légéreté dans tes pantomimes! quelle fineſſe dans tes opéra comiques! la saillie des chanſons, l'air fin des vaudevilles n'ont pu être imités des autres nations.

L'harmonie ne tardera pas à placer ſon trône à Paris. La muſique Italienne, toujours ſi ſemblable à elle-même, & dont les modulations précipitées fatiguent l'oreille du ſage, laſſera le goût de ſes partiſants. Encore un Rameau, & le ſceptre de la muſique eſt entre tes mains? Les vaines & vicieuſes déclamations de Monſieur Jean-Jacques, qui

ne trouve rien à son gré que ses propres paradoxes, ne doivent point imposer des loix à ton goût; laisse-le en possession d'abuser de l'aménité de la nation, laisse-le crier pour ne rien t'apprendre.

La tragédie n'est pas de mon goût; il ne faut ni génie, ni esprit, pour mettre un roman en action; mais il en faut pour faire une comédie. La monotonie de tes tragédies m'ennuye à mourir; le prolégomene qu'il faut essuyer, tes catastrophes jettées toutes dans le même moule me déplaisent, l'éternelle contexture de cinq actes pour faire pleurer est insoutenable. Pourquoi cette sottise? est-ce à cause qu'un garçon apothicaire, nommé Aristote, t'a dit qu'il falloit cinq actes pour tirer des larmes du spectateur? Les contre-sens du Sieur le Kain, ses convulsions, son insensibilité théâtrale, son air fatigué, l'écume qu'il jette, son organe disgracieux, ses gestes croisés, tout cela me rend l'acteur & la tragédie détestables.

La plupart de tes Histrions de Paris ne valent rien; ton Gascon a un organe embarrassé, il grimace; son geste est trop uniforme, son accent déplaît,

il chante trop ses finales, il se ride trop souvent le front, & allonge trop le col. Paulin a une voix sonore, il est sans action, sa roideur est fatigante. Blainville remplit avec une sorte d'honneur le rôle de la statue au festin de Pierre. Dubois fait assez bien en riant des récits tristes & sérieux ; il a toujours un pied en l'air, il est très-content de lui-même. Il est bien généreux de s'applaudir lui seul.

Nous vîmes jouer le Misanthrope ; cette piece nous plut infiniment ; elle étoit dans le caractere de notre cave. La finesse de cette comédie est admirable, & personne n'y fait attention. Le spectateur rit d'Alceste, sans savoir pourquoi, comme l'on rit à Paris. Moliere dans le Misanthrope a peint l'homme tel qu'il doit être, & les gens rient parce qu'il ne sont point ce qu'ils doivent être. Ce sont des hommes ivres qui se moquent d'un homme sobre.

Quelques jours après, nous suivîmes Emilor à la bibliotheque d'Ariste. En lisant les titres des livres, il portoit en deux mots son jugement sur l'auteur & sur l'ouvrage. Nous commençâmes par M. de Voltaire. Ta nation, dit-il au

Comte, n'a produit rien de mieux que cet homme; les charmes de la diction, la beauté des images, la finesse des antitheses, le sel de la fine plaisanterie, tout est divin. Ton Homere, qui a extasié l'antiquité, m'a ennuyé à mourir; je n'ai lu ni prose, ni vers de ton Voltaire, qui ne m'ayent enchanté. Les sots Egyptiens ont dressé de hautes pyramides pour s'immortaliser; leurs copistes ont fait le Colosse de Rhodes & tes merveilles du monde. Pour élever ces niaiseries il falloit du cuivre, des pierres & des gens pour leur faire perdre leur temps; ces anciens innocents ont cru étonner la postérité, ils ont réussi à charmer les sots. Voltaire étonnera davantage tes neveux, que ces amas de pierres & de briques.

Tes Parisiens, que j'aime parce qu'ils sont bons & honnêtes, devroient faire jetter à leur dépens la statue de ce grand homme leur compatriote, la placer à côté du plus grand de tes Rois; tu m'entends? c'est sur le pont-neuf, vis-à-vis de son Héros, que j'aimerois à le contempler. Tu devrois rendre cet hommage à son génie avant qu'il meure, cette faveur de la patrie adouciroit l'a-

mertune de la mort. Ce monument feroit mieux l'éloge du bon goût de Paris, que l'amas de pierres de ta neuve mosquée, & le mausolée magnifique élevé à ton Curé Languet, pour avoir honnêtement volé son prochain en imaginant des loteries défendues par les canons de l'Eglise (*).

L'histoire naturelle, excellent livre : les observations sur les animaux m'ont réjoui, la politesse des lapins m'a fort amusé. Monsieur de Buffon assure que les jeunes lapins ont un respect attentif pour leurs grand-peres ; quand ils voyent passer leur trisaïeul, ils se rangent de chaque côté pour lui faire les honneurs de la garenne ; ou s'ils se promenent avec lui, ils donnent toujours le haut du pavé au bon-homme. Dis-moi ; où tes lapins ont-ils appris ton savoir-vivre ? ont-ils lu tes Marguerites Françoises (§) ?

(*) Le bon sens, en voyant le mausolée du Prêtre Languet, demande à propos de quoi on a fait cette dépense. Je n'ai jamais regardé ce monument sans humeur.

(**) Dictionnaire de compliments d'où nos peres puisoient leur savoir vivre.

Hiſtoire ancienne ; jette ces fables au feu, & généralement toutes tes hiſtoires. As-tu peur d'oublier que tes hommes ont été méchants ? il n'en manquera jamais ſur la terre pour te l'apprendre. Choiſis dans l'hiſtoire, fais un recueil des bons Rois, l'ouvrage ſera portatif, ta nation pourra t'en fournir juſqu'à trois. Louis XII, Henri IV & Louis XV. Ton Louis XIV. n'a été que redoutable; ſans les arts qui ont illuſtré ſon regne, on ne parleroit peut-être point de lui.

Hiſtoire du peuple de Dieu, par le frere Iſaac Berruyer. On ne peut rien ajouter à ce ſcandale.

Dictionnaire de l'Encyclopédie ; ouvrage admirable, indigne des ſiecles des... des... & des... Les ſatyres de Boileau, ce n'eſt point mon poëte. Corneille m'ennuye quelquefois ; le Cid ne vaut rien, Rodogune me ravit. Racine a des morceaux admirables ; je n'oſe dire tout haut qu'Athalie ne me plait point ; Joad eſt un ſcélérat. Crébillon : tout eſt bon, hors Catilina. Bernis, ſes poéſies ſont charmantes ; ce ſont des fleurs dignes d'orner la gorge d'Egérie. Marmontel, ſes contes ſont très-jolis ; c'eſt le ſtyle des femmes galantes. Rouſ-

ſeau ; c'eſt l'Horace François. Ton Bayle eſt le plus grand de tes écrivains, Monteſquieu ; les Anglois ſont auſſi étonnés que moi que tu ayes produit cet homme.

L'Eſprit : j'aime ce livre, je loue l'auteur de ſes ſoins ; de toi à moi, l'eſprit eſt encore rare. Tes peres ont étudié ſix cents ans celui d'Ariſtote ; ils étoient bêtes, tes peres ! Ton Paris, où l'on croit qu'il y a tant d'eſprit, n'en rempliroit pas la moitié du fauxbourg Saint-Germain ; il n'y en a pas encore dans le marais ; tes autres fauxbourgs fourmillent d'innocents. La Hollande, malgré ſon or, la Pruſſe, malgré les cruelles conquêtes de ſon Roi, feront toujours ſans eſprit. —— En Allemagne, on fait cent lieues ſans trouver une perſonne de génie ; dans ta Bretagne, l'eſprit eſt tombé en quenouille ; ta Champagne en aura quand toutes les parties du monde en feront pourvues. C'eſt le nombre des ſots qui a effrayé ſans doute M. Helvétius.

Traité des études, par M. Rollin. La nature eſt préférable aux phraſes de ce Rhéteur. Le ſublime, allongé par Longin, eſt du galimathias : ton Mathana-

fius eſt plaiſant pour les pédants & les érudits. Le Franc, de Montauban: j'aime ſa Didon, ſon voyage & ſes jolis vers; ſon diſcours, qui a ennuyé toute la France, ne m'a pas ennuyé, je ne l'ai pas lu. Ta Sévigné eſt ma bonne amie; j'aime ſon cœur & ſon ſtyle, c'eſt la nature; ſon couſin a du bon; je ſuis du goût de Monſieur de Voltaire, nous aimons mieux la couſine. Montaigne, c'eſt un prodige pour ſon ſiecle; il mérite l'eſtime de tes neveux. Rabelais me fait pitié. Tes mémoires de l'Académie ſont des livres trop gros; les *in-folio* m'épouvantent! Tes dictionnaires, en général, ne valent rien. Milton, il faut le laiſſer admirer aux Anglois. Madame Deshoulieres, je l'aime avec ſes moutons; j'admire l'eſprit fort de cette femme; on voit un air de philoſophie dans ſes vers, qu'on ne trouve point dans les auteurs de ſon temps. Moliere, ô le grand homme! je l'adore. Regnard, je l'aime quand il s'approche de Moliere. Piron, je le mets entre ces deux grands hommes quand je lis ſa Métromanie. La Fontaine, il eſt bon, il eſt beau, il eſt ſi naturel; quand je l'entends conter, je crie toujours, contez encore, cher La Fontaine. Jean-Jacques Rouſſeau, ce n'eſt

pas mon homme; je le lis, le relis, je le prends par la tête, par la queue, je veux m'instruire, je n'apprends rien; il me donne de l'humeur, & je finis par m'étonner. Fontenelle, je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre; il a tort, il m'ennuye. Newton, j'admire son travail. Pope, il faut être Anglois pour l'apprécier; l'Abbé du Renel lui a fait honneur. Don-Quichotte, livre excellent pour amuser un tire-au-vol. L'année littéraire, tous les sifflets ont été pour ce barbouilleur. Pope a fait le portrait de ce polisson en quatre vers.

Sourd aux cris du bon sens, il va toujours son train;
Insensible au sifflet, on le déchire en vain;
C'est un sabot qui dort sous le fouet qui l'agite,
Par le mauvais succès son courage l'irrite.

Histoire de Marie à la coque, ouvrage d'un imbécille qui savoit le François. Le colporteur, chiffon d'un écrivassier sans génie; Chévrier a tiré l'idée & la marche de son mauvais livre de la brochure intitulée la Maillebose, ou la nouvelle Nuit de Straparole, avanture d'un colporteur. Chévrier a grossi

ſon libelle de quelques méchantes anecdotes que tout Paris ſavoit. Le colporteur de Straparole eſt écrit parfaitement, le colporteur de Chévrier pitoyablement ; c'eſt l'âne de la fable qui careſſe ſon maître.

Hiſtoire des Vampires, ouvrage de décrépitude. Traité du vrai mérite, titre admirable, ouvrage manqué. Mercure de France, recueil de rapſodies, digne d'amuſer les femmes de chambre. Le journal de Verdun, précieux livre pour orner l'intelligence des Curés de village ; c'eſt le journal de tous les Paſteurs ; ils ſert à leur former l'eſprit, comme l'almanach des bergers aux ignorants & aux gens qui ne ſavent point lire.

Les Annales belgiques, par M. Dumée, à Douay chez Derbaix, Imprimeur du Roi ; ouvrage ſec, fort ſec & très-ſec, avec un beau catalogue des Conſeillers & des Procureurs du Parlement de Flandres. Le catalogue paroît fait de main de maître, c'eſt un chef-d'œuvre ; on ne ſauroit trop recommander la lecture du catalogue.

L'hiſtoire de France, par le P. Daniel ; tout bon François doit flétrir cette hiſtoire, charger de honte & d'op-

probre ſon indigne Auteur. Le mépriſable frere Daniel, pour blanchir le crime, & ſervir le fanatiſme, a pâli la vérité, donné des vertus à des Rois qui n'en avoient point, loué ſon ſcélérat de P. Cotton, & ſupprimé miſérablement des circonſtances eſſentielles.

Maimbourg, abominable menteur, digne de faire encore l'admiration des ſots & des fanatiques. Le P. Bouhours, je ne ſais ce qu'il veut dire dans ſon art de bien penſer ſur les ouvrages d'eſprit; en le liſant, je dis comme Angélique.

Expliquez-vous ou laiſſez-moi rêver.

Mahomet, Tragédie (*). Voltaire a

(*) La tragédie de Mahomet fut arrêtée à la quatrieme répréſentation par la cabale des dévots. Après la lettre du Pape où M. de Voltaire eſt canoniſé tout vif, on remit la piece au théâtre. Voici l'annonce qu'on afficha dans toutes les rues.

Meſſieurs & Dames,

Vous êtes avertis que le grand Mahomet, qui avoit été banni de France, après avoir été expoſé pendant trois jours à la riſée du public, (*) s'étant rendu à Rome pour y gagner le

(*) Cette plaiſanterie n'eſt point fondée. Mé-

dédié cette piece au Pape ; le trait eſt hardi; c'eſt parler de corde dans la maiſon d'un pendu.

Nous allâmes de bonne heure à la campagne ; Ariſte fut attaqué d'une maladie lente & dangereuſe ; il vit bientôt qu'elle le conduiroit au tombeau ; il arrangea ſes affaires, nous donna ſon bien, qui montoit à cinquante mille livres de revenus. Au lit de la mort, il nous fit appeller, & nous tint ce diſcours :

Jubilé, a été abſous par notre très-ſaint Pere le Pape ; en ſorte qu'il eſt revenu dans cette capitale, où il opérera des merveilles, que l'eſprit peut-être ne comprendra pas ; mais qui n'en feront pas moins admirables pour tous ceux qui, à l'exemple du vénérable frere Nicaiſe, les conſidéreront avec les yeux de la foi. La liſte des miracles qu'il doit faire, ſe trouve chez la veuve Denis (*). Le convulſionnaire (§) continuera pour lui ſes exercices. Les Dames groſſes ſont ſur-tout invitées à le venir voir.

---

homet eſt une de nos excellentes pieces. L'auteur du Pamphlet a tort ; à Paris, on ſacrifie le beau, la vérité & les chef-d'œuvres de l'eſprit au plaiſir de rire.

(*) Niece de M. de Voltaire.

(§) Le Kain, acteur outré & très-laid.

La Nature, mes chers enfants, vous a montré sa lumiere ; vous n'avez point connu le fanatisme & la superstition que tous les peuples ont placés à côté de la Divinité ; suivez la loi que le Ciel a gravée dans votre cœur & sur tous les climats ; aimez tous les hommes ; *ayant de faire la moindre action, réfléchissez si vous n'attentez pas au droit de personne ; & si quelqu'un vous nuit, soyez plus justes & meilleurs que lui.* Il nous embrassa tendrement, & rendit l'ame l'instant d'après.

Nos larmes ne cesserent de couler : l'image d'Ariste, ou plutôt son esprit, est toujours avec nous ; nous suivons ses conseils, nous pratiquons l'hospitalité, nous aidons de nos richesses les pauvres de la Paroisse & des environs ; nous jouissons innocemment des bienfaits du Créateur ; nous ne faisons aucune mauvaise action ; les remords ni le fiel de la superstition ne troublent pas nos plaisirs, nous les goûtons aussi purs que la nature les a faits. Emilor, que j'appellerai dorénavant le Comte de S. Albin, s'occupe de l'étude & de la culture de ses terres.

Depuis la mort d'Ariste, nous avions

écrit pour nous informer des deux filles confiées à deux de ses amis ; les recherches de notre Pere & les nôtres furent inutiles ; ce souvenir altéroit notre bonheur. Un soir, une jeune fille déguenillée vint demander à coucher à la ferme. La fermiere lui trouva des traits si ressemblants aux miens, qu'elle en fut frappée ; elle accourut m'annoncer cette nouvelle : Madame, me dit-elle, voulez-vous que je vous amene une pauvre fille, qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau ? Est-elle dans le besoin, Marguerite ? il faut l'aider, ce château est l'asyle des malheureux. La fermiere m'amena la fille, je fus émue en la voyant ; j'appellai le Comte, il parut aussi agité. D'où êtes-vous, dit-il, à cette fille ? De S. Quentin. O Ciel ! m'écriai-je, êtes-vous cette Babet confiée au chanoine... Babet interdite demanda d'où je la connoissois. Venez m'embrasser, vous êtes ma fille ; votre figure, votre nom & mon cœur me l'assurent.

Babet, qui ne concevoit rien à nos caresses, n'osoit trop se livrer au sentiment, qui parloit déja à son cœur. Le Comte s'apperçut de son embarras,

lui demanda ſi elle n'avoit point une croix d'or. O Ciel ! s'écria-t-elle, j'ai cette croix ; on m'a dit qu'elle auroit fait un jour ma fortune : ma mere m'a bien recommandé de la garder précieuſement ; malgré ma miſere, je l'ai conſervée ; grand Dieu ſe pourroit-il ! ah ! Madame, quoi, une malheureuſe fille... Babet ne pouvoit démêler dans ce moment le trouble qui agitoit ſon cœur, elle remit la croix à ſon pere. Le Comte alla chercher le regiſtre d'Ariſte, & lui montra ſon article : » J'ai remis à mon » ami M.... Chanoine de S. Quentin, » une fille née dans ma cave ; on trou» vera cette anecdote ſignée de mon » nom ſur un morceau de velin en» chaſſé dans une croix d'or, que j'ai » remis avec l'enfant ».

On briſa la croix ; Babet, aſſurée de ſa naiſſance, ſe livra à la douceur de retrouver un pere & une mere ; ſa figure, ſes careſſes & ſon eſprit flatterent notre amour-propre : ma fille étoit de ma taille : je lui fis donner des habits, elle nous parut raviſſante ſous ſa nouvelle parure ; le Comte ne ceſſoit de la regarder, il retrouvoit dans ſes traits l'expreſſion de ceux qui l'avoient cap-

tivé dans mon printemps. Nous demandâmes à notre fille l'hiſtoire de ſa vie ; elle rougit, ſe tut un moment, puis elle nous dit : ſi les foibleſſes de l'amour ſont capables de déshonorer votre ſang, plaignez-vous au Ciel de m'avoir donné le jour ; je n'ai ſuivi que les tranquilles impreſſions de ce Dieu ; le mauvais exemple & le libertinage ont entouré mon berceau ; mes premiers ſoupirs ont été des crimes amoureux, & le naufrage de mon innocence le moment le plus délicieux de ma vie.

Le feu de la vertu, ſemblable au feu ſuperſtitieux de Veſta, m'a paru allumé par la politique ; j'ai vu l'inutilité d'entretenir ſa flamme auſſi-tôt que j'ai connu les hommes ; le deſir & l'empreſſement qu'ils ont marqué à l'éteindre dans mon cœur, m'ont fait croire qu'elle n'étoit rien. Les aſſemblées, les tête-à-tête, les promenades, les carroſſes publics, les grands chemins, par tout où j'ai trouvé des hommes, j'ai rencontré des ennemis de ma vertu. Pouvois-je rougir ſeule des foibleſſes de l'humanité, & trouver la vertu aimable, quand mille raviſ-

ſeurs déclamoient contre elle ? elle ma paru plutôt une indiſpoſition de l'ame qu'un bien réel. Et comment pouvois-je ſans ſtupidité la préférer à l'inſtinct naturel du plaiſir ? Après ce début, ma fille nous raconta ſon hiſtoire.

HISTOIRE
DE
BABET.

JE fus élevée par un chanoine de S. Quentin, & par sa gouvernante, que je crus mes pere & mere. J'étois la plus belle fille de la ville. Le chanoine, dans la crainte que ses confreres ne s'amourachassent de moi, me fit nommer Férie; il s'imaginoit que ce nom leur auroit fait horreur, à cause qu'ils n'aiment point la férie, office qui les tient trop long-temps au chœur. Cette platitude de mon pere n'empêcha pas ces Messieurs de m'aimer; une Férie coëffée comme moi ne les effrayoit point.

Mon pere mourut; sa veuve, pour entretenir ses vieilles habitudes avec le Chapitre, se mit à vendre du vin; sa maison devint leur cabaret. Elevée avec eux dès l'enfance, je devois naturellement les aimer; je les haïssois, & je pré-

férois quelques jeunes garçons de mon voiſinage. A peine eus-je un peu de gorge, que mes amants me la prenoient; elle a crû dans leurs mains, comme la roſe s'épanouit aux larmes humides de l'aurore. Ma mere étoit une bonne Picarde; elle crioit lorſqu'on me chiffonnoit: Meſſieurs, ne paſſez point la croix. J'avois une petite croix d'or, elle pendoit un peu plus bas que ma gorge; c'étoient les limites qu'elle avoit preſcrites à la pétulance de mes amants.

Un jeune peintre me plut; il poſſédoit les bonnes graces de ma mere; je n'oſai le rendre heureux, ma mere m'avoit toujours recommandé de ne jamais permettre d'aller plus loin que ma croix. ſi tu t'aviſes, me diſoit-elle, de laiſſer toucher un quart de doigt plus bas, le diable te tordera le col. La crainte du diable eſt toute la religion qu'on nous inſpire dans notre Province; j'avois peur de lui, j'aimois le peintre; j'étudiai les moyens de tromper le premier.

Pour dépayſer l'eſprit malin, je m'aviſai un ſoir d'attacher ma croix à un ſi long ruban, qu'elle pendoit preſque ſur les boucles de mes ſouliers. Mon amant fut ſurpris de ne plus trouver la

réſiſtance ordinaire ; je livrai à ſa volonté ce que j'avois défendu vaillamment. La timidité l'empêcha de profiter de l'heure du berger.

Un ſoir, un Abbé amena un jeune Officier ; ma figure plut au dernier. L'habit de militaire & ſes graces me flatterent davantage que l'air lugubre d'une ſoutane & les cheveux courts d'un tonſuré. L'Officier, voyant prendre au jeune Abbé certaines libertés gallicanes, étoit trop galant homme, trop ſuſceptible du bon exemple pour ne pas l'imiter ; il vint me careſſer ; je répondis à ſes careſſes avec une volupté que je n'avois pas encore ſentie ; je lui dis à l'oreille de venir ſouvent à la maiſon ; il me promit de revenir auſſi-tôt qu'il ſeroit débarraſſé de ſon compagnon. Ne manquez pas, lui dis-je, j'irai mettre mon grand ruban. Ces Meſſieurs partirent ; une heure après l'Officier revint, j'avois mis mon grand ruban.

Le militaire ne plaiſoit point à ma mere ; elle craignoit qu'il n'écartât ſes pratiques ; elle avoit raiſon, le hauſſecol & le petit collet ne militent point enſemble. Nous cherchions les moyens d'être un moment libres ; ma mere ne

nous quittoit point ; je me creufois la tête pour trouver l'occafion d'être feule avec mon nouvel amant ; heureufement j'entendis crier la lanterne magique. Je demandai à ma bonne mere fi elle avoit vu cette curiofité. Non, depuis long-temps je defire de la voir. Mon amant fit appeller le Savoyard ; il entra, on éteignit les chandelles, le ramonneur montra fa curiofité.

Ma mere, les yeux collés fur les beautés de la lanterne magique, nous laiffa le loifir de fatisfaire à l'aife notre paffion ; & dans le moment que le Savoyard crioit dans fon baragouin : *Eh, voyez-vous le Roi Salomon avec fon nez à pain de fucre, & fes cheveux couleur de poil de carotte !* dans ce moment, dis-je, je perdis mon pucelage. Jamais fille ne le perdit avec tant de plaifir. L'Officier enchanté admiroit mon induftrie.

Les générofités de mon amant gagnerent l'amitié de ma mere ; elle enferma le loup dans la bergerie, lui donna une chambre dans la maifon, nous vécûmes deux mois enfemble. Le temps d'entrer en campagne étant arrivé, du Péronville ne pouvoit s'arracher de mes bras ;

la bonté de mon cœur, mes careſſes toujours renaiſſantes, mon imagination occupée de lui rendre les plaiſirs toujours nouveaux, l'avoient fixé. Pour me ravir aux vœux du clergé, il me propoſa de me mener en campagne; j'acceptai la propoſition. Nous partîmes un matin de S. Quentin, & nous arrivâmes le même jour à Bouchain.

La femme de l'auberge voyant deſcendre un jeune Officier & une petite fille, miſe en ſimple bourgeoiſe, demande à mon amant comment il comptoit s'arranger pour le coucher? Dans un lit, lui dit-il. Avec qui, s'il vous plaît? Plaiſante queſtion! avec ma femme? Quoi! cette petit fille! Comment petite fille, repondis-je à l'hôteſſe d'un ton un peu haut, vous êtes une inſolente de me traiter de petite fille; je ſuis bien pour vous la femme de Monſieur! Oui, cela peut être pour quelques nuits. Mon prétendu mari fit tapage, l'hôteſſe ne s'en épouvanta point, & nous dit d'un grand ſens froid: Monſieur le Capitaine, ſoutenez votre jeuneſſe, on peut accommoder la choſe; Madame votre épouſe couchera dans une chambre ſur le devant, & vous dans l'appartement

ment ſur la cour ; vous n'aurez pas peur de vous échauder, cet arrangement vous plaît-il ?

Cette femme étoit impertinente de ſéparer ce que l'amour avoit joint ; elle croyoit ſans doute qu'un Curé de village valoit mieux qu'un Dieu pour unir les cœurs ; les Flamandes ont des préjugés. Nous ſortîmes de cette auberge, nous allâmes dans une autre, ce fut la même ſcene ; nous parcourûmes toutes celle de ce maudit Bouchain, pas un hôte ne voulut me laiſſer coucher avec mon mari ; nous fûmes obligés à la fin de prendre deux logements différents.

Nous arrivâmes le lendemain à Mons, la chaiſe m'avoit fatiguée ; mon amant, pour me mener plus doucement, la troqua contre un autre, garnie de deux bons matelas. Nous nous mîmes entre deux draps dans cette voiture commode, & nous partîmes pour Bruxelles. La douce agitation de la berline nous excitoit au plaiſir ; je voyageois dans les bras de mon amant ; qu'ils étoient délicieux ! mon cœur tendrement agité ſembloit s'avancer ſur mes levres ; les fonctions de mon ame étoient ſuſpendues

pour laisser à mes sens savourer la volupté. Un sommeil tendre & tranquille succédoit à ces ravissements. Un rêve aussi séduisant que le plaisir que j'avois goûté continuoit d'enchaîner mon ame, & le réveil me replongeoit dans une nouvelle mer de délices.

A cinq heures, nous fûmes à Bruxelles; mon amant rempli de sa passion ne songeoit pas que nous étions déja dans cette ville. Dans le milieu d'une rue, il se mit encore à me donner des preuves de sa tendresse; nous fûmes pris en flagrant délit : notre postillon, obligé de détourner pour un enterrement, qui avançoit de notre côté, passa sur des pierres amoncelées dans un endroit où l'on pavoit; la vîtesse dont nous allions, le choc que notre vieille berline donna en retombant, brisa le train de devant; l'impériale se démonta, & le suivit; les couvertures s'en allerent de compagnie, mon jupon d'étamine tomba d'un côté, mes souliers plats de l'autre, & le Chevalier se trouva sur moi avec le derriere en l'air.

L'accident arriva si subitement, que nous nous trouvâmes sans le savoir en face de l'enterrement; le tableau & un

cri que je jettai, exciterent les ris des ſpectateurs. Le valet du Chevalier vint heureuſement à notre ſecours; il jetta les couvertures ſur nous. Mon amant impatient ſe leva, prit ſa robe de chambre, ſauta à terre, en demandant où étoit l'auberge; il s'en trouvoit une heureuſement à deux pas, il me fit tranſporter enveloppée dans les matelas.

Deux Officiers de la connoiſſance du Chevalier, s'étoientavancés aux huées de la populace; ils reconnurent leur ami: Ah, bonjour, notre cher! ſois le bien arrivé! tes malheurs découvrent tes bonnes fortunes. Dupéronville fut déſeſpéré de cette rencontre : mes ſouliers plats & mon petit jupon mince occaſionnerent mille impertinences, que ces Meſſieurs débiterent avec la volubilité d'un gaſcon. Il nous paroît, Chevalier, que tu n'es pas tracaſſier ſur la chauſſure, voilà qui eſt élégant... Ta nymphe eſt de bon acabit, tu trouves les bonnes fortunes ſur les grands chemins comme les pierres... Fais-nous voir ton adorable! Dupéronville, diſtrait par les ordres qu'il donnoit, ou peut-être encore étourdi de l'aventure, n'écoutoit pas leurs propos. Comme il retournoit

à l'auberge, un des Officiers prit mon petit jupon au bout de ſa canne, & crioit dans la rue : Chevalier, voilà le jupon de ta belle! garde-toi de le chiffonner, plie cela proprement... tu donnes furieuſement dans les décorations!

Ces Meſſieurs vinrent à l'auberge, voulurent me voir; mon amant m'avoit enfermée dans une chambre, il s'oppoſa à leurs efforts, ils recommencerent les plaiſanteries. Comment, mon cher, tu priveras cruellement nos yeux du ſpectacle de ta belle? Riez, Meſſieurs, donnez carriere à votre belle imagination, vous êtes des crânes, vous perſifflez, vous vexez les gens ſans ſavoir comment ni pourquoi; ſi vous connoiſſiez la Dame.... Ah! Chevalier, nous avons vu ſon jupon, le goût eſt divin, nous ſommes perſuadés que quelque magicien de tes ennemis aura métamorphoſé ta Dulcinée, comme celle du Chevalier de la Manche ... Allons, fais donc les choſes généreuſement; montre-nous cette divine Princeſſe du Toboſo.

Les ſarcaſmes ne finiſſoient pas; ces plaiſanteries alloient peut-être ſe terminer par ſe couper la gorge; il faut peu de choſe pour échauffer notre jeuneſſe

pétulante. Dupéronville prit le parti de plaiſanter avec ſes camarades. Oui, Meſſieurs, vous êtes connoiſſeurs : c'eſt une fille que j'ai trouvée ſur le grand chemin, venez en prendre votre part ce ſoir ; je vous prie au ſouper.

Les Officiers ſortis, mon amant envoya chercher une marchande de modes; en moins de deux heures, elle trouva ce qu'il falloit pour m'habiller. Le Chevalier fut ſurpris des graces que la parure me donnoit. L'heure de ſouper vint, ſes amis ſe firent annoncer; mon amant alla à leur rencontre, & leur dit d'un ton plaiſant : J'ai vaincu enfin le Parafaragaramus qui enchantoit ma maîtreſſe ; vous allez la voir dans tout ſon éclat : avant, il faut vous avertir que le malheureux magicien vous en vouloit à cauſe de notre amitié; il a fait avec moi le marché de Sancho ; il vous en coûtera cinq cents coups d'étrivieres : j'ai marchandé ; ma tendreſſe ni mon éloquence n'ont pu rien diminuer, le ſorcier eſt un poſſédé ; il n'a qu'un mot : mais deux cent cinquante coups d'étrivieres à chacun, quelle miſere ! vous êtes trop généreux, trop galants pour refuſer votre derriere à une Princeſſe

infortunée. Après beaucoup de plaiſanteries, le Chevalier me préſenta à ſes amis, ils furent éblouis de ma figure. J'avois un négligé couleur de roſe, garni de blondes; il m'alloit à merveilles.

Ces Meſſieurs firent des compliments à Dupéronville ſur ſa conquête, me dirent mille jolies choſes, & avoient bien envie de m'en faire, ſi j'avois été diſpoſée à les recevoir. Le ſouper ſe paſſa gayement, j'eus toute la table plus d'eſprit qu'à mon ordinaire; quand une femme a de la figure, elle n'a pas beſoin d'un grand génie pour plaire aux hommes. Nous reſtâmes dix jours à Bruxelles. Dupéronville me mena à l'armée, où j'arrivai habillée en homme.

Je m'amuſai au camp; rien ne nous manquoit, notre armée étoit à croquer, les Officiers étoient charmants, ils raiſonnoient profondément ſur la friſure en aîle de pigeon, le crêpé & les filles de la Montignies. Ils étoient partis dans le deſſein d'aller déjeûner en Pruſſe : à peine furent-ils arrivés à Gueldres, à Cleves, qu'ils demandoient où étoit la porte de Berlin. Cette fantaiſie d'aller déjeûner ſi loin leur a duré cinq à ſix ans; & depuis, cette envie leur paſſé.

Nous avions à l'armée tous les secours qui menent à la gloire & à la vertu. Les livres ne nous manquoient point ; mon amant avoit une bibliotheque choisie ; nous puisions dans les bonnes sources, nous avions Thérese Philosophe, (*), la Pucelle, le Sopha, Dom Loyola, le Portier des chartreux, l'Aloysia, le Prince Apprius, Margot la ravaudeuse, le Pénitent converti, la Comtesse d'Olonne, l'Ode à Priape, & l'Epître à Uranie, le saint catéchisme de cette jeunesse dissipée.

La lecture de ces brochures entretenoient un feu avide dans notre ame ; nous répétions avec le Chevalier, les tableaux, les attitudes que nous trouvions dans ces livres ; nos plaisirs, variés sur ceux que les autres avoient peints dans ces ouvrages, nous les rendoient toujours nouveaux ; nous trouvions maussades & vilains ces bourgeois unis, qui font naturellement des enfants à leurs femmes, commme un boulanger fait un pain.

L'amour n'est que dans l'imagination ;

(*) Mauvaise rapsodie fort mal écrite.

la répétition des actes amoureux émouſſe le plaiſir. Loin de condamner des livres ſi utiles à l'humanité, les gens mariés devroient en nourrir leur eſprit, l'imagination les ſeconderoit mieux ; ſouvent l'indécence d'une peinture ouvre des valvules, qui ne ſe feroient jamais ouvertes ſans l'impreſſion de l'image. Ce qui anime la nature, doit être cher aux hommes ; ſi l'imagination de voir des houris aux yeux bleux dans le Paradis de Mahomet, engage certains Derviches à mener une vie ſi auſtere, que ne doivent pas faire ſur l'eſprit & ſur le cœur, des tableaux plus délicieux que des yeux bleux, qui ne ſont que les promeſſes d'une vie future ?

Les dangers auxquels j'étois expoſée à l'armée, la foibleſſe de ma ſanté, ma groſſeſſe qui avançoit, obligerent Dupéronville à m'envoyer le reſte de la campagne à Louvain, où j'accouchai, avant terme, d'un enfant mort. Dès que je fus rétablie, je fis la connoiſſance d'un étudiant, qui venoit boire dans mon auberge.

L'étudiant étoit un ſot, comme le ſont tous les écoliers de Louvain ; il fut quinze jours à me rendre des ſoins, ſans

avoir la moindre idée d'être un peu entreprenant ; j'eus beau me décolleter, affecter des airs penchés , ces dépenses ne me concilioient pas la bienveillance de mon benêt d'amoureux ; ses entretiens rouloient toujours sur sa famille, dont il disoit tout le bien possible ; sa marraine faisoit de grandes charités aux Capucins ; son pere avoit acheté une maison dans la petite rue des longs Chariots à Bruxelles. Il savoit son catéchisme comme un maître de pension, me parloit sans cesse d'Aristote, vouloit m'apprendre le latin ; les premiers mots qu'il m'apprit furent, *vis ne accipere aquam thé?* il m'assuroit sur sa conscience que cela vouloit dire : *Voulez-vous prendre du thé ?*

Depuis un mois que ses conversations me rafraîchissoient, je n'avois point désespéré de vaincre l'innocence de mon amant ; sa figure étoit plate, mais elle me plaisoit. Un matin que ses mains étoient engourdies de froid, je les réchauffois dans les miennes ; & pour dégeler plutôt la totalité de mon amoureux, j'en posai une sur ma gorge ; il la retira subitement, fit un signe de croix, ôta son chapeau, se mit à genoux,

& récita tout haut une oraiſon à ſon Ange Gardien. Cette ſimplicité me fit rire, je ne penſois pas qu'il devoit tant intéreſſer ſon bon Ange pour avoir éffleuré ſi légérement une belle gorge. Voulant le tranquilliſer ſur le chapitre de ſon Ange Gardien, je lui dis que ces petites miſeres n'étoient point des crimes ; il ne voulut point m'entendre, il courut tremper ſes mains dans l'eau bénite.

Ce nigaud fut remplacé heureuſement par un jeune employé. Du premier coup d'œil, il vit que j'étois une fille du monde ; un ſoir il m'aborda, & me dit d'un ton reſpectueux : Une femme de condition, Madame, doit bien s'ennuyer dans un Pays latin ; quel ſéjour ! pour diſſiper les inquiétudes que donne un mari au ſervice, je ſerois flatté de vous faire ma cour : je voulus ſoutenir la grandeur que ſa malice m'avoit prodiguée, le drôle m'avoit tendu le piege avec trop d'adreſſe pour que je ne fuſſe pas priſe. Sans me fatiguer en compliments, je le fis monter chez moi ; il ne tarda point à devenir entreprenant ; je ne fis point d'efforts, j'ai l'ame bonne, je ne ſonnai pas, je n'appellai point mes fem-

mes ; ces finissez donc.... l'honneur... comment ! vous êtes dangereux... pour qui me prenez-vous ! une femme de ma condition... j'aurois pu articuler ces phrases, les préliminaires me parurent inutiles ; il y a trop de vuide dans ce verbiage ; on ne s'en sert que pour avoir une contenance, & cela nous tient lieu d'une vertu qui s'échappe. Je ne voulois point aussi reculer un instant que j'envoiois, j'avois pour principe que le plaisir est trop délectable pour être l'auteur du déshonneur.

L'étudiant, choqué des visites de l'employé, prit de l'humeur comme un grand garçon. Un jour, sans faire attention aux égards qu'il me devoit, il entra brusquement chez moi, les deux poings sur les hanches, & le nez en l'air ; il dit à l'employé : Vous êtes un manant, Monsieur, de venir chez les Dames quand les autres y sont avant vous. Que veut dire ce greluchon, répondit mon amant ? Je ne suis pas un greluchon, je suis Monsieur Vander Gromac, fils de Monsieur le Conseiller Vander Gromac. Eh bien, Monsieur Vander Gromac, fils de M. Vander Gromac, allez-vous en faire.... *Savez-vous*, re-

partit l'écolier, que mon pere a le bras long ? Tant mieux, il torchera plus aisément son derriere. Savez-vous que ma chere mere est parente à M. l'Aman de notre Ville, & que vous êtes un coquin ? L'Employé perdit patience, prit l'étudiant, & le jetta par la fenêtre.

Cette chûte heureusement ne fut pas mortelle : le fils de M. le Conseiller Vander Gromac en fut quitte pour une jambe, deux bras cassés, & l'opération du trépan. Les amis du jeune homme porterent des plaintes contre cette violence ; l'Employé fut obligé de se sauver. Comme je n'étois point coupable, le Recteur de l'Université de Louvain se contenta de me noter d'infamie, & fit défendre ma maison aux étudiants. Je fus surprise que les Prêtres de Louvain mettoient ainsi mes charmes à *l'index*. Je croyois qu'il n'étoit pas permis d'afficher & de déshonorer publiquement son prochain ; je ne connoissois pas les privileges de l'Université de Louvain.

Quelques mois après, j'entendis le canon & le son des trompettes ; je me mis à la fenêtre, je vis passer un triomphe de college ; je fus singuliérement

étonnée quand je vis que ce charivari se faisoit pour M. Vander Gromac ; il jetta les yeux sur moi, m'honora d'un grand signe de croix. Je demandai à mon hôtesse, que signifioit ce carnaval. C'est la cérémonie du premier de Louvain. M. Vander Gromac a mérité ces honneurs, à cause de son grand esprit (*).

(*) L'Université de Louvain, où l'on enseigne encore la mauvaise logique d'Aristote, donne tous les ans quelques misérables questions à expliquer à des écoliers choisis dans ses Colleges. Celui qui fait le mieux sa tâche, est le premier. On le promene dans les rues comme le bœuf gras ; il est précédé de trompettes & de timballes, & d'une cavalcade d'écoliers embellie de romarins. On le conduit ainsi dans la Ville de sa naissance, suivi de six benêts de professeurs, que l'envie de boire & de manger conduit à sa suite ; on le reçoit au bruit du canon ; la ville lui fait présent d'un sur-tout de vermeil ; sa maison est illuminée pendant trois jours & décorée de chronographes, où il n'y a point de sens commun. Malgré ce carillon, le premier n'est jamais qu'un sot ; témoin M. Vander Gromac. On est si lumineux, si conséquent, si éclairé dans le pays de Louvain, Bruxelles, Liege & la Banlieue, qu'on ne sait point encore à quoi s'en tenir sur l'essence d'un premier de Louvain. Chaque année l'Uni-

Dupéronville revint de campagne ; à peine fut-il au fauxbourg de Louvain qu'il fut informé de ma conduite éclatante ; il vint me la reprocher, & m'abandonna le même instant. Ce caprice étoit original : le Chevalier avoit tort, pourquoi laissoit-il une jeune personne à elle-même ? il connoissoit la bonne trempe de mon ame : les amants sont cruels, de vouloir que nous ne soyons libertines que pour eux. Le mien étoit attaché à moi par le plaisir ; croyoit-il cette chaîne assez forte pour soutenir quatre mois d'absence ? Il sera permis aux hommes de faire des maîtresses, nous ne pourrons faire des amants ! La nature & mon cœur ne me gênoient point, je n'écoutai qu'eux.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner à S. Quentin. Je passai à Bruxelles, je logeai à l'hôtel du miroir ; un vieil Officier du régiment de Los-Rios, en garnison dans cette ville,

---

versité en fournit un ; il y en a au moins soixante dans le Pays, & ces premiers depuis l'établissement de l'Université, n'ont pas encore produit un Livre, ni rien qui puisse passer à l'immortalité.

m'offrit ſa bourſe & ſon cœur ; je n'a-vois d'autres reſſources, je profitai de ſes bontés.

A l'encolure de mon bon-homme, à ſa mine étique, je vis bien que la dé-coration de mon grand ruban étoit inu-tile. Mon vieux ſe mit en quatre pour me donner des ſignes de ſa tendreſſe, ſon eſprit ne pouvoit s'ouvrir ; il ne l'avoit cependant point dur, mais l'âge avoit un peu brouillé ſa conception. Ciel ! diſoit-il, (il étoit dévot,) ſi je pou-vois lui..... je promets vingt M..... es..... aux trépaſſés ; malgré ſon vœu, & peut-être l'image de l'ex-voto qu'il auroit fait peindre, il ne put rien, exactement rien. Pour pallier ſon im-puiſſance, il me promit des merveilles pour le lendemain ; il ſe prépara la veille par des reſtaurants, le matin par trois taſſes de cocholat ; à quatre heu-res après midi, moment de l'exécu-tion, il fallut monter ſur le lit de dou-leur.

Mon athlete fit de grands efforts, & ne fit rien ; il me berça d'hiſtoires & de contes d'aiguillettes (*) : c'étoit un

(*) Le ſecret de nouer l'aiguillette, dont les anciens ont fait tant de bruit, étoit, dit-on,

bon Flamand ; il croyoit encore aux sorciers, & a bien d'autres choses ; son impuissance m'indisposa. Les femmes, par une fureur inconcevable de parler, disent que la bagatelle n'est pas ce qui les occupe ; à les croire, elles préferent la sagesse & la tranquillité d'un amant : les femmes mentent ; mon vieillard étoit sage & tranquille, me faisoit du bien ; je le haïssois, cette froideur étoit le langage de la nature.

J'étois, comme Susanne, tentée par les vieillards. Un vieux Major de la citadelle de Lille, s'amouracha de moi ; il étoit François, me parla avec tant d'amitié & de bon sens, qu'il gagna mon cœur ; je le suivis à Lille, où un rhume dangereux l'obligea de se mettre au lit. Il fut six semaines malade, je lui donnai des soins inexprimables ; de tous mes amants, c'est celui que j'ai le plus

---

très-naturel ; on s'arrangeoit avec le tailleur qui faisoit les habits de noces de celui qu'on vouloit plaisanter ; on mettoit du camphre le long de la ceinture de la culotte entre l'étoffe & la doublure. Cette gomme produisoit l'impuissance ; *credat judæus.*

aimé. Malgré mes ſoins, le Major mourut ; au lit de la mort, il me dit : Ma chere Babet, je veux vous donner des conſeils ; vous êtes jolie, vous êtes jeune, vous pouvez tomber en de mauvaiſes mains, &, ſans expérience, être dupe de votre bon cœur. Votre caractere, aiſé à connoître, eſt un fonds de bonté, de complaiſance & de ſenſibilité, qui ne vous permet point de refuſer perſonne ; vous propoſer de prendre actuellement un mari, le mariage n'eſt pas une chaîne aſſez forte pour retenir la violence de votre tempérament ; il faut que la nature ait ſon cours, que l'âge mûriſſe votre cœur. Je vous conſeille de vous placer à la comédie : les tracaſſeries du théâtre, la multitude des amants vous excéderont ; ce n'eſt que par l'excès que vous apprendrez à roidir votre cœur ; voilà une bourſe de deux cents louis, une montre d'or & deux diamants ; c'eſt tout mon bien, je vous le donne.

J'embraſſai, les yeux mouillés, mon bienfaicteur ; je refuſai ſes préſents, il me força de les prendre. Ce bon militaire ôta ſon bonnet ; levant les mains au Ciel, il fit cette priere : O toi ! qui

es tout ce qui n'est point matiere, Etre pour qui mon cœur a toujours été rempli du plus profond respect, tu m'as fait; je ne cherche point à pénétrer les raisons qui t'ont porté à former des créatures qui sentent, que tu as rendues capables de te connoître, & que tu prives après de l'existence. Ma longue carriere est l'effet de cette cause premiere, qui anima l'univers. Le cedre, qui résiste plus long-temps que la rose, est ton ouvrage comme elle; & si l'une tombe devant l'autre, c'est un ordre de ta volonté. Je vois le dernier instant de ma vie comme le dernier moment d'un beau jour, qui a commencé pour finir. Si tu demandes à l'homme un compte exact de ses actions, j'ai respecté les êtres formés à mon image, je les ai aimés, parce que tu les aimois.

Mon amant ayant fini sa priere, expira; mes cris firent accourir la maison; j'étois collée sur le cadavre, je l'arrosois de mes larmes, je baisois son sein, je semblois embrasser sa belle ame, qui venoit d'en sortir; jamais mon cœur n'avoit été si sensible & si tendre; on vouloit m'arracher de mon ami, les efforts furent long-temps inutiles; je ne

pouvois m'éloigner des restes d'un homme dont le cœur étoit si admirable.

Je songeai à profiter des bons conseils de mon vieux militaire. Je fis venir un maître de danse ; c'étoit un jeune homme fort sot, plein de fatuité & d'amour-propre ; il fut ému en me voyant ; je sentis pour lui une horreur que les hommes ne m'avoient point encore inspirée ; son air suffisant me choquoit, cet air ne va pas à certaines gens, il alloit au plus mal à M. l'Entrechat. Cet homme, flatté de ma figure, me fit la grace de me dire d'un ton de protection, qu'il déployeroit ses talents pour me bien tourner, me donner des attitudes, un port de corps qui feroient plaisir. Nous convînmes de dix écus par mois. M. l'Entrechat me donna leçon.

Messieurs les maîtres de danse font les faquins, & se donnent un ton : celui-ci voulut s'émanciper ; je lui dis : Monsieur le marchand de cabrioles, les femmes de condition ne se laissent point patiner par un mâtin comme vous. Le compliment l'assomma ; mais comme il étoit sot, il revint bientôt à lui-même, continua sa leçon. A chaque pas, il me félicitoit ; ses compliments étoient aussi

bêtes que lui ; l'air avec lequel il les débitoit, les rendoit encore plus maussades. La leçon finie, il me dit : Madame fera une bonne danseuse ; les talents de l'art proportionnés à la jambe de Madame, & la légéreté de Madame, d'accord avec l'oreille de Madame, feront.... J'interrompis M. de l'Entrechat, & je lui dis : Madame vous assure, Monsieur, que vous êtes un sot. Cela vous plaît à dire, c'est une grace que Madame me fait ; il se mit à rire.

Quelques jours après, il sut que je me destinois au théâtre ; & s'imaginant qu'un maître de danse pouvoit aspirer à la main d'une figurante, il me députa un certain maître Ambroise Tirefort. Cet homme entra chez moi en habit de galla, où il paroissoit fort gêné ; ses bras, par un certain respect pour sa casaque, étoient écartés & un peu en l'air, comme les anses d'un pot ; une longue cravatte lui pendoit sur les genoux ; une perruque poudrée à fond, endimanchoit furieusement sa personne ; on voyoit au centre de ce riche gason, briller la circonférence d'une tonsure, que le sensible Ambroise avoit laissée, pour con-

ſerver le tendre ſouvenir du Chanoine qui lui avoit fait ce préſent.

Maître Ambroiſe ſe fit annoncer pour le pere de M. l'Entrechat. En entrant, je lui dis : Monſieur, eſt-ce que votre fils eſt malade ? donnez-vous la leçon à ſa place ? Non, Madame, je n'ai pas l'honneur d'être maître de danſe, je ſuis le bon-homme Ambroiſe, à votre ſervice. Eh bien, Monſieur le bon homme Ambroiſe, à mon ſervice, qu'y a-t-il ? Comme la beauté, Madame, eſt une belle choſe, & qu'une belle choſe a ſon mérite, mon fils, amoureux de votre mérite, ſeroit aiſe de ſe marier avec vous : c'eſt mon garçon ; ce n'eſt point qu'il eſt mon fils, mais c'eſt un eſprit énorme. Dès l'âge de quatorze ans, il danſoit comme un Ciceron, ſavoit la muſique comme une peinture, jouoit tout ſeul ſur le violon à livre ouvert des *da capo*. Je ſuis perſuadée, M. Ambroiſe, des grands talents de M. votre fils, & très-flattée de l'offre de ſa main ; je ne veux pas me marier. Eſt-ce que vous craignez, Madame, d'entrer dans notre famille ? Graces au Sèigneur, perſonne de nos gens n'ont été pendus, je ſuis connu de nos Echevins ; c'eſt moi

qui a l'honneur de réparer les breches de la chauſſure humaine. Je ne doute pas, M. Ambroiſe, que je ne faſſe une très-forte alliance en me jettant dans votre famille ; la connoiſſance de vos Echevins (*) me châtouilleroit infiniment ; mais je ne veux point de mariage. M. Tirefort ne voulut pas trop me preſſer pour une premiere ambaſſade ; il me tira ſa révérence ; je vis qu'il n'avoit point appris à danſer.

L'amour de Monſieur l'Entrechat hâta mes progrès dans l'art de la danſe. Cet animal, toujours bercé de l'idée de s'unir à moi, redoubloit ſes ſoins. Les mauvais traitements ne le guériſſoient pas de la maladie de m'épouſer ; pour réuſſir, il employa les moyens les plus

---

(*) Deux ſavants Echevins de cette Ville diſputoient ſouvent ſur Reſtaut, Vaugelas & le Dictionnaire aſſez méchant de l'Académie. Un jour s'eſcrimant dans un café ſur la pureté de notre langue, l'un dit : Quand Louis XIV. *naqua* ;... l'autre, qui croyoit mieux ſavoir le François, reprit ſon camarade, & lui dit qu'il falloit dire : quand Louis XIV *naquut*. Cette diſpute fit rire le café ; depuis, les deux Echevins Lillois n'eurent d'autres noms, que M. Naqua & M. Naquut.

efficaces à ſe faire déteſter. Un matin ſa mere entra bruſquement chez moi, m'aborda d'un air familier, & me dit: Eh bien! Madame, quand finirez-vous avec notre fils Jacques? Comme je ne connoiſſois pas cette femme, ni le nom de baptême de mon maître de danſe, j'avançai. Que dites vous, ma bonne? Bon, bon, Madame, ne faites point la diſſimulée, nous ſavons que vous aimez Jacques. Qui eſt ce Jacques? Vous voulez rire, Madame? Qui eſt donc ce Jacques? Voyez ... Eh Jacques? c'eſt Jacques que vous ſavez bien. Vous m'impatientez; dites-moi donc qui eſt ce Jacques? C'eſt notre garçon. Et qui eſt votre garçon? C'eſt Jacques! Eh bien, cette bégueule ne s'expliquera-t'elle point; je me mis en colere; enfin, après un quart-d'heure & mille Jacques répétés, elle me dit que ſon fils Jacques étoit mon maître de danſe. Non, Madame, lui dis-je alors; je ne veux pas me marier, ſur-tout avec votre fils Jacques; ſa fatuité m'excede. Ah! Madame, il ne faut pas mépriſer notre famille; ſavez-vous que j'ai un couſin frere Récolet (*); c'eſt mon cou-

(*) Le peuple en Flandre aime beaucoup les

ſin germain, enfant de pere & de mere. Non, ma bonne, je ne vous mépriſe pas, je ne veux point me marier. J'eſpere que le Ciel vous touchera: notre homme a déja commencé une neuvaine à Notre-Dame de la Treille, & demain je ferai dire, s'il plaît à Dieu, une Meſſe à Monſieur Saint-Antoine. Ah! gardez-vous-en bien, mille Saint-Antoine ne me forceroient point au mariage. Ah! me dit-elle en s'en allant, les Saints ſont plus forts que les hommes!

Le lendemain je m'expliquai ſérieuſement à mon maître de danſe; je lui défendis d'envoyer de pareilles ambaſſades, que je ne voulois pas me marier, que ſa bêtiſe me le rendoit haïſſable. Madame, ne vous fâchez point, le cœur vous changera. Non, aſſurément, mon cœur s'en gardera. Il me donna leçon; l'après-midi mon hôteſſe vint m'annoncer avec un air extaſié la viſite du Provincial des Récolets, & du frere

---

Moines; un couſin frere cuiſinier, un portier dans un couvent, illuſtre une famille, & rehauſſe une maiſon.

frere Luc, le coufin à Meffieurs Tirefort ; ces figures m'ennuyerent pendant deux heures, me parlerent de l'avantage d'époufer mon maître de danfe, & me quitterent fort mécontents de n'avoir pu réuffir.

Deux heures après le départ de ces capuchons, mon maître de danfe, M. Ambroife, Madame Tirefort & Jacquette leur fille entrerent chez moi. Excédée de ces phyfionomies accablantes, je payai mon maître, & le priai de fortir à l'inftant de chez moi. Comment, le réverend pere Provincial, me dit Madame Tirefort, n'a rien gagné fur vous ? mon coufin germain le frere Luc ne vous a point touchée pour Jacques ? voilà le premier affront qu'on a fait à des gens comme nous, qui payons le monde... graces au Ciel, nous pouvons aller la tête levée dans tout Lille. Allez, Madame, allez lever la tête dans la rue, vous m'anéantiffez. Cette femme fe mit en colere, me lâcha mille fottifes. Voilà une petite merde-en-cul qui fait la renchérie ; c'étoit juftement pour elle qu'un bon maître à danfer comme notre fils étoit fait... çà contrefait la Madame, c'eft peut-être une

garce… S'il vous plaît, lui dis-je, ne m'insultez pas chez moi. Ne v'là-t-il point un quelque chose de rare, ne l'insultez pas!… un chien regarde bien un Evêque assis sur son cul. Sa fille se mit de la partie. Venez voir, crioit-elle! ne semble-t-il pas que le pere des filles soit mort! mon frere est un sot de s'amouracher de cette mi-jaurée, ne v'la-t-il pas une belle Madame de bran? cela est fiere comme une lettre de change d'un sol; elle seroit trop honorée d'entrer dans notre famille….. Jacques seroit bien avancé avec çà, ce seroit un ménage arrangé comme quatre putains dans un fiacre, ou des coups de poings sur la tête d'une gueuse.

Le lendemain de cette belle scene, je me présentai à la comédie où je fus reçue pour figurante. Je changeai de logement; en entrant dans ma nouvelle demeure, on me remit une lettre cachetée de noir, le papier étoit orné d'une bordure de la même couleur. Le porteur attendoit la réponse; je lus:

MADAME,

» Tantôt je veux me jetter dans la » riviere, tantôt dans un puits, l'instant

» d'après terminer ma carriere par un
» coup de piſtolet. Après les plus belles
» combinaiſons, je ſuis déterminé à me
» pendre ce ſoir vis-à-vis de vos fe-
» nêtres. Le jour tombe, je vous prie
» de m'envoyer votre déſeſpoir couleur
» de roſe. Je me recommande à vos
» prieres. Je ſuis votre tendre amant,
» le déſeſperé feu Jacques Tirefort de
» l'Entrechat.

La miſſive m'impatienta, & me fit rire; je remis au porteur une corde, qui avoit ſervi à lier mes coffres; elle me ſembla propre à l'uſage que vouloit en faire mon maître de danſe. Je chargeai le commiſſionnaire de lui dire que le ſacrifice me feroit agréable, que je le priois d'en hâter l'exécution, & que j'attendois avec impatience d'être débarraſſée de ſes pourſuites.

Je figurois depuis huit jours avec l'applaudiſſement du public. Un Officier, dont je fis la conquête, me mit dans un état pitoyable. Je confiai ma ſituation à une actrice; elle porta un froid mortel dans mon ame, lorſqu'elle m'apprit la nature de mon mal. Je n'avois encore cueilli que les roſes d'Amathon-

te ; le chien-dent, le poison & le verd de gris étoient au fond de la boîte à Pandore.

Mon début m'avoit attiré quantité de soupirants ; je refusai les avantages qu'ils vouloient me faire ; & dans la crainte de leur communiquer mon mal, je bornai mes faveurs aux nouvelles à la main. J'acquis tant de réputation dans ce métier, qu'à un écu par tête, je gagnai deux cents livres par jour. Mon bureau s'ouvroit à dix heures du matin, se fermoit à quatre ; après la comédie, j'allois en ville, où j'avois des pratiques à un louis. J'amassai trente mille livres dans huit mois.

Mes compagnes s'apperçurent de mon commerce ; elles s'ingérerent d'avoir aussi des bureaux : comme le soleil luit pour tout le monde, elles m'enleverent des pratiques. Ma fatale maladie commençoit à m'altérer le teint. Je partis pour Paris, où, dans six semaines, je fus guérie radicalement.

J'étois logée à l'hôtel d'Harcourt, rue de la Harpe ; un poëte y occupoit un cabinet qui touchoit au grénier. Cet homme devint subitement amoureux, il me crut une vestale ; comme la place

vaquoit, en attendant, je m'amuſai du rimeur; il vint me déclarer poétiquement ſa paſſion par ces vers d'Oroſmane à Zaïre :

Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime;
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.

M. de l'Hiatus avoit tort de ſe fier à ma vertu; ces Meſſieurs peignent toujours en grand les petites choſes; je crus qu'il ne falloit point démentir le Parnaſſe. Je fis quelque temps la ſévere. L'auteur compoſa des logogryphes ſur mon nom Férie, mit tous mes charmes en chanſon, la plupart ſur l'air, *le monde put comme charogne; il n'y a que mon J**. qui ait l'odeur bonne.* Dans les pieces qu'il compoſoit en mon honneur & gloire, j'avois toujours la fraîcheur du matin, l'éclat de l'aurore, la blancheur du jaſmin; il fourroit dans ſes compliments je ne ſais combien de Dieux & de Déeſſes, qu'il apoſtrophoit exprès, diſoit-il, pour me rendre plus belle. Cet animal m'amuſoit; pour couronner ſes bouts-rimés, je conſentis à lui accorder ce qu'il me demandoit depuis ſi longtemps en vers & en proſe. Quand il vint au denouement, il me fit peur;

je crus qu'il alloit m'exorciser ; il s'avisa étant sur ma bergere d'élever les yeux & les mains au ciel, en s'écriant avec enthousiasme : Dieux enivrez-vous de votre nectar ! mais jalousez mon bonheur ; vous n'êtes point aussi heureux que moi ; ne m'offrez point votre coupe sacrée, je vais boire dans une coupe enchantée, préférable à la vôtre.

Ce galimathias irrita sans doute les Dieux ; mon Poëte ne put rien faire, il avoit l'air d'un énergumene qui cherche une rime. Fatiguée de ses efforts humiliants, je me levai, il se jetta à mes genoux, & me dit : Ma chere Babet, n'attribuez pas au défaut de ma flamme l'état impuissant où je viens de me trouver ; le Ténare, ou plutôt la chaste Minerve, a rendu mes efforts inutiles ; il a fallu sans doute toute la puissance des Dieux pour produire une chûte aussi éclatante ; ah, Déesse ! reprends ta vertu, & laisse-moi mes plaisirs !

Après cette tirade poétique, je demandai à l'Auteur s'il avoit dîné ; il détourna d'abord la question, & m'avoua enfin qu'il n'avoit mangé depuis deux jours. Eh ! ne criez donc pas tant contre les Dieux ; dans les combats de l'a-

mour les eſtomacs à jeun ne réuſſiſſent pas ; je fis apporter à dîner, je donnai ma table au Poëte ; & dès qu'il eût pris de bonnes nouritures, il fut un Hercule.

Je fis la conquête de la toiſon d'or par la connoiſſance d'un Fermier général. Une pourvoyeuſe me préſenta au publicain ; il prit feu en me voyant. Maman, dit-il, à ſon intendante, cette fille eſt de mon goût; Mademoiſelle, je vous prends à bail, comme les fermes du Roi. Le Créſus me fit monter dans ſa voiture, me conduiſit dans une petite maiſon agréable ; nous ſoupâmes voluptueuſement ; le lendemain il me combla de préſents, de bijoux, j'eus un équipage galant, des laquais, & une maiſon parfaitement montée.

J'ignorois encore l'être de mon nouvel amant ; je ne pouvois comprendre comment un homme étoit aſſez ſot de faire tant de dépenſes pour une choſe dont je n'avois jamais fait de cas ; je demandai à mon laquais ſi cet homme n'étoit pas l'Empereur des Turcs ? Non, Madame, il n'eſt ni Turc ni Chrétien, c'eſt un Fermier général. Qu'eſt-ce qu'un Fermier général ? C'eſt une machine

lourdement organiſée, qui contente ſes caprices, parce qu'elle a de l'or. Ces Seigneurs ſont ordinairement des faquins; ils ont commencé comme moi. Comme je ne connoiſſois pas les fermes du Roi, je demandai ce que c'étoit que les fermes ? C'eſt un bail où le Souverain met ſoixante voleurs dans l'impuiſſance d'être jamais d'honnêtes gens.

Je reſtai deux mois avec le veau d'or; le veau s'aviſa de mourir, il me laiſſa une maiſon & de l'argent : je me trouvai avec cent cinquante mille livres, ſans compter ma garderobe & mes bijoux qui en valoient davantage. Je me diſpoſois d'aller dans mon Pays faire le bonheur d'un galant homme, quand je m'amourachai du plus indigne des mortels.

Le fils d'un manant de Picardie, allié à tous les gredins de ſa paroiſſe, me fit la cour. Cet homme étoit auſſi ambitieux qu'un gentilhomme de la Weſtphalie; il avoit trouvé ſur un grand chemin une bourſe de cinq cents louis, étoit venu à Verſailles, s'étoit donné pour un gentilhomme Picard, avoit été reçu, on ne ſait trop comment, chez

les gardes du Roi ; & quinze jours après, chassé ignominieusement de ce corps pour lui en avoir imposé. La figure de M. Berlingoville m'intéressa ; il me proposa sa main, se masqua tellement, que je crus avoir trouvé une merveille ; je l'épousai : le lendemain de notre mariage il me développa son joli caractere.

Mon mari aimoit le jeu, chaque jour il portoit mes fonds dans quelques tripots ; trop jeune encore pour m'occuper de l'avenir, trop foible pour me roidir contre son air hautain, je le laissois prodiguer tranquillement un bien amassé sans peine.

Un soir qu'il étoit au jeu, on m'annonça une femme qui vouloit parler à son fils Pierrot ; je dêmelai dans son air rembruni quelques traits de mon gentilhomme Picard. Je fus bientôt confirmée dans mes soupçons par la surprise que lui occasionna le portrait de mon mari ; elle se tourna vers son fils & sa fille qui la suivoient, & leur dit : Mes enfants, voilà Pierrot ! avancez Jean, regardes Monsieur ton frere. Ma mere, répondit le garçon tout ébaubi, qu'il est brave !

Ma belle-mere avoit un jupon bigarré de verd & de jaune, un corset rouge, les manches d'une autre couleur; sa fille avoit à peu près le même uniforme, le garçon étoit en veste & en guêtres. La bonne femme me dit : Vous êtes donc notte fille, cette riche Madame que Pierrot a épousée! La fille venoit admirer mes garnitures, & s'écrioit : Mon Dieu, *v'là enn' saquoi de biau!* le garçon me prenoit la main, la manioit rudement, en disant que j'avois *des beaux agniaux*.

Pour faire jaser ma belle mere, je demandai comment l'idée de venir à Paris lui étoit venue. Depuis longtemps, notre bru, je desirois d'avoir l'honneur de voir mon fils. Un garçon de notre village, palfrenier chez un gros, nous avoit écrit sur du papier blanc, pour nous dire que Pierrot avoit épousé une riche Madame. Comme nous allions en pélerinage servir le miraculeux S. Quentin, & faire dire une messe à l'intention de notre vache, incommodée, sans votre respect de la santé; nous *trouvîmes* une piece de six francs sur le chemin, & nous avons destiné cet argent pour voir Pierrot.

Je questionnai ma belle Mere sur l'état de son mari. C'est un bon ouvrier, me dit-elle, il gagne ses quinze sols par jour, il fait l'Août, & moi la soupe; j'ai une vache honnête & un cochon raisonnable; je faisois valoir ça; notre fille est une bonne fileusè, elle travaille comme un forçat; notre garçon ouvre d'*affut;* il court un peu trop après les filles, elles le prennent pour un gros here; tôt ou tard il faut que la jeunesse se passe.

Nous étions dans la chaleur de la conversation, lorsqu'une Dame de mes amies, nommée Madame la Tour, arriva; elle n'aimoit pas la suffisance de mon époux; malgré ses airs de grandeur, elle avoit percé sa bassesse, elle entra sans se faire annoncer; je fus mortifiée de cette rencontre. Madame la Tour apperçut dans ces villageois un air commun avec mon mari. Je suis au désespoir, me dit elle, ma bonne amie, d'avoir renvoyé mon carrosse; vous me paroissez en parenté? vous avez peut-être des objets intéressants à vous com muniquer? Helas! ma brave Madame, répondit ma belle mere, nous n'avons rien à nous dire que vous ne puissiez

savoir ; nous sommes venus à Paris pour voir notre fils Pierrot : vous êtes donc, lui dit ma bonne amie, la mere de Monsieur Berlingoville ? Oui, Madame, j'ai l'honneur d'être la propre mere de Pierrot Berlingot. Comment notre fils a-t-il allongé son nom ? cela n'est point honnête, il ne faut jamais trahir les noms de ses pere & mere.

Madame la Tour étoit de ces femmes qui s'amusent de tout ; elle fit cent questions à ma belle-mere ; cette jeune personne, lui dit-elle, en lui montrant ma belle sœur, est-elle mariée ? Non Madame. Comment une grande fille comme elle ? Il est encore assez de bonne heure, il faut trouver des *marieux* ; les garçons sont à la guerre, les filles restent-là ; elles sont cinquante filles dans notre paroisse, elles n'ont que deux pauvres petits amoureux ; est-ce-là de quoi les contenter ? Aimeriez-vous à être mariée, dit Madame la Tour à ma belle-sœur ? Belle demande ! oui-dà, pourvu que je trouve un garçon qui porte bien son bois (*). Ce grand gar-

(*) Expréssion Picarde qui veut dire un garçon bien hanché, droit & dru.

çon, dit Madame la Tour, eſt il marié ? Ah, Madame ! répondit la bonne femme, on ne marie pas les enfants ; ce ſeroit faire comme Hérodes, égorger les innocents. Quel âge a-t-il ? Vingt cinq ans. Madame la Tour demanda à l'innocent s'il vouloit être marié. Hé voir ſans doute, je ferions çà auſſi proprement qu'un autre. Cette réponſe fit rire ma bonne amie, qui ſe détourna, crainte d'éclater.

Monſieur de Berlingoville, continua Madame la Tour, nous a dit que vous étiez riche ? On eſt riche aſſez, répartit ma belle-mere, quand on a de la probité ; nos richeſſes ſont nos bras : nous avons biau travailler, nous tuons le bœuf pour avoir le ſang ; heureux encore quand on peut manger du pain, & que l'on ne doit rien à perſonne. Vous avez un beau château, à ce que nous a dit Monſieur votre fils ? Comment Pierrot ſe gauſſe comme ça ? C'eſt vilain de mentir, il ne faut jamais s'en faire accroire ; notre châtiau eſt une chaumiere, nous y vivons comme dans un châtiau, nous n'avons pas beſoin de tant de places ; les gros Seigneurs, quand ils ſont morts, ne faiſions point bâtir

vingt ou trente appartements pour mettre leurs cadavres. Cet Messieurs ne tenions pas plus de place dans la terre que des gens comme nous.

Madame la Tour, que cette conversation diverssoit, continua ses questions : Monsieur votre fils nous a dit qu'il étoit gentilhomme, que vous aviez dans votre chambre à manger les portraits de vos aïeux, votre arbre généalogique. Un arbre, Madame, oui vraiment, nous avons un arbre à notre porte, c'est un pommier qui porte de bons calevilles, il vaut peut-être mieux que celui... Comment l'appellez-vous?... l'arbre... mélancolique, qui est peut-être un arbre sauvage mal enté? nous n'avons point de chambre à manger, nous mangeons, nous couchons dans la même chambre; nous n'avons pas les portraits de nos peres, nous nous contentons d'être d'honnêtes gens comme eux, & cela leur fait plus d'honneur que leurs portraits sur du papier.

Cette femme me plaît, dit Madame la Tour, son bon sens ravit le mien.

A neuf heures, mon époux arriva avec un Mousquetaire & un garde du

Roi ; il venoit ſans doute de perdre mon argent avec eux. Dès le bas de l'eſcalier, il appella ſon domeſtique ; pour lui donner plutôt des ordres, il fit paſſer les Meſſieurs dans l'appartement, & reſta à la porte à parler à ſon valet ; il ne ſavoit pas encore la bonne compagnie qui l'attendoit. Dès qu'il entra, ſa mere s'écria : Eh ! bon jour, mon fils Pierrot ; cette politeſſe le pétrifia, ſes yeux s'égarerent, ſon teint pâlit, ſes jambes tremblerent, ſon frere lui ſauta lourdement au col, il ne le ſentit point. Cette immobilité enchanta Madame la Tour ; à ce coup de théâtre, le Mouſquetaire & le Garde du Roi comprirent de quoi il étoit queſtion.

Mon époux, revenu de ſa ſurpriſe, dit à ſes amis : Allons ſouper chez la Dubuiſſon, Madame fera les honneurs de chez moi. Madame la Tour, qui vouloit matter ſa fatuité, jouir de ſa confuſion, aſſura qu'elle reſteroit au ſouper ; on m'a invitée tant de fois, que je veux avoir l'agrément de manger en famille. Les Officiers dirent qu'ils feroient compagnie aux Dames. La mere, piquée de la froideur de ſon fils, lui

dit vivement : Vous êtes bien glorieux, Pierrot ? c'eſt mal payer les peines que je me ſuis données de venir de ſi loin pour vous voir ; comment méconnoître une mere ? Monſieur Pierrot répondoit par des monoſyllables, ne ſavoit ce qu'il diſoit, tant il étoit accablé de honte. Il fut contraint de boire ce calice amer juſqu'à la lie ; il s'approcha froidement de ſa mere, lui demanda des nouvelles de ſon pere. Il ſe porte bien, répondit cette femme ; votre oncle Berlingot, ſonneur de la paroiſſe, a été mal, mais il va mieux ; le couſin Fiacre Plat-d'beur à épouſé la fille de la groſſe Margot Lariguette ; elle étoit ſuivante chez le Curé ; la famille n'eſt pas contente de ce mariage ; on dit que Margot ſervoit de rechaud au Paſteur ; cela n'eſt point trop honnête pour une brave fille. La mere voyant le Gentilhomme ſon fils s'écarter un peu, lui dit : Croyez-vous, Pierrot, vous diſtinguer en affectant un air froid, rougiſſez-vous d'être mon fils ? hélas, pauvre aveuglé, vous vouliez vous en faire accroire, cette rencontre vous démonte ; allez, vous n'avez point aſſez d'eſprit, Paris eſt trop près de S. Quentin ;

il faut être né dans un méchant village au fond de la Gascogne, pour faire le gros here ; va ! tu n'es qu'un sot, Pierrot ! Cette épigramme enchanta la compagnie.

On se mit à table ; toute la maison de Berlingot parut neuve ; elle ne savoit de quel bout prendre les fourchettes. Cet air gauche demonta mon mari ; la conversation roula sur les habits ; Pierrot parla avec feu de l'élégance du sien ; sa mere le contraria, & lui dit qu'elle ne le trouvoit pas si biau que l'habit verd qu'il avoit porté à S. Quentin. Ah, Messieurs ! il étoit si biau, il y avoit des galons bleus, des manches rouges, des boutons de drap jaune. Mon mari affecta de se trouver mal, il quitta la table, sa mere s'en apperçut, demanda ce qu'il lui étoit survenu. Ce n'est rien, Madame, dit le Mousquetaire, c'est la maladie des pâles couleurs ; Monsieur votre fils n'aime plus l'assemblage du jaune & du bleu, il a purgé ce mauvais goût de Province à Paris. Comment, dit la Berlingot, il se fâche d'avoir porté un si bel habit ! çà lui fait biaucoup d'honneur, il a servi chez d'honnêtes gens,

il ne leur a pas fait tort d'une épingle ; y a-t-il un péché d'être domestique ? J'aime mieux un laquais honnête homme, qu'un Fermier Général qui nous vole.

La compagnie s'en alla, mon mari me fit des reproches : Vous deviez, Madame, m'épargner cette scene, ne pas m'exposer aux sarcasmes de Madame la Tour ; & vous, ma mere, me prévenir de votre arrivée ; on vous auroit fait habiller ; vos hardes de campagne donnent un ridicule... A qui, dit la bonne femme ? A des sots. Est-ce-là ce que vous avez appris à Paris ? n'eston respectable ici qu'avec de biaux habits ? ma tendresse vaut mieux que des habits, ils n'ont pas de sentiments ; s'il faut de biaux habits pour être considéré, on est bien bête à Paris ! dans notre village on fait attention au bon cœur & à la probité.

La mere, indignée des manieres de son fils, partit le lendemain sans nous dire un mot. Ce départ soulagea le Gentilhomme ; crainte d'une seconde visite, il me fit changer le même jour de quartier ; & pour ne laisser aucun souvenir de sa parenté, il renvoya les do-

meſtiques. Le jeu de Monſieur Berlingot minoit chaque jour ma fortune, mes diamants étoient perdus, mes hardes enfiloient le même chemin. Un ſoir il revint de meilleure heure, & me dit: Madame, nous paſſerons dans le quartier S. Marceau; des raiſons eſſentielles m'obligent à ce changement. Il me fit conduire dans une chambre garnie; & ſous prétexte de faire voiturer mes effets, il les vendit en bloc pour un prix modique, & alla jouer l'argent. Il revint à dix heures du matin, voulut dormir, il ne put fermer l'œil; à deux heures, il ſortit; à quatre, j'appris qu'il avoit été tué du côté des Invalides.

Réduite à la plus inſurportable miſere, je devins la maîtreſſe d'un cuiſinier; il prit avec moi un ton de grandeur & de majeſté. Cet animal uniſſoit à la gravité d'un Eſpagnol, l'inſolence d'un nouveau parvenu. Son pere avoit été cuiſinier chez un Duc; il croyoit que c'étoit un titre pour être impertinent: ce manant avoit les caprices d'un grand. Ma pouponne, diſoit-il, viens me careſſer! dis-moi des douceurs; baiſe-moi la main. Un jour il s'aviſa de me dire comme le Prince Sigiſmond,

dans la piece de ce nom : Pouponne, fais-moi rire. Outrée de ſes impertinences, je lui caſſai la mâchoire avec un pot au lait ; il recula deux pas ; & prenant le ton majeſtueux d'un Prélat qui va répéter une oraiſon funebre, il me dit : Ta main profane & ſacrilege a offenſé la majeſté de ma face, tu as ému le ſang de mes aïeux, ſur-tout celui d'un pere qui a travaillé dans la cuiſine d'un Duc ; il faut à l'inſtant que j'appaiſe leurs mânes irritées par la vengeance que je vais tirer de ton audace : il me roua de coups, j'échappai heureuſement, je ſortis de Paris, je demandai mon pain dans les environs de Tours. Je reſtai quinze jours à Chenonceaux, où je vis l'entrée de Monſieur l'Archevêque.

Les payſans avoient fait des prépatifs pour fêter ſa grandeur ; & pour la recréer noblement, ils avoient appellé le Sieur Bienfait, qui faiſoit alors danſer les marionnettes dans la Touraine. Ce dernier, de concert avec les fortes têtes de Chenonceaux, arrangea l'entrée triomphante de Monſieur de Fleury. On avoit tapiſſé une charrette à deux roues, de tentures de lit de diverſes couleurs.

Le char étoit tiré par deux bœufs enjolivés comme celui du Mardi-gras. On alla à la rencontre de ſa grandeur, on la fit monter dans ſa voiture. Le Bailli du village ſe plaça derriere Monſeigneur, en ſoutenant ſur ſa tête un paraſol de papier verd ; Bienfait précédoit le char en ſonnant de la trompette. Cette pompe avoit l'air de l'arrivée d'un charlatan ſur une place publique ; la mine petite & myſtique du Prélat réhauſſoit infiniment cette cérémonie.

Le ſoir, on donna le ſpectacle des marionnettes à ſa grandeur. Les payſans avoient une confrérie de S. Roch. Ils vouloient obtenir la permiſſion de l'Archevêque, d'expoſer le S. Sacrement le jour du Saint. Ils s'aſſemblerent pour délibérer comment on feroit la propoſition au Prélat. Les coqs du village déciderent qu'il falloit agir par l'organe de Polichinel. On appella le Sr. Bienfait au conſeil, on lui donna ſes inſtructions. Le ſoir, il fit demander par Polichinel la permiſſion d'expoſer le Saint Sacrement le jour de Saint Roch. Monſeigneur, avec un ſérieux admirable, répondit : Très-volontiers, très-volontiers, je ne puis rien refuſer à Polichinel.

Après le spectacle, Monsieur le Bailli & les Echevins de Chenonceaux menerent Bienfait & le compere de Polichinel au cabaret. Le vin fut prodigué comme aux noces de Gamâche; on tira à cartouches sur le Curé & sur sa servante; les médisances épuisées, faute d'idées, on se querella, & la fête se termina par un combat sanglant. Trois Echevins de Chenonceaux resterent sur le champ de batailles; c'étoit le maréchal, le maçon & le menuisier de la paroisse. Bienfait, qui avoit tous les talents, entreprit, au défaut du Chirurgien, le traitement des blessés. Ces nouveaux pansements sont dignes de grossir le petit volume de Monsieur Dendermonde.

Avant de commencer l'opération, Bienfait fit un discours succint sur l'utilité de la matiere médicale, où il prouva l'impossibilité de guérir nos maux sans la connoissance de cette partie si essentielle à la médecine. Ne croyez pas, Messieurs, dit-il, que la nature sage & libérale nous ait abandonnés au hasard sur ce globe, & qu'elle ait refusé à nos climats les simples nécessaires au soulagement de nos maux; sans courir sous

un autre hémiſphere, cette mere tendre & riche les a mis autour de nous, les a placés ſous nos mains; vous en allez voir la preuve victorieuſe dans le panſement de ces trois bleſſés abandonnés à mon expérience.

Après ce diſcours à demi-éloquent, Bienfait panſa le maréchal; il avoit un trou à la jambe : il prit des étoupes, les trempa dans l'eau où les maréchaux refroidiſſent leur fer, appliqua ce baume ſur la bleſſure; & pour tenir l'emplâtre, il mit un fer à cheval qu'il lia avec la cravatte du malade. L'opération faite, il ſe tourna vers les ſpectateurs, & leur dit : Ce nouveau traitement vous paroîtra peut-être ſingulier, il eſt cependant fait dans toutes les regles de l'art; l'eau, où les maréchaux refroidiſſent leur fer, eſt ce qu'on appelle en médecine teinture de mars; elle eſt impregnée des particules de fer, qui font le même effet que la boule d'acier. Vous voyez que la nature attentive a mis dans les boutiques des maréchaux de quoi guérir les maréchaux.

Le maçon avoit un trou à la tête; le nouveau Chirurgien lui fit un cataplaſme de mortier, qu'il banda d'un

vieux licol de cheval, en assurant que la chaux étoit un caustique brûlant & merveilleux pour étancher le sang des maçons.

Le menuisier avoit le bras déchiré d'un coup de coûteau. Bienfait appliqua le long de la blessure une planche de sapin, qu'il lia avec du fil d'archal. La gomme dont le sapin est rempli, disoit-il, a la même vertu que le baume du Commandeur, où il entre de la gomme Arabique & de l'encens.

Ces pansements eurent le succès le plus heureux : quatre jours après, les trois Echevins de Chenonceaux reprirent leur métier. Je quittai cet endroit. Je vins ici! moment fortuné qui m'a procuré le bonheur de trouver ce qu'il y avoit de plus cher au monde pour moi.

Ma fille ayant fini son histoire, je descendis chez le fermier; je trouvai dans la cour du château un homme avec une mauvaise perruque, un habit bleu sans boutons, un sac derriere le dos; il avoit un air de bêtise & de bonté; il me demanda l'aumône : Mon ami, lui dis-je, as-tu du pain? Graces au Ciel, Madame, j'en trouve de toutes les couleurs;

leurs ; ce qui m'embarraſſe, c'eſt la couchée ; je repoſe tantôt ſous un arbre, tantôt à la porte d'une Egliſe : de graces, donnez-moi deux ſols pour payer mon gîte ; je prierai Dieu pour vous. Que dis-tu ? J'adreſſerai mes prieres au Ciel pour la conſervation de vos jours & la proſpérité de votre maiſon. Donne-toi garde de prier Dieu pour moi ! je le prie moi-même, je ne donne pas d'argent à perſonne pour faire cette commiſſion. Madame, le Curé de votre paroiſſe, qui a l'ame dure comme l'enclume de votre maréchal, m'a fait le même compliment ; il m'a répondu qu'il étoit du métier, qu'il prioit Dieu pour les autres. Il a raiſon, il gagne plus d'argent que toi ; pourquoi fais-tu le tien ſans être aſſuré des honoraires ? Dis-moi, quel ſavoir-faire as-tu ? Je fais des livres. Tu es donc garçon Imprimeur ? Non, je travaille pour la maculature, comme M. E... M. J.... M. A... M. B. M. C... M. T... & tous ces Meſſieurs. Qu'eſt-ce que le talent de la maculature ? La maculature, Madame, eſt cette partie de l'impreſſion qui ſert à envelopper l'autre : par exemple, les freres Cramer à Geneve, Sail-

lant à Paris, Marc-Michel Rey à Amsterdam, Machuel à Rouen, qui sont les Libraires François les plus connus de l'Europe, ont-ils quelques centaines de Voltaire, de Jean-Jacques, de Montesquieu à expédier; ils les enveloppent avec de la maculature. Pourquoi prends-tu la peine de composer de la maculature, pour emballer les ouvrages d'autrui? le papier blanc ne serviroit-il pas également?

Le papier blanc seroit assurément la même chose; mais il y a des Imprimeurs qui donnent malheureusement dans ce mauvais genre. Un Libraire, dont le trisaïeul a eu la pensée d'être honnête homme, a imprimé le maudit poëme de la P***, ouvrage excellent pour la partie que j'entends. Dis-moi, au-lieu de barbouiller de la maculature, ne ferois-tu pas mieux de composer quelque bon livre? Votre idée est admirable, c'est le singe qui conseille au renard de couper sa queue; si je travaille du bon, il faut du temps pour digérer la besogne, je ne gagnerois pas un sol. Je ne te comprends pas! Daignez m'écouter, je vais me rendre intelligible.

Un Libraire eſt un animal dont le goût eſt châtré ; il ne décide du mérite d'un manuſcrit que par la peſanteur du papier. Cet ouvrage, dit-il, me donnera deux volumes ; je vendrai la moitié de l'édition à des ſots, parce qu'il y a naturellement plus de ſots que de gens d'eſprit ; par cet arrangement, j'aurai la maculature de profit. Je t'aime, tu me parois original... attends-moi, je paſſe un moment chez le fermier.

J'allai donner des ordres à ma ferme ; je menai le mendiant à la ſalle. As-tu faim, as-tu ſoif ? lui dis-je. Hélas ! Madame, il y a trois ans que ces deux maladies m'étranglent. Je fis apporter un gigot ; cet homme le dévora avec un appetit incroyable ; je fis ſervir des fraiſes : ma femme de chambre examina ce gueux, le reconnut, & ſauta à ſon col, en s'écriant : Ah ! cher Xan-Xung ! ah chere Lucrece.... O Ciel ! dit ma femme de chambre, dans quel équipage te vois-je !... par quel haſard.... mon bon ami... Lucrece verſoit des larmes. Je demandai à ce pauvre, ſi cette fille étoit ſa parente ? Non, Madame, elle a ſeulement eu la ten-

dresse de m'allier à sa famille. Cher Xan-Xung, dit Lucrece, en embrassant encore ce mendiant, que ton sort est changé!.... que j'ai pensé de fois à toi, mon cher Tranquille!... où sont ces beaux jours où tu me jurois une tendresse éternelle? J'ai demandé partout de tes nouvelles, personne n'a pu m'apprendre où tu étois... ah! cher ami.... Lucrece n'étoit pas effrayée du triste état de ce malheureux.

Je demandai au gueux comment il avoit gagné la tendresse de cette jolie fille, dont la décence & la sagesse faisoient notre admiration. Madame, les bons cœurs sont faits pour s'aimer. Ah! dit Lucrece en l'interrompant, son cœur est encore meilleur que le mien; il est si bon! s'il avoit la tête comme le cœur, il feroit admirable; mais c'est un crâne, il ne songe ni à la veille ni au lendemain; il est si bête, si distrait, si étourdi, qu'il ne sait ce qu'il dit, ce qu'il fait, ni ce qu'il écrit; il barbouille dans une journée une brochure; elle marche comme elle peut; il ne prend pas la peine de la relire, il s'ennuye par-tout où il n'est pas, c'est le vrai portrait de

l'occafion. Mon ami, dis-je au mendiant, il faut fonger à ta réputation. Qu'eft-ce que la réputation? C'eft la bonne odeur de la renommée. Hélas! répondit-il, un gueux peut-il fentir bon? Tiens, au-lieu de faire deux ou trois brochures, n'en fais qu'une bonne : cela eft faifable à Paris pour un Auteur, qui a fon dîné affuré chez un grand, un habit & des hauts-de-chauffes chez un fermier quand on habille la livrée. Un Auteur avec des chauffes honnêtes a le temps de méditer, de limer fon ouvrage. Marmontel, à qui l'Etat a donné quatre mille livres, pour avoir fait une tragédie enterrée il y a quelques années, arrange géométriquement des logogryphes dans le mercure, eft obligé de donner du bon; malgré ces quatre mille francs, le pauvre garçon a de la peine comme un autre.

Touchée du fort de ce miférable, intéreffée par les pleurs de Lucrece, je le fis monter dans la chambre d'Arifte, je le fis habiller. Lucrece étoit remplie de joie; cette bonne fille avoit déjà parlé à un domeftique pour l'envoyer à Tours acheter des habits à fon amant. Dès que Xan-Xung fut arrangé, je le

Préſentai au Comte & à Mademoiſelle de S. Albin ; au ſouper, nous le priâmes de nous conter ſes amours avec Lucrece ; il regarda cette fille, elle rougit, & ſe retira pour laiſſer la liberté à ſon hiſtorien.

HISTOIRE
DE
LUCRECE.

LUcrece étoit trop joliè pour soutenir l'idée romanesque que nous donnons à la fable ancienne de son nom. Elle est de Château-Briand en Bretagne, petite Ville qui fournit beaucoup de filles du monde & des Prêtres. Son pere étoit un pauvre gentilhomme, qui assistoit aux Etats de sa Province avec des chausses percées ; il vivoit d'une petite métairie ; la galette, les noix & les chataignes faisoient toute l'année sa nourriture. Cette vie frugale avoit porté Lucrece à la friandise, elle n'avoit point d'argent pour en acheter, le pere n'étoit pas *volable*, elle fit des connoissances.

Les Boulangers de Château-Briand font les biscuits & les macarons. La figure charmante de Lucrece plut à un

garçon Boulanger ; le drôle s'apperçut de ſa gloutonnerie ; il lui donna des ſoins & des macarons, il eut ſon pucelage : c'étoit le donner à bon marché ; mais quand Lucrece auroit fait la renchérie, elle n'auroit pu trouver la valeur de cinq livres de macarons ſur le bijou. Les garçons de Château-Briand n'achetent jamais ces ſortes de choſes ; les filles ont encore l'habitude de les donner pour rien ; c'eſt la ſeule ſimplicité qu'elles ayent conſervée du premier âge.

Le Boulanger ne fourniſſoit que des biſcuits & des macarons, Lucrece vouloit de la variété. Le jardinier d'un Couvent de Moines fut ſenſible à ſes charmes ; pour des noiſettes & des pommes de renettes, il eut ſes faveurs. Le fils d'un Marchand épicier avoit de bonnes choſes, Lucrece fut ſa maîtreſſe pour des prunes. Son pere eut un gros rhume, il fit uſage des tablettes de guimauve ; Lucrece en tâta, elle prit goût aux tablettes de guimauve, elle en demanda à un garçon apothicaire, qui, moyennant ſes faveurs, lui en fourniſſoit abondament.

La médiſance me fit naître le deſir de

connoître Lucrece. Inſtruit de ſon goût pour la friandiſe, je commandai une tourte de frangipane; le lendemain je propoſai tout naturellement à Mademoiſelle Lucrece de venir la manger avec moi; ſes amoureux n'avoient jamais rien propoſé de pareil; Lucrece ne put tenir contre une tourte de frangipane. Elle vint à l'heure aſſignée, mangea la tourte; & dès qu'elle fut engloutie, elle m'accorda ce qu'elle avoit accordé aux autres. J'étois flatté d'avoir une jolie fille à ſi bon marché. Pendant deux mois, je l'accablai de dragées & de friandiſes: le jardinier, l'épicier, le boulanger & le garçon apothicaire n'avoient plus rien, elle trouvoit tout dans ſon nouvel amant, elle ſe croyoit heureuſe.

Pour trouver l'occaſion de voir plus aiſément ma maîtreſſe, je fis connoiſſance avec ſon pere; ce brave gentilhomme aimoit à parler des Etats de ſa Province, des beaux privileges de la Bretagne, & ſur tout de l'hiſtoire du catéchiſme de M. de Vauréal (*). Il me

(*) M. de Vauréal, Evêque de Rennes, avoit fait un nouveau catéchiſme où l'on citoit les vertus cardinales. On parla de ce ca-

prit en amitié ; je continuois d'accabler sa fille de bonbons dans le dessein de la rendre malade. J'avois pénétré la beauté de son caractere ; je lui trouvois de l'esprit, elle n'avoit d'autre défaut que la gloutonnierie ; j'avois pour principe que l'excès seul pouvoit l'en guérir ; je la crevois de friandises. Ces drogues enflammerent son sang, une fievre violente la mit à l'extrêmité ; les soins que je me donnai, l'attention de lui faire avaler beaucoup d'eau, lui rendirent la santé. Lucrece, comme le Soleil sortant d'un nuage épais, reparut plus belle ; mes attentions dans sa maladie acheverent de me gagner son cœur ; elle perdit entiérement le goût de la friandise, lui substitua celui de la lecture ; son cœur s'attacha tellement au mien, qu'elle ne comptoit de moments heureux

---

téchisme chez le Président des Etats ; on demanda ce que c'étoit que les vertus cardinales ; neuf Evêques & six Abbés commendataires qui se trouvoient à table, ne purent répondre. Un vieux gentilhomme bas Breton satisfit à la question. Le pere de Lucrece me contoit cette histoire réguliérement trois fois la femaine.

que ceux que nous passions ensemble. Sa constance depuis a toujours fait mon admiration.

Les dragons d'Elbœuf vinrent à Château-Briand; trois semaines avant leur arrivée, le Curé de la paroisse, dont le zele aveugle & fanatique faisoit plus de mal que de bien, prêcha contre les dragons. Au premier coup de tambour, tout trembla dans cette petite ville; les peres & meres crurent leurs filles égorgées, il ne mourut personne. Les dragons ne s'allarmerent point de cette crainte, ils savoient qu'elle ne dureroit pas; ils en plaisantoient eux-mêmes; & quand la nuit venoit, ils crioient charitablement: Peres & meres, ramassez vos filles! petit à petit le beau sexe Breton se fit avec eux. Une fille est un animal fort doux, qu'on apprivoise aisément. Le Curé avoit beau prêcher, ses plates figures de rhétorique ne tenoient point contre les dragons.

En moins d'un mois, ces Messieurs s'arrangerent tellement, que chacun avoit sa chacune; les bois, les genets qui entourent la petite cité, servoient de théâtre à leurs amours; on y trouvoit des mantelets de condition, des boîtes à

mouches, des éventails, des breloques; des aiguilles à tricoter ; & contre les regles de nos drames, la ſcene ſouvent enſanglantée.

Un matin que je liſois le long d'une haye épaiſſe, j'apperçus Lucrece qui venoit de ſa métairie. Un Officier ſe hâtoit de la rejoindre ; j'avancai vers l'endroit où ils s'étoient arrêtés ; l'Officier lui diſoit de ces douceurs qu'ils ont coutume de dire aux filles, ce ſont toujours les mêmes propos : Vous êtes charmante, quelle figure ! je vous adore ; ſi vous réſiſtez à ma flamme, mon parti eſt pris ; cruelle, je me déſeſpere, il tira ſon épée, s'en tourna la pointe vers le cœur (*). Lucrece ſourit à cette comédie, & lui dit : ſi je vous croyois

(*) Les amoureux ont toujours l'envie de ſe déſeſpérer; il ſemble qu'ils ſe ſont donnés le mot les uns aux autres. Ceux qui portent l'épée, l'ont tous tirée pour ſe percer devant leurs maîtreſſes. Cette mode a paſſé chez les payſans, ils font les mêmes grimaces avec leur coûteau. Nos gazetiers n'ont point encore annoncé une de ces morts tragiques ; depuis le temps que cette farce ſe joue, il eſt étonnant que les filles ſoient encore aſſez bêtes pour craindre le déſeſpoir de leurs amants.

méchant, vous me feriez peur; mais vous aimez trop votre prochain & vous-même pour craindre que vous attentiez à des jours que vous voulez me consacrer; remettez tranquillement votre épée dans sa place, ces singeries n'effrayent que les folles; mon cœur est attaché, rien au monde n'est capable d'en ôter celui que j'aime. Le ton dont elle prononça ces paroles, fit connoître au militaire qu'il n'y avoit rien à espérer; il la quitta. J'avançai précipitamment le long de la haye pour me trouver en face de ma maîtresse, qui fut surprise agréablement de me voir; elle alloit me raconter son colloque avec l'Officier, lorsque je lui dis: J'ai tout entendu, ma chere Lucrece, tu as rempli mon ame de cette heureuse certitude qui fait son bonheur; je connoissois ton cœur, il n'avoit qu'un langage, c'est celui de la vérité.

Les dragons partirent; le Curé, pour rebénir sa paroisse, & remercier le Ciel de leur départ, fit une procession où l'on eut tous les malheurs possibles. Cette fête partit à sept heures du matin pour aller dans un village à deux lieues de Château-Briand, chanter une Messe à Ste.

Anne. A quelques pas du village, les polissons, qui sont toujours à la tête des processions, où ils prennent le haut du pavé, députerent six de leur corps pour sonner les cloches; du premier branle, ils en casserent deux. Après le service, on déjeûna; comme l'on faisoit force omelettes, le feu prit dans la poële, delà dans la cheminée, & consuma le cabaret. En retournant, la procession passa sur un vieux pont de bois. Le pont chargé de tant de monde, rompit, la procession tomba dans la riviere.

A une lieue de Château-Briand, cette fête fut rencontrée par celle d'un village voisin qui avoit aussi eu des dragons. Les deux processions réunies marcherent quelque-temps ensemble assez tranquillement. La banniere de Rougeai faisoit plus de bruit que celle de Château-Briand, à cause que le fer de la lance qui le soutenoit étoit un peu rouillé. Choqué de ce grincement, le porteur de celle de Château-Briand dit à celui qui portoit celle de Rougeai: Mon gars, tu fais bien le farau avec ta banniere; tu fais trop de bruit; sais-tu que la nôtre est d'une autre conséquence

que la tienne? Son camarade repartit que celle de Rougeai valoit bien celle de Château-Briand ; les porteurs de banniere s'échaufferent ; le feu se mit dans les deux processions ; on se battit, les oriflammes furent mises en pieces ; les uns revinrent avec un œil de moins, un bras cassé, une tête fêlée, c'étoit le fruit du zele du Curé (*), qui accusoit encore les dragons de ces malheurs. J'ai mis cette farce en vers, je l'ai composée sur les genoux de Lucrece.

Je fus obligé de partir pour Paris. Le pere de Lucrece, sous l'espoir que je placerois sa fille avantageusement chez une de mes parentes, me permit de l'y mener. Nous vécûmes deux ans dans cette ville où l'estime & l'amitié nous unissoient autant que l'amour. Une avanture m'obligea de quitter Paris. Pour épargner les larmes de mon amante, je partis sans lui faire mes adieux ; je chargeai un de mes amis de lui remettre une lettre. Ce monstre étoit amoureux de

(*) Ce fanatique se nommoit M. Guérin. C'étoit un grand homme pour la calomnie.

Lucrece ; il vint lui dire d'un air allarmé, que je venois d'enlever une de ses parentes ; il peignoit cette action avec de couleurs si noires, exagéroit si fortement les reproches que sa famille lui faisoit de ma connoissance, que Lucrece le crut ; le malheureux ne recueillit point le fruit de sa trahison. Mon amante quitta Paris, & vint se mettre à votre service.

Instruit des noirceurs de mon coupable ami, j'en tirai vengeance ; mais quelle foible satisfaction ! je n'avois plus mon amante. Je m'informai ; j'écrivis par-tout ; je ne pus rien savoir, & j'ignorerois encore où elle est, si votre bonté ne m'avoit procuré le plaisir de la retrouver.

J'avois écouté attentivement les petites aventures de Lucrece. Le nom de Château-Briand m'inquiétoit ; je priai le Comte de S. Albin de chercher le régistre de nos enfants ; nous trouvâmes qu'Ariste en avoit envoyé un dans cette ville ; je demandai à l'historien de ma femme de chambre, s'il connoissoit à Château-Briand un Gentilhomme nommé Kerkerlan. Oui, me dit-il, Madame, c'est le pere de Lucrece ; il n'a

que cette Demoiſelle. O Ciel! Lucrece eſt ma fille! Ariſte l'a confiée à ſon ami Kerkerlan. Madame, dit Xan-Xung, je vous demande mille pardons du récit ſincere que j'ai fait de mes amours; ſi j'avois connu l'état de Lucrece, j'aurois ménagé davantage les expreſſions; mon malheureux goût pour la vérité fera toujours le malheur de ma vie. Non, lui dis-je, mon cher, tu n'es précieux à mon eſtime qu'à cauſe de ton caractere vrai. Les préjugés ſont ici mépriſés : ce que les ſots appellent foibleſſe, eſt la nature; & ce qu'on nomme putain, eſt une fille qui obéit plus particuliérement à ſon inſtinct. Crois-moi, toutes les femmes ſont obéiſſantes à cette voix. Tu peux me croire, je ſuis femme.

Lucrece, inſtruite de ſa naiſſance, nous en marqua ſa joie par les tranſports les plus vifs. La mémoire d'Ariſte fit couler nos pleurs. Que n'eſt-il encore, diſions-nous, cet homme ſi digne de l'humanité! Ah, mes enfants! conſervons toujours ſon eſprit, imitons ſa bonté, c'eſt par le cœur que nous lui reſſemblerons.

Le Comte & Xan-Xung étoient de-

venus amis, leur conversation faisoit nos plaisirs ; le dernier gâtoit les meilleures choses par le ridicule, le comique & les ornements grotesques dont il les décoroit ; son imagination vicieuse, pétulante, ses inattentions continuelles & ses idées originales, nous le rendoient pourtant supportable. Lucrece curieuse de savoir ce que son amant avoit fait pendant son absence, lui demanda s'il avoit été aussi constant pour elle, qu'elle l'avoit été pour lui. Non, ma chere Lucrece, j'étois homme ; tu sais ce que dit Amélie ; qui dit un homme, dit un fou : la supériorité de ton sexe consiste à connoître cette vérité. Te croyant perdue, je devins sensible aux attraits d'une personne digne des Dieux ; je l'épousai, je la porte encore dans mon cœur ; il n'y a que toi, ma chere Lucrece, qui pourra me la faire oublier. La momie de l'un de mes aïeux fut la cause de la fin tragique de cette chere & malheureuse épouse.

Xan-Xung répandit des pleurs brûlants, se rappellant la mort de sa femme ; Lucrece les essuya, le Comte fut charmé de la sensibilité de son ami. La nature vous applaudit, dit-il, à ces

larmes; c'eſt par elles qu'elle ſoulage l'ame du philoſophe & du ſage ; l'homme qui n'a jamais pleuré eſt un monſtre. Nous remîmes au lendemain l'hiſtoire que Xan-Xung devoit nous raconter.

LA MOMIE *DE MON* GRAND-PERE.

MOn grand-pere (*) étoit un Gentilhomme Chinois, lettré comme le ſont les Gentilhommes de la Chine ; il étoit le premier Mandarin de notre grand Empereur Hom-Vu, & Tonquin des armées Chinoiſes (§) : il vint en France du temps de François premier, s'amouracha à cette Cour de ma grand'mere ; c'étoit une grande décontenancée de Demoiſelle de la Reine. Dans ce temps-là, les dents de Savoyard, les nez retrouſſés, les minois céleſtes ou de fantaiſie n'étoient pas connus ; mon grand-

(*) J'entends par mon grand-pere, un de mes aïeux.

(§) Premier Général des troupes.

pere vouloit dans une Françoiſe tous les charmes de la Gaule. Sa maîtreſſe étoit un miracle de charmes, elle avoit touché François premier, & mon grand-pere fut très-honoré d'entrer dans l'appartement de ma grand'mere après le Roi. Mon grand-pere étoit un bon-homme, il ſavoit mieux ſon monde que Monſieur de Château-Briand.

Ma grand'mere étoit de bonne Nobleſſe; ſa maiſon étoit auſſi vieille que la médaille de l'Empereur Othon; elle avoit eu des ancêtres comme le cheval de l'Empereur Caligula, une nourrice plus honnête que celle de l'Empereur Romulus, & avoit reçu une meilleure éducation que l'Empereur Adam. Ma grand'mere avoit compté, comme tous les grands Seigneurs, quelques gredins dans ſa famille; mais ils s'étoient humainement & glorieuſement décraſſés en maſſacrant à la bataille de Tolbiac, des Goths, des Viſigots, des Oſtrogots, des Allobroges, des plats Normands, & des gros Belges: c'étoit d'un de ces fameux bourreaux qu'elle deſcendoit en ligne indirecte, à cauſe qu'à la Cour les lignes deſcendantes ſe courbent: les Picard, les Jaſmin, les Bourguignon &

les la Fleur se mêlent auſſi de courber les lignes.

Mon grand-pere étoit bien à la Cour; c'étoit l'ami du Prince, à cauſe de ma grand'mere. Le Roi lui faiſoit quelquefois les cornes, & cela faiſoit honneur à mon grand-pere. Le Roi rioit, & mon grand-pere rioit auſſi : comme il avoit du courage & de l'honneur, ſans compter celui de ma grand'mere, ces qualités étoient reſpectées de François premier ; ce Prince aimoit l'honneur, la guerre, les lettres & les filles, comme tous les Rois de France les ont aimés.

Le Dieu *Xénoti*, ou le *Tien*, avoit chéri mon grand-pere, parce qu'il étoit juſte & bienfaiſant. Il lui apparut la veille de ſa mort, lui dit : Pere Xan-Xung, vous avez fait du bien indifféremment à tous les hommes, il faut que je vous en faſſe ; les Dieux s'honorent d'imiter l'exemple des mortels ſages ; demandez ce qu'il vous plaira, je vous l'accorderai. Mon grand-pere demanda le bonheur d'être encore utile aux hommes juſqu'à la derniere année de grace.

Le Dieu de la Chine n'étoit point

comme les autres Dieux, qui promettent des champs pleins de lait, de fromage, des richesses comme celles de Crésus, des guerriers comme Alexandre ou Henri IV, & qui, après ces belles promesses, ne font que des usuriers, des gueux & des vilains. Le *Tien* ne vouloit tromper personne ; il dit à mon grand-pere : Papa Xan-Xung, aussitôt que vous serez mort, vous ferez embaumer votre corps à la façon ancienne des Egyptiens ; j'aime les Egyptiens, ils m'ont changé en oignon. Après cinquante ans & un jour que vous serez momifié, chaque fois que l'on vous soufflera au derriere, vous parlerez pendant douze heures. Ce souffle sera comme la clef d'une montre, il remontera le jeu de vos organes. Cependant comme la curiosité est un péché aux yeux purs des Dieux, celui qui soufflera à votre derriere sera puni dans l'instant ; vous êtes attaqué d'une diarrhée, vous périrez demain avec une partie de la matiere morbifique qui restera dans vos intestins ; & dans le moment qu'on vous soufflera au derriere, vous déchargerez dans la physionomie du souffleur une quan-

tité raifonnable de cette matiere louable. Je fuis fâché de ne pouvoir faire la chofe plus galamment ; vous favez que quand les Dieux accordent des graces, ils ont toujours des *Si* conditionnels : je ne puis en confcience m'écarter de l'ufage de mes confreres, qui ne donnent jamais de graces plénieres, crainte de faire tort au Moufti.

Vous aurez foin d'inférer clairement cet article dans votre teftament ; les hommes & les Dieux ne fauroient apporter trop d'attention à leur teftament. Dans le temps que vous recevrez le don de la parole & de la vue, vous jouirez de l'intelligence, parce qu'il eft impoffible de raifonner fans intelligence, excepté dans les miffions.

Comme les geftes me déplaifent depuis long-temps dans la converfation, dans les prédicateurs, au café Procope, au Palais-Royal & chez le Convulfionnaire (*), vous ne pourrez remuer ni gefticuler. Mon grand-pere fit mettre

(*) Le grand le Kain.

mettre ces conditions nettement dans ſon teſtament, & par ce ſoin, il nous empêcha de nous égorger pour le ſens de ſon teſtament ; tous les faiſeurs de teſtament n'ont pas fait de même.

Auſſi-tôt que le pere Xan-Xung eut rendu l'ame, les Egyptiens, qui étoient à la Cour à diſputer ſur des ſujets mytologiques, & à prouver par des arguments *in formâ* la tranſubſtantiation de leurs Dieux en oignons, embaumerent mon grand-pere. Depuis François premier, aucun des enfants du bon-homme Xan-Xung n'avoit eſſayé l'expérience de la momie ; l'article de la matiere louable avoit dégoûté les héritiers, perſonne ne vouloit jouir de la grace du *Tien* & des beautés du teſtament. Mon grand-pere étoit oublié, comme le ſont tous les grand-peres ; ſa momie empactée avec le teſtament étoit dans un de nos vieux châteaux ; le grand Tonquin de la Chine moiſiſſoit avec notre arbre généalogique ; les mites lui avoient déja rongé le bout du nez, & continuoient à le gruger auſſi impitoyablement, que Denis le tyran & les œuvres du grand Diacre Trublet.

L'amour des lettres, le défaut de li-

vres, & le peu d'inclination que j'avois à tirer les hirondelles au vol, comme les campagnards mes voisins, me firent monter aux archives. Je trouvai le testament & la momie de mon grand-pere ; quoique sa face respectable fut un peu défigurée, je ne laissai pas de trouver le bon-homme aussi cher pour un bout de nez de moins, que s'il l'avoit eu tout entier. Mon cœur sensible aimoit les grand-peres.

Quoique rempli d'entrailles pour le bon-homme Xan-Xung, je n'osai lui souffler aux entrailles. Son derriere sec comme les montagnes de Gelboë, auroit glacé un Inigite du dernier vœu. Je mis mon grand-pere dans un sac, je le portai à Paris ; en arrivant à la porte S. Jacques, les commis m'arrêterent, peserent mon grand-pere, & me firent payer dix livres cinq sols & quelques deniers ; je disputai le payement, ils me dirent d'un air de protection : Ne contestez pas, Monsieur ; si votre grand-pere étoit en nature, il ne devroit rien ; mais il est en momie, il faut payer ; ils me montrerent une ordonnance du Roi où la momie devoit aux Fermiers cinq sols par livre.

Quelques jours après, les apothicaires me firent un procès, ſous prétexte que ne pouvant donner des lavements à Paris ſans un privilege du Roi, je ne pouvois auſſi vendre de la momie ſans un privilege ; on plaida dix-huit mois. L'avocat des apothicaires aſſuroit que j'avois vendu près de quatre onces de momie : La Cour, dit-il, dans ſon ſavant plaidoyer, ne peut douter un moment que les nez du temps de François premier n'étoient auſſi longs, auſſi gros que les têtes d'aujourd'hui ſont plattes ; il conſte par le rapport des experts que la momie avoit cette partie du corps tellement ſaillante, tellement étendue, qu'en plein midi l'ombre du profil devoit dérober exactement la moitié du viſage aux ardeurs du ſoleil. Il eſt démontré, Meſſieurs, que ma partie adverſe a vendu au moins trois onces & demi de ce nez, & que par cette vente frauduleuſe, elle s'eſt rendue réfractaire aux ordonnances de Sa Majeſté. L'avocat cita Bacquet, Carondas, du Moulin, les loix de Conſtantin, le code Fréderic (*), les us & coutumes

(*) Ce code n'eſt point ſuivi en Pruſſe comme on le dit à Paris.

du Hainaut François, & la fondation utile des cinq groſſes fermes.

A cauſe que les mites avoient grugé le nez de mon grand-pere, je fus condamné à payer trois cents livres aux apothicaires de Paris, & quinze cents livres à des avocats qui vivent comme les prêtres avec les vivants, les morts & les ſots, & qui plaideroient pour le Manitou, ſi le diable étoit aſſez bête de s'adreſſer à la juſtice pour ſoutenir ſon bon droit & avoir raiſon.

Ce maudit procès me tint long-temps à cœur. Mon grand-pere me coûtoit déja deux mille livres, j'étois auſſi avancé que le premier jour. La clauſe du teſtament me répugnoit, & les moyens comiques du *Tien* pour le faire parler me paroiſſoient inſurmontables. L'eſpoir cependant vint luire à mon eſprit; je dis en moi-même: tout ſe fait à Paris par le canal des femmes, c'eſt aſſurément par ce canal que je ferai parler mon grand-pere.

Je fis la connoiſſance d'une jeune Lyonnoiſe, belle à ravir. C'étoit une vierge de ſeize ans, elle avoit briſé depuis ſix ſemaines les liens éclatants de la parenté, pour venir loin des regards

maternels ſe perfectionner dans la vertu. Cette fille étoit faiſeuſe de mode ; elle joignoit à l'art de ſe mettre agréablement, la petite coquetterie des filles de mode. Nous logions ſur le même quarré, cette proximité devoit un jour nous joindre plus étroitement. Je lus dans le cœur de Manette ; je vis que j'étois aimé. Après quelques préludes de vertu, pour être plus voiſin, nous couchâmes enſemble. Il faut rendre juſtice à la ſageſſe de Manette ; avant de m'admettre à la douceur de ſa couche, elle exigea une douzaine de ſerments tels qu'en fait l'amour ; de ſon côté, elle promit d'être très-vertueuſe.

A peine fûmes-nous dans les draps, que le cœur de Manette commença à palpiter ; c'étoit une raiſon pour m'intéreſſer à ſa ſanté. Qu'avez-vous, lui dis-je, d'un ton auſſi ému que ſon cœur ? vous trouvez-vous mal, ma chere petite ? Hélas ! le cœur me bat ... je ſuis ... je ne ſais comment ... on eſt bien malade à ce que je vois, quand on couche avec un garçon. O Ciel ! chere Manette, votre état m'afflige, voyons que je tâte votre cœur. Je mis la main ſur ſon cœur, je rencontrai des char-

mes; Manette n'avoit pas la chasteté des sœurs de Fontevrault, & le Ciel ne m'avoit point regardé avec la même complaisance que Robert d'Arbrissel; nous entamâmes, comme on dit, le Roman par la queue. Manette crioit: Ah, mon ami, vous me percez le cœur, il bat encore plus fort.... ah! celui qui a fait les battements de cœur, avoit bien plus de génie que celui qui a imaginé les *meâ culpâ.*

Manette avoit vu la momie, elle trouvoit ridicule que je poussasse si loin l'amour paternel. Vous êtes bien poli pour les Grands-peres! a-t-on jamais vu un si mauvais gout d'aimer les morts ou les vieilles gens? êtes-vous comme la matrône d'Ephese? ce genre de folie ne prendra point dans notre siecle? Ah, Manette! tu me condamnes injustement; cette momie est mon bonheur; en soufflant à son derriere, j'éprouve des plaisirs aussi ravissants que ceux que je goûte dans tes bras; c'est la couronne dont le Dieu *Xénoti* a recompensé les vertus & la bienfaisance de mon respectable aïeul. Ce discours piqua la curiosité de ma maîtresse; elle me pria de la faire participer aux plaisirs que je

goûtois avec mon Grand-pere. Il n'eſt pas poſſible, ma chere, que je ſatisfaſſe tes deſirs, mon Grand-pere ne peut accorder cette faveur devant un tiers. Les dieux ont des fantaiſies comme les hommes.

Ma maîtreſſe ne diſcontinuoit plus de parler de la momie, elle s'intéreſſoit déjà vivement au bon-homme. Voilà Manette qui parle, diſais-je en moi-même, mon Grand-pere parlera bientôt. La momie, qu'elle avoit trouvé effroyable, ne lui paroiſſoit plus telle; elle l'examinoit à chaque inſtant, elle brûloit de voir les belles choſes de mon Grand-pere; cependant quand elle examinoit de près ſon derriere, cet objet rafraîchiſſoit ſes deſirs.

Manette étoit pareſſeuſe comme le ſont toutes les filles du monde. Je me levois ordinairement de bonne heure, je paſſois dans une chambre voiſine pour étudier : comme j'étois à mon travail, Manette ſe leva, alla à la momie, & dit d'une voix un peu baſſe que j'entendis pourtant : Xan-Xung eſt ſingulier avec ſon Grand-pere; comment ce bon homme dur comme fer pourroit-il parler? quelle idée a ce Dieu

Tien de vouloir qu'on souffle au derriere de cette momie pour voir du merveilleux? les Dieux sont des originaux comme les hommes; ils ont fait des araignées & des meres que je n'aime point..... après tout, dois-je avoir de la répugnance à souffler au derriere du Grand-pere, c'est à peu près comme si je soufflois dans ces tuyaux de fer, dont nos peres se servoient pour souffler leur feu (*). Manette mit ses belles levres au derriere du pere Xan-Xung, souffla; à l'instant le bon-homme lâcha sa bordée, Manette jetta un grand cri; mon Grand-pere dur comme le sont les vieillards, lui dit: Garce, te voilà punie de ta curiosité? A cette voix étrangere, je

---

(*) Nos ostrogots de Grand-pere avoient pour allumer leur feu des especes de chalumeaux de fer de la longueur d'une toise. Cet instrument n'avoit d'autre avantage que celui d'altérer leur poitrine. Un Philosophe, qui auroit voulu, dans ces temps-là, introduire l'usage de nos soufflets, auroit passé pour un novateur, pour un encyclopédiste, pour un monstre. On voit encore de ces soufflets dans les Provinces & dans le Marais, où le bon sens arrive toujours très-tard.

courus ; ma maîtreſſe ſe lamentoit du triſte état où elle ſe trouvoit.

Mon Grand-pere me fit un ſermon : Voilà une belle conduite, me dit-il ! ton pere t'envoye à Paris pour étudier, tu t'amuſes avec une Catin, tu dépenſes ſon argent ; ah, drôle.... Mon papa, excuſez-moi, Manette eſt ſi jolie ; ſi vous aviez goûté le plaiſir d'être dans ſes bras.... Et juſtement c'eſt ce qui me donne de l'humeur, mon temps eſt paſſé, j'enrage. Dans votre temps, n'avez-vous pas aimé les filles ? Oui, mais cela ne ſe dit point aux enfants, les peres & les meres ſont convenus de cet article d'un bout du Royaume à l'autre ; & tant qu'il y aura des peres & des meres, ils auront toujours été ſages.

J'étois curieux de ſavoir la deſtinée de mon Grand-pere ; je lui demandai s'il étoit dans la gloire avec le *Tien*, ou dans le Ténare avec le Manitou ; il répondit, d'un grand ſang froid, qu'il étoit avec le Manitou ; je reculai deux pas ; à ce mouvement, il me dit : Tu es un ſot, la damnation n'eſt pas ce que tu penſes ; ceux qui parlent chez toi de cet état, le connoiſſent-ils ? ce ſont des aveugles qui jugent des couleurs ; ont-

ils été chez le Manitou pour ſavoir ce qu'il s'y paſſe, ils batiſſent un enfer à leur mode, où il n'y a pas de ſens commun. Quand l'enfer de tes croyants ſeroit vrai, ce ſeroit encore un bonheur d'être damné; les coupables ne ſeroient pas infiniment punis; un damné exiſte, je ne vois rien de réellement malheureux que le néant; à choiſir, j'aimerois mieux être le Manitou que d'être anéanti, l'anéantiſſement eſt un million de fois plus affreux que la damnation des Turcs; tu vois donc que tes Derviches n'ont pas bien imaginé leur enfer, puiſqu'il y a un ſort plus affreux que cette punition.

Mais laiſſons ton enfer, parlons du mien, il eſt rempli de beautés. Pour ſavoir ce que c'eſt que notre enfer, il faut connoître le Paradis, *Xénoti* ou le *Tien*. Le Paradis eſt ce qu'on appelle dans tes écoles le vuide. Le *Tien* eſt une grande roue qui tourne dans ce vuide cent millions de fois plus vîte que le vol d'un boulet de canon. Il ſort à chaque inſtant de la roue de Xénoti des milliers de petites roues, cent millions de fois plus petites qu'un grain de ſable. Le vuide, ou ce que tu appelles le ciel,

eſt rempli de ces petites roues, qui tournent continuellement avec le *Tien*, ou le premier principe.

Ces petites roues ſont les ames des hommes & des animaux qui vont animer des petites cruches de terre à deux pieds, à quatre pieds, ſans pieds, ſans pattes, à trente-ſix pieds comme les cloportes & les araignées. Ces petites roues en ſortant de celle de Xénoti ſont exactement rondes; en entrant & en ſéjournant dans les petites cruches, que tu appelles corps, elles prennent le plus ſouvent la méchante forme des cruches où elles ſont renfermées.

Le ſyſtême de Xénoti eſt de remplir ſon vuide ou ſon Paradis de ces petites roues; plus ſon vuide eſt rempli, plus il approche du plein, & plus il eſt beau. Pour que les petites roues puiſſent tourner en Paradis, il faut qu'elles ſoient exactement rondes & telles qu'elles ſont ſorties de celle de Xénoti, parce que rien d'imparfait ne peut tourner dans le vuide ou l'éternité. Or les roues que le *Tien* a jettées de ſa roue éternelle, humant l'air du beau & du laid monde, prennent de la quadrature, des côtés obtus qui leur font perdre l'exacte ron-

deur qu'elles avoient reçue de Xénoti. En mourant, ou mieux la petite cruche venant à caſſer, la roue retourne au ciel; dès qu'elle voit la roue éternelle, elle veut tourner, elle ne le peut, à cauſe qu'elle n'eſt plus exactement ronde.

Pour ſoutenir ſon ſyſtême éternel, le *Tien* envoye ces roues aux enfers pour acquérir cette parfaite rondeur, & jouir après du bonheur de tourner éternellement; l'enfer eſt rempli de petites roues crochues, quarrées, dures & raboteuſes. Les plus défectueuſes, les plus maſſives, les plus dures ſont celles des Traitants, des Bramines, des Derviches & des Bonzes. Dans l'enfer, les roues tournent ſur tous les ſens, ſe cherchent, ſe heurtent pour s'aiguiſer, ſe polir, s'arrondir les unes contre les autres, & par ce travail laborieux, acquérir la rondeur néceſſaire pour tourner en Paradis.

Il y a du haſard, ou, pour mieux dire, du bonheur en enfer comme en Paradis & en tous lieux. Les roues qui ne ſont pas exactement rondes, ſont heureuſes quand elles peuvent rencontrer la roue d'un Procureur, d'un Traîtant ou d'un Derviche; ces dernieres étant

fort dures, les roues tendres comme celles des filles de joie & des femmes s'arrondiſſent fort facilement en ſe frottant contre elles, tandis que les autres plus dures n'acquierent qu'après un temps infini leur rondeur. Par cette induſtrie, les méchants, les procureurs & les Prêtres ſont utiles aux enfers.

Les roues, qui ont animé les cruches des animaux, ſont ſemblables aux nôtres ; elles ſont ſorties comme elles de la roue éternelle; cela eſt prouvé par ton monde, où, malgré ta ſotte vanité d'animal raiſonnable, tu ne connois que deux êtres, l'être diviſible, & l'être indiviſible, que tu nommes l'ame & le corps, & que nous appellons en enfer & en Paradis la roue & la cruche. Le *Tien* n'a pas fait une troiſieme eſpece d'êtres, puiſque tu n'en vois point dans ton monde.

Les animaux, qui ſont des créatures du *Tien* comme toi, ont auſſi altéré la rondeur de leurs roues dans leurs cruches à quatre pieds; en ſortant de ton monde, elles vont dans le ciel y tourner un moment ; ſi leurs roues comme celles des hommes ne ſont pas exactement rondes, ſi elles ne peuvent tour-

ner, on les envoyent en enfer pour s'arondir avec les nôtres. Détachées de leurs organes maſſifs, on ne les diſtingue point de nos roues, parce que les roues n'ont ni ſexe ni eſpece; une Ducheſſe frotte ſa roue contre celle de ſon chien, de ſon Fermier, malgré les privileges du tabouret.

Aux pot-pouris de mon grand-pere, je crus qu'il s'étoit cogné la tête contre quelques roues de moulin en traverſant le Styx; il jaſoit ſi bien, je ne m'en étonnois plus, en rappellant le temps immenſe où il avoit été ſans parler. Ce grand babil devoit être le fruit précieux des écoles de Pithagore. Son babil cependant m'étonnoit encore moins que ſes perpétuels déraiſonnements; je lui dis: Mon papa, il paroît qu'on ne fait guere plus d'uſage du ſens commun dans l'autre monde que dans les écoles; excuſez ſi je vous parle ſi librement, je commence à être perſuadé qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour briller dans l'autre monde.

Mon grand-pere, dont la roue n'étoit pas encore parfaitement ronde, prit de l'humeur, & me dit d'un ton railleur: Voyez-vous ces jeunes gens? ils

n'ont vu que le plat pays de leur petit monde, ils recalcitrent contre l'expérience des morts & des vieillards; l'impertinent étourdi! de quoi ris-tu? De votre enfer & de votre paradis. Ris ſur toi, malheureuſe cruche, répondit-il vivement, ton paradis, ton enfer n'ont point d'envers ni de bon côté; ton paradis eſt un don de Dieu, ſon prophete a couru dans la lune pour t'aſſurer cette récompenſe, & tes Derviches prêchent que ton paradis eſt d'une difficulté extrême à trouver, qu'il faut le chercher avec plus de peine que les diamants dans le fond des mines & des rivieres. Dis-moi, ſi ton paradis eſt un don, pourquoi faut-il le chercher? Le *Tien* eſt meilleur que ton prophete, il le donne à tous les hommes, & n'en prive perſonne; ſon enfer eſt plus utile & mieux entendu que le tien, il arrondit les roues, les met après en état de tourner parfaitement; le Dieu de Mahomet peut perfectionner les ames, les rendre ſages & parfaites, il n'en fait rien. Dis-moi, cruche félée, mauvais pot de terre à deux hanches & à deux pieds, qu'as-tu à rire de la conduite du ſage Xénoti? eſt-ce à cauſe qu'il aime

les hommes dans ce monde & dans l'autre ?

Calmez-vous, mon papa, lui dis-je fort doucement, je ris de l'idée qu'une ame ou une roue puiſſe avoir du plaiſir à tourner. Voyez cette bête dont la roue eſt terriblement quarrée & épaiſe, comme elle raiſonne ? le *Tien* n'eſt-il pas tout-puiſſant ? ne peut-il pas accorder à la mobilité, ou mieux au mouvement perpétuel, des plaiſirs dignes de lui ? le repos de la matiere n'eſt-il pas un vice qui touche au néant ? Rien ne peut exiſter dans le monde ſans mouvement ; ſi ton corps plat, cette longue & impertinente ſurface, a du plaiſir lorſque tu careſſes la coquine qui m'a ſoufflé au derriere, à qui dois-tu ce plaiſir, ſinon au mouvement, au frottement & à l'agitation ? Le *Tien* qui a donné du plaiſir à ta ſurface, ne peut-il pas donner à ta roue des plaiſirs dix millions de fois plus délicieux, en la mettant rapidement en mouvement, que ceux que tu goûtes avec ta garce ?

Ton grand Prophete Mahomet dit que tu auras du plaiſir à regarder, à admirer dans ſon paradis les belles hou-

ris aux yeux bleus ; crois-tu que toujours tourner ne t'affectera point davantage ? tes extases approchent du néant, le tournoyement perpétuel de l'activité du premier principe. Mahomet borne ton Dieu dans l'éternité à contempler son excellence ; toujours s'admirer est le talent d'un sot, le mien est dans un mouvement continuel ; tes bienheureux Turcs seront rencognés dans leur paradis, nos roues seront toujours à jouir de la délectation de tourner avec l'activité de la roue éternelle : figure-toi une belle girandole d'artifice, ou un soleil tournant en feu Chinois brillant, dans un vuide immense ; autour de lui des millions de petits soleils tournants en feu commun, qui tournent avec la rapidité du grand ; avoue que cela doit être joli, sur-tout dans le vuide. Cela vaut cent fois mieux que ta Fatimes sur des nuages avec son jupon court, ton Alli sur son âne, ton Achmenes sur son grand cheval, ton Geduc avec sa bête, & que tous tes boiteux, tes bossus, tes estropiés & tes onze mille Olla qui ne tourneront point.

La tête commençoit à me tourner avec celle de mon grand-pere ; ses

roues, je crois, l'avoient ébrechée. Peu curieux de ſavoir l'avenir, & ſur-tout de tourner ou d'avoir les bras croiſés en paradis, je demandai au pere Xan-Xung d'où ſortoit ma famille, quels avoient été nos premiers aïeux.

La roue éternelle ou le *Tien*, me dit-il, exiſte de toute éternité; chaque vibration de cette roue eſt un monde créé & des millions de petites roues qui vont habiter différents mondes répandus dans l'immenſité du vuide pour faire du plein. Pluſieurs de ces roues, comme je te l'ai dit, viennent animer ces petites cruches fragiles, qu'on appelle au bureau de l'encyclopédie, *hommes*, au bout du pont Notre-Dame, *ſa Grandeur*, à Rome, *ſon Eminence*, dans l'Abbaye de Ste. Genevieve, *mon Réverend Pere*, dans le port au bled, *mon ami*, chez la Montigny, *mon Gréluchon*, *mon bijoux*, & chez tes femmes du bel air, *mon chat*, (*) *mon Grec.* Une quantité d'autres roues

(*) En 1757, 1758 & 1760, les femmes du haut ſtyle appelloient leurs maris, mon chat. Malgré la richeſſe & la tendreſſe de l'épithete, le chat n'étoit pas ſi aimé que le chien de Madame.

vont animer, dans un monde de feu pareil au pont perſan, des machines qui vivent dans le feu auſſi doucement que tes poiſſons dans l'eau.

Avant les déluges de la fable, l'an 9, 000, 000, 000, le *Tien* ou la roue éternelle a jetté un petit grain de ſable raboteux, qui à formé cette petite fourmiliere, que tu appelles le vaſte univers, qui n'eſt qu'un point aux yeux du grand Xénoti. Auſſi-tôt que le grain de ſable fut fixé ſur ſon axe, le *Tien* détacha de ſa roue une prodigieuſe quantité de petites roues qui fermenterent dans des petites cruches de terre glaiſe, & peuplerent ton grain de ſable. C'eſt d'une de ces cruches infiniment petites qu'eſt ſortie la ſouche de ta famille, Melchiſédec fut le ſcond. Les dévots ont cru long-temps qu'il n'avoit eu ni pere ni mere, les dévots ſe trompoient, il ſortoit, en ligne droite, d'un nommé Xan-Xung, qui adoroit la nature & le vrai Dieu. Melchiſédec engendra un fils nommé Meldec Xan-Xung ; ce dernier eut quatre enfants, l'un reſta près du ſoleil, dans l'Orient, le cadet paſſa à la Chine où nos aïeux ont regné quatre mille neuf cents trente-ſix lunes. Notre pere

Hoamti, dit l'Empereur Jaune, vivoit avant la grace 2697.

Les deux plus jeunes fils de Meldec, Froid-fec & Chaud-dur Xan-Xung, conftruifirent deux jattes de fer, fe placerent dans chacune avec leurs époufes; & par le moyen d'une balle d'aiman qu'ils jettoient en l'air & recevoient fubitement comme tes joueurs de gobelets, ils s'éleverent jufques dans l'athmofphere. La bouffole n'étant point connue dans ce temps-là, nos parents fe fervirent d'éguilles frottées d'*Agnus-caftus*, qui les dirigeoient conftamment vers la partie mitoyenne & méridionale de leurs femmes. Les Dames avoient fait peindre fur le devant de leurs jupons, les degrés de latitude, d'attitude, de longitude & de laffitude; & comme des pilotes expérimentés, elles conduifoient les jattes en tournant les éguilles vers la partie du monde qui les affectoit davantage. Ce fut par le moyen du bout du monde & le point mobile du milieu du monde, que nos parents, Froid-fec & Chaud-dur, planerent sûrement dans les airs.

Madame Froid-fec, qui aimoit les amants tranfis, fit tourner fa jatte vers

le Canada, où l'air froid faiſant tomber l'éguille, elle deſcendit avec ſon mari ſur cette terre couverte de neige, & ce couple froid peupla cette partie glacée de l'univers. Madame Chauddur, qui aimoit les amours vifs & pétulants, dirigea la ſienne vers l'Amérique. Ce fut elle qui donna le jour aux Américains, & à la groſſe ſœur de la petite-vérole.

Nous avons eu Galilée Xan-Xung, un des ancêtres du ſage Philoſophe Galilée; il fut brûlé à Athenes pour avoir imaginé la Crécelle. L'aréopage crut qu'un homme n'avoit pu conſtruire une machine ſi ingénieuſe, ſans l'interpoſition du démon de Socrate. Quelques années après, la ſublime congrégation des rites de l'aréopage, inſéra la Crécelle dans les rubriques, pour ſervir de cloche le jour de la mort du grand Pan.

Un Thomas Xan-Xung épouſa en Berry la triſaïeule de Scaron, & ſa fille un certain Gilles Berruyer du même pays. C'eſt de cette ſouche que ſortit ton couſin Iſaac Berruyer, frere Jéſuite, qui a ſi bien traveſti l'Ecriture Sainte.

Nous avons eu le couſin Trublet. Il

naquit à S. Malo en Bretagne. M. ſon pere, qui vouloit en faire un très-petit perſonnage, le fit élever à Cancalle. Le jeune Trublet, nourri avec les huitres de ſa Province, n'apprit jamais à penſer. On trouve cette vérité dans un écrit de ſon ſiecle, où l'Auteur contemporain aſſure qu'il ſe joignit à lui pour l'aider un peu à penſer. Voici le texte tel que je l'ai lu, je n'en altere pas un mot, j'aime la fidélité dans les citations.

Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.

Ce fut à cauſe qu'il n'avoit rien imaginé, ni rien penſé, qu'il fut reçu à l'Académie.

La couſine Cronel, dite Frétillon, étoit une vierge de théâtre, qui, de médiocre comédienne, étoit dévenue une grande actrice; ſon pere étoit un Chanoine de nos couſins. Dès l'âge de quatre ans, notre couſine Frétillon formoit des G.... avec ſa bavette; & quand cette belle enfant pouvoit attraper le chat, elle ſe ſervoit de ſa patte

pour se gratter, & de la queue pour se châtouiller ; à peine eût-elle le soupçon d'une gorge naissante, qu'elle affectoit des airs panchés, & se concilioit d'avance la bienveillance des polissons de son voisinage.

Frétillon ne tarda point à faire usage de ses rares talents ; comme elle étoit d'une sagesse très-agissante, elle sacrifia généreusement les agréments de l'innocence & de la vertu qui ne l'affectoient pas, aux plaisirs qu'elle sentoit ; elle disposa en faveur des Barons Allemands, des Conseillers de Rouen & des Horlogers de la même ville, d'un bien qui ne pouvoit rassasier qu'un Prince de théâtre, ou quelques gagistes de la comédie.

Notre parente s'étala sur les planches de l'opéra, & ne fit que discorder dans les chœurs de l'Académie de musique ; elle parut au théâtre François, associée à la compagnie des histrions du Roi ; elle égala bientôt Mademoiselle Duménil. Notre cousine fut appellée la merveille de son siecle, la Melpomene de la rue de la comédie, & le chef-d'œuvre de l'art dramatique, à cause qu'elle prononçoit bien les vers. Les grands &

les personnes prodigieusement sensées de Paris, lui firent la cour ; elle fut plus fêtée, plus léchée & plus mitonnée que M. Collardeau notre cousin, qui fait si joliment des vers, parce qu'à Paris on aime, on chomme, on admire davantage un chiffon coëffé qui prononce bien les vers, qu'un Auteur qui les fait bien (*).

Notre

(*) Une Actrice arrive à la comédie dans un char azuré. Celui, qui a composé la piece qu'elle va réprésenter, y entre avec des chausses percées, & crotté jusqu'aux cheveux. L'actrice est chantée de tout le monde, l'Auteur est accablé d'impertinences, d'épigrammes, de chansons par ses camarades les Auteurs. Voilà comme tout est sensé à Paris, & qu'un peuple conséquent distingue & honore les talents.

Des sots Provinciaux & les badauts de la Capitale se font une gloire de connoître les Actrices & les Acteurs. Dans les conversations, ils se parent avec emphase de leur nom, & se font un triomphe de leur avoir parlé? J'aimerois mieux entendre un homme se glorifier d'avoir touché un bon violon, de connoître une excellente guitare, & d'avoir un bon clavessin de Rukers. Car une Actrice aussi parfaite qu'on puisse l'imaginer, ne mérite pas plus d'égards qu'une bonne flûte traversiere.

Notre coufine fut attaquée de quelques accès de dévotion ; dans fes grandes douleurs, elle confulta les Avocats, pour favoir fi une fille qui fait fon métier fur les planches, pouvoit être enterrée dans la Terre fainte, comme les filles de la Montigny, qui le font fur des matelas. Les Avocats, après avoir examiné & pefé la Terre fainte & la Terre profane, les planches & les matelas, ont décidé que notre coufine ne pouvoit avoir de la Terre fainte, à caufe qu'elle travailloit fur les planches ; que fi elle vouloit quitter les planches, & travailler fur les matelas, elle auroit la Terre fainte comme les filles de la Varennes & de la Dubuiffon. Le galimathias des Avocats calma les remords de notre parente ; car rien ne calme mieux les remords, difent les conftitutions des Jéfuites, que nos mauvais raifonnements.

Le *Tien* a toujours eftimé notre coufine ; Frétillon & notre famille l'a toujours aimée ; beaucoup de mes filles, de mes petites nieces, l'ont imitée. Toutes les familles font arrangées de façon qu'il y a toujours de voleurs, des putains ou des Prêtres.

Le coufin Berthier a été dans fon temps un fameux confeffeur. Tout Paris connoit la confeffion honnête qu'il fit à Verfailles à un Janféniſte. Ce Jéfuite avoit une très-belle voix pour chanter la journée de la S. Barthelemi; il ne trouvoit rien de plus grand, de plus tendre, que cette abominable journée; & après fes confreres Bufembaum & La Croix, rien de plus aimable que le P. Tellier & le frere Coton.

Le Marquis du Roi de Pologne, Monfieur Caraccioli, étoit encore un de nos parents. Madame fa mere étoit notre coufine par fa grand'mere qui avoit époufé un Xan-Xung dans le temps du Carnaval à Venife. La mere du coufin Marquis fut enlevée dans une étoile, parcourut pendant vingt-cinq ans ces globes lumineux, qui roulent fur nos années. Le génie qui préfide aux vents-coulis l'engroffa en lui foufflant au derriere; elle fut dix-huit mois enceinte, à caufe qu'il faut plus de temps pour fonder, former, organifer le crâne d'un Auteur Marquis, que celui d'un Auteur plébéïen. Vers la fin de Janvier, Madame Caraccioli defcendit de l'étoile de Sirius fur la porte d'un couvent de Ca-

pucins, où elle accoucha par le fondement, endroit ordinaire d'où sortent les vents-coulis.

Le P. Nicaise de la Villette-aux-ânes retournant le soir en son couvent, trouva l'enfant sur la porte, le prit dans ses bras. Le petit Caraccioli s'accrocha à la barbe du révérend Pere, & lui fit de très-innocentes caresses. Le moine, touché des gentillesses de l'enfant, le porta à son Gardien, qui le donna à une Sœur du Tiers-ordre pour l'éduquer.

Le petit Caraccioli, avec les secours qui menent les Capucins au savoir, devint un prodige du tiers-ordre de Saint François. A huit ans ce profond enfant savoit son *benedicite* commme un Président de Toulouse, faisoit le signe de la croix mieux que Monseigneur le Stadthouder dans la Haye, & récitoit plus élégamment son chapelet que M. de Voltaire.

L'habileté des Capucins développa les grands talents qui devoient rendre notre cousin illustre à son siecle. Pour s'attacher plus utilement aux belles lettres, il méprisa, dit-il, les Franc-maçons & l'amour. *Le fils du Dieu Mars est un aventurior que le hasard seul fait*

raisonner ; il préféroit *l'amitié qui parloit, à celle qui savoit obliger ;* en conséquence, il aimoit mieux les paroles que les louis : cependant les derniers lui auroient été plus utiles à Rome, où, pour distraire son appétit, il alloit lire les épitaphes, & compter les cheminées du palais Farnese. Il dédaignoit l'amitié des Philosophes, il assuroit que ce sentiment n'étoit chez eux qu'une *impulsion machinale du cœur, qui se porte vers une goutte de sang.* Il annonçoit que son cœur, ses poumons, son derriere & ses ongles devoient faire un jour beaucoup de bruit dans le monde, *à cause que son cœur, ses poumons, ses ongles & son derriere se mêleroient avec le tonnerre, & renverseroient le clocher de Pantin.* Il avoit trouvé le secret d'avaler les *médecines sans répugnance, en s'imaginant boire une* liqueur délicieuse. C'étoit sans doute en augmentant la somme de son imagination, qu'il croyoit écrire parfaitement ; parce que, selon son systême, pour écrire parfaitement, il n'avoit qu'à s'imaginer d'écrire parfaitement.

Il assomma le public de toutes les capucinades qu'il avoit retenues dans son

enfance. Il compare, dans ses insipides ouvrages, la Cour de France *à la toile peinte, où l'on voit des grouppes de vieilles Duchesses & d'anciennes Baronnes s'asseoir gigantesquement sur des tabourets peints.* Ses idées sur la Divinité ont un sceau de grandeur & de majesté qui frappe. Dieu, selon lui, est comme un *commis* de la Douane, *occupé à calculer la valeur des actions des hommes.* Le cousin n'aimoit point le *chocolat ; cette boisson rend les gens tristes ; il préféroit les pommes*, & démontroit que ceux qui mangeoient des pommes étoient toujours plus gais. Les Normands qui mangent des pommes cinq fois le jour, ne sont cependant pas si gais que les Gascons & les Provençaux, qui ne mangent point de pommes.

Palissot est encore de la famille ; c'est une tache que ce garçon dans la maison des Xan-Xung. Un Georges Xan-Xung voyageant en Thessalie, s'amouracha du cheval Pégase.... Cette maudite copulation donna le jour à M. Palissot ; voilà pourquoi il hennit encore sur le théâtre, & qu'il se passionne si noblement pour le foin nouveau & l'herbe naissante.

Abraham Chaumeix est notre parent du côté de sa grand'mere. C'étoit la fille d'un marchand de vinaigre, qui avoit la pratique d'un certain Théodore Xan-Xung, ancien Maire d'Orléans. Notre parent trouva un jour cette jolie personne dans sa cuisine, s'en amouracha, & lui fit un enfant qui fut la mere du grand Abraham Chaumeix, qui a déclaré une guerre odieuse & forcénée au bon sens, & aux sages qui cultivent paisiblement leur raison.

Ses préjugés légitimes, que le petit journal de Trévoux & le mince journal chrétien ont trouvé dignes de l'éloquence du nerveux Tertullien, sont dignes du mépris de tous les siecles. Dans ce boursoufflé & sec ouvrage, Abraham s'efforça de rendre les Philosophes & les sages détestables aux idiots & aux simples; mais les personnes éclairées virent bien que les sots & les ignorants ne pouvoient être vertueux ni honnêtes gens, à cause que ce que nous appellons honnête-homme est l'effet de la justesse de l'esprit & de l'équité du cœur.

Le cousin Abraham, enflé du gros savoir de ses productions, envoya son

précieux volume au ſerviteur des ſerteurs, le Souverain de Rome. Le Saint Pere, chatouillé de la divinité de ſes ouvrages, s'écria d'une voix caſſée & infaillible : Abraham Chaumeix eſt l'enfant gâté des préjugés. Ce grand homme eſt ſemblable aux puces expoſées au ſoleil, & qui ſautent & gambadent pendant la chaleur ; Abraham, échauffé du ſoleil des préjugés, s'eſcrime, ſe démene, injurie & fait merveille. Le Pape ne borna point ſes bienfaits à ce compliment ſublime, il lui envoya le bref ſuivant.

BREF du Souverain Pontife à Maître Abraham Chaumeix, ſur l'Eſtrapade, à Paris.

Votre confrere M. de Voltaire, qui écrit auſſi divinement que vous barbouillez prodigieuſement, nous a envoyé, à votre exemple, deux Poëmes à peu près chrétiens; le Poëme de Fontenoi, & la belle tragédie de Mahomet : nous l'avons remercié de ces préſents en le canoniſant, auſſi grand qu'il étoit, de nos bénédictions vraiment Catholiques, Apoſtoliques & Romaines. Je ne

ſais trop ce qu'il en fera; il a cependant promis, s'il faiſoit ſoleil la veille de Noël, d'amener à la meſſe de minuit les belles filles du Valais, Madame l'Etrange & les Pêcheurs du lac de Geneve. Cela feroit bien édifiant de voir le plus beau génie de l'Europe & les beaux génies Suiſſes venir dire *Amen* à la belle oraiſon de la Vierge, que nous chantons à la Poſt-Communion. Mais entre nous, Abraham, nous ne croyons point que M. de Voltaire ait beaucoup de foi à nos bénédictions. Si quelqu'un de nos citoyens Romains avoit compoſé la moitié des choſes édifiantes qu'il a écrites ſur nous, nous ne lui euſſions envoyé nos bénédictions qu'*in articulo mortis*, préciſément ſur la fin d'un Auto-da-fé, où il auroit fait la décoration & le divertiſſement. Vous avouerez, Maître Abraham, que M. de Voltaire eſt plaiſant, d'envoyer à un Pape l'hiſtoire de Mahomet; n'eſt-ce point à peu près ce qu'on appelle parler de corde dans la maiſon d'un pendu?

Quoique ce grand Poëte ſoit ſurchargé de nos bénédictions, ne vous aviſez point de l'imiter; il eſt trop raiſonnable, il eſtime les Encyclopédiſtes,

il a fait de beaux articles pour leur dictionnaire, il a des préjugés légitimes que vous êtes un ſot ; ne vous découragez pas, ô grand Chaumeix ! montrez hardiment votre petit poing aux Philoſophes ; faites tomber, ſi vous pouvez, le bon ſens & la raiſon ; depuis qu'ils gagnent du terrein, j'en perds ; les Jéſuites ne ſont plus, leur chûte me fait trembler. Le Parlement de Paris m'a lié les mains. On commence à croire que l'infaillibilité de l'Egliſe n'eſt plus dans une ſeule tête, ni renfermée dans les murs de Rome ; que les Cardinaux, ſucceſſeurs des anciens Curés de cette ville, n'ont pas plus de droit de faire un chef Italien, que n'en ont les enfants de chœur de la Sainte Chapelle, de nommer le P. Hayer Gardien du couvent du fauxbourg S. Laurent. Continuez, ô cher Abraham, à déshonorer la raiſon humaine ; elle nous fait un tort ſi conſidérable, qu'elle mérite votre indignation : que les brouillards épais des préjugés tombent ſur vous ; ne vous laſſez point d'écrire avec votre plume mal taillée, contre les gens raiſonnables, la perte du fanatiſme & de la ſurperſtition. Donné à Rome, le treizieme jour des

Calendes, de S. Mathurin, dans le Palais des Pêcheurs, plus beau que celui de Pierre & de Paul.

Ce bref acheva de tourner la tête à notre parent; il écrivit, il compila, & mit l'allarme dans tous les poulaillers dévots. Le mauvais ſuccès de ſes ouvrages le dégoûta du métier d'écrivain griffonnier, il ſe fit eſpion des zélés de l'Etat.

Dix heures ſonnerent à la Samaritaine, mon grand-pere ſe tut. Manette, ennuyée d'une converſation où elle n'entendoit rien, s'étoit couchée; j'allai la trouver au lit, elle bouda un peu. Votre grand-pere, me dit-elle, eſt bien impertinent pour un vieux Seigneur; les morts ſont auſſi durs que les peres & meres; je n'aime point les morts; tien, mon petit, j'aime mieux les vivants, on ne fait rien avec les trépaſſés. Je compris ce que vouloit Manette. C'eſt un talent bien doux & bien agréable dans une fille, que la conception.

Je quittai Manette, je louai un quartier dans la rue Montmartre, où je trouvai trois pieces, un cabinet & une chambre au-deſſus du cabinet. Quelques

jours après, je fis la connoiſſance d'une jolie fille, elle ſortoit du couvent de la Varennes. La Vermandoiſe étoit curieuſe; comme j'avois eu l'attention de ne pas la laiſſer entrer dans le cabinet, elle voulut ſavoir ce que je faiſois toute la journée dans cet endroit; ſans paroître trop empreſſé à la ſatisfaire, je lui dis d'un ton négligé, que j'y goûtois des plaiſirs inexprimables. J'avois poſé la momie ſur un piédeſtal; au bas j'avois écrit: Celui qui ſoufflera au derriere de cette momie, l'entendra parler, & verra des choſes merveilleuſes.

La Vermandoiſe m'obſédoit jour & nuit pour voir la momie: un matin, me croyant endormi, elle s'empara de la clef du cabinet; pour la laiſſer libre, je me levai ſous le prétexte de rendre une viſite au Marais; je ſortis, je montai doucement à la chambre au-deſſus du cabinet; dès que je fus parti, la nouvelle Eve s'habilla, alla au cabinet, y reſta une heure; au bout de ce temps, j'entendis les cris de la Vermandoiſe & la voix de mon grand-pere; je deſcendis ſubitement: la pauvre fille étoit dans un état riſible, je la ſoulageai, elle vomiſſoit mille injures; mon grand-pere

N vj

me chapîtrait : Tu es bien libertin, tu changes ſouvent de coquines, l'argent de ton pere eſt maudit ; hélas ! pauvres parents, économiſez, donnez-vous des peines pour faire valoir votre bien, un coquin d'enfant, un jeune étourdi moiſſonne, conſume dans ſix mois le fruit de vos travaux immenſes, & pour lui l'équivalent de la raiſon.

Je repréſentai à mon aïeul la néceſſité où j'étois d'avoir une fille pour le faire parler, l'impoſſibilité de conſerver celle qui avoit tâté de l'expérience, & eſſuyé les conditions diſgracieuſes du teſtament. Mon grand-pere avoit aimé les femmes, il ſe radoucit, & me dit : Il faut que la jeuneſſe ſe paſſe ; j'aime mieux te trouver dans les bras d'une fille que dans un cabaret ; les bras d'une fille ſont plus honnêtes qu'un cabaret. Du temps de François premier, nous faiſions l'amour dans les tavernes, le ſoleil du vin échauffoit nos cœurs, nos maîtreſſes s'enivroient avec nous, nos ſoupirs amoureux ne s'élançoient dans les airs que lardés de gros hoquets vineux ; on eſt plus ſage dans ton ſiecle, les filles ne ſont pas tachées de vin, on fait l'amour à ſec.

Mon grand-pere voulut voir Paris ; je pris un fiacre, nous paſſâmes au Pont-neuf ; il fit arrêter la voiture vis-à-vis d'Henri IV ; il donna des larmes de tendreſſe à ce grand Prince. J'ai vu ſa roue dans l'enfer, elle n'y reſta qu'un moment, elle ne s'étoit preſque point altérée dans ſon vaſe ; & hors quelques plis de cotillon qu'on redreſſe aiſément, elle étoit exactement ronde. Voilà le plus grand de tes Rois, le plus approchant de Xénoti, digne en tout ſens de la couronne de François premier.

Plus loin, mon grand-pere fut frappé de la majeſté du Louvre ; en viſitant cet édifice, il s'arrêta vis-à-vis d'une grande porte où l'on avoit crayonné avec du charbon quarante figures : Qu'eſt-ce que ce barbouillage, me dit-il? Papa, ce ſont les quarante immortels. Qui ſont ces immortels? Nous ne connoiſſions point des hommes de cette race du temps de François premier. Je le crois, votre ſiecle ſortoit à peine de la barbarie & de l'ignorance ; mais dans le ſiecle des lumieres, des petites têtes & des chapeaux plats, nous avons des immortels fixés ordinairement par la police au

nombre de quarante. Que dit ce bavard avec ſa police & ſes immortels? Ce ſont les quarante Meſſieurs receveurs des jettons de l'Académie Françoiſe, qui ont donné à toute l'Europe des ſignes éclatants d'immortalité en étudiant vingt-cinq ans la lettre A ; enfin, ce ſont des ſavants qui ont décidé qu'il falloit dire vis-à-vis des porcherons, & non pas vis-à-vis les porcherons, parce que vis-à-vis régit le génitif. Dans ton ſiecle de lumieres, tu donnes l'immortalité bien généreuſement ; du temps de François premier, on ne l'accordoit qu'à ceux qui faiſoient bonne contenance vis-à-vis de l'ennemi, & qui repouſſoient vis-à-vis d'eux les troupes de Charles-Quint.

Je conduiſois mon grand-pere chez un de mes amis dans la rue Saint-Victor ; en traverſant celle de la Boucherie, la portiere du fiacre s'ouvrit, la Momie tomba, un chien de boucher ſauta deſſus, la prit par la gorge, & l'emporta. Je ſautai de la voiture, je courus après mon grand-pere en ſuivant toujours le chien ; il entra avec ſa proie dans l'Egliſe de S. Severin, où l'on chantoit la meſſe d'un enterrement ; on étoit

à ce que les bonnes gens appellent l'*élévation ;* le malheureux chien, ſans être apperçu, alla dépoſer mon grand-pere ſous le poële du mort, à deſſein, ſans doute, de le ronger plus à ſon aiſe. Un enfant de chœur, qui encenſoit le cadavre, apperçut la queue du chien, lui donna un coup d'encenſoir qui lui fit lâcher priſe ; il ſortit de deſſous le poële, où il laiſſa la momie.

Mon grand-pere encore étourdi, ne voyant pas le jour ſous l'épaiſſeur du drap mortuaire, crut d'abord être englouti dans le ventre du chien ; il ſe mit à crier, à jurer, à tempêter. Les aſſiſtants effrayés croyant que c'étoit le mort qui revenoit, ſe ſauverent. Le Prêtre, qui n'avoit pas la conſcience trop nette, laiſſa le ſacrifice, & prit la fuite comme les autres. Je me trouvai tout-à-coup ſeul dans l'Egliſe ; je tirai mon grand-pere de deſſous le poële ; le bon-homme ſans reſpect pour le lieu ſaint, me dit : Malheureux, tu fais toujours de belles étourderies ; s'il y a un mauvais fiacre à Paris, tu le choiſis par préférence ; tu es un ſot ; ſans le ſecours de Xénoti, ce chien, comme tes Procureurs, m'alloit gruger juſqu'aux os.

L'après-midi je menai mon grand-pere ſur les Boulevards ; je le poſai ſur une vieille futaille à la porte du grand café. Le papa s'amuſa à chanter pouille aux paſſants. Il vit un carroſſe garni de quatre Abbés commendataires ; il ſe mit à crier : Meſſieurs, cherchez-vous des filles de joie ? allez à la barriere Sainte-Anne, ou dans la petite rue du Chantre ; du temps de François premier, il y avoit toujours une garce dans cette rue. Il vit Monſieur D.... Fermier général. Ecoutez, lui dit-il, je ſais que vous connoiſſez la multiplication des deniers, mais vous avez fait une ſottiſe d'imprimer à vos dépens cet *in-quarto* contre l'Eſprit des loix ; croyez-moi, ne ſortez point du mérite de calculer le profit de cinq groſſes fermes, & ne mettez point votre fils en priſon pour chatouiller vos confreres.

Il vit paſſer un Abbé de Saint-Malo. M. le Diacre, vous vous pavanez un peu trop, regardez au moins les gens. vous êtes bien fier ? comment ! eſt-on ſi chargé de gloire, pour avoir complimenté le Cardinal Richelieu, & vos trente-neuf immortels ? tâchez, M. l'Abbé, de ne pas tant nous démontrer que

deux & deux font quatre ; vous êtes comme ces villageois, qui ne ſavent ni lire ni écrire ; ils attendent la fin du Pſeaume pour chanter, & ne ceſſent de crier quand ils ont une fois attrapé le *gloria Patri.* Il vit paſſer M. Waſpe : Eh, Fréron, c'eſt toi. L'Auteur de l'année littéraire avança, mon grand-pere lui cracha au nez, en lui diſant : Tiens voilà ce que j'avois à te dire. Il vit Monſeigneur Chriſtophe ; mon grand-pere l'appella ; ce bon Prélat eut la complaiſance de faire avancer ſa voiture, & dit au bon-homme Xan-Xung : Etes-vous, mon cher frere, cette momie parlante ? Oui, Monſeigneur. Avez vous un billet de confeſſion ? Non, Monſeigneur. Que dit-on de mes paſſeports dans l'autre monde ? Rien du tout, Monſeigneur. Que dit-on de moi ? Rien du tout, Monſeigneur. Cela m'étonne ; le Pere Datouillet cependant m'aſſuroit que S. Ignace .... Que dit-on des Janſéniſtes ? De très-bonnes choſes ; comme leurs roues ſont plus dures que celles de vos bons amis les Moliniſtes, nous les fêtons quand elles arrivent ; elles ſervent à nous polir & à nous rendre dignes de tourner plutôt chez

le grand Xénoti. Cette converſation ne plaiſoit point au Prélat ; il changea de propos : Vous avez vécu du temps de François premier ; qu'étoient les Archevêques dans ce temps-là ? Ils tracaſſoient les vivants & les mourants, & de certains étoient auſſi fana ..... Il ne put achever, l'heure ſonna, mon grand-pere ſe tut.

La faculté de Médecine de Paris, la communauté des Chirurgiens-Barbiers de Paris, (*) & la bande des Apothicaires de Paris s'aſſemblerent à S. Côme pour examiner la momie de mon grand-pere, les ſymptômes de ſa diarrhée, & la bonne ou mauvaiſe qualité de ſa matiere louable. On coucha le bon-homme Xan-Xung, favori de François premier, ſur la table où l'on étale les pendus, & où, le ſcapel à la main, on cherche dans un cadavre puant les moyens les meilleurs poſſibles de guérir les vi-

---

(*) Les Chirurgiens de Paris, pour ſe rapprocher davantage des Médecins, ne raſent plus ; ils ont tort, le raſoir entretient la légéreté de la main. L'Etat feroit bien de leur ordonner de raſer. Le public eſt dupe de cette petite vanité.

vants. M. le Doyen, qui avoit plus de perruque que de tête, étoit orné d'une antique ruche à deux manches, qui lui tomboient horiſontalement ſur les épaules; les deux boudins & toute la capacité du gaſon étoient friſés comme le boyau *rectum* : ce ſavantiſſime Docteur prononça d'un ton flûté le diſcours ſuivant :

Ce n'eſt plus le temps, Meſſieurs, où l'ignorance en bonnet quarré & en plat collet, étoit aſſiſe dans nos écoles. Notre ſcience eſt toujours la Reine des ſciences, *Regina cœli lætare, Alleluia;* nous ne ſommes plus dans ces ſiecles ſyſtématiques, où nos célebres dévanciers ſoutenoient, que le ſang paſſoit du cœur dans les veines, & qu'il n'en revenoit d'aucun endroit dans le cœur; que le cerveau n'étoit qu'une maſſe compoſée d'eau & de chair, qui ne contenoit aucun ſang, & étoit privée de ſentiment; l'office de cette maſſe froide étoit de tempérer les chaleurs du cœur; combien de temps la Médecine a-t-elle été partagée pour ſavoir ſi Adam avoit eu un nombril (*)?

(*) Dans la petite, petite Univerſité de

Ces queſtions, qui influoient prodigieuſement ſur l'art de guérir, ont été perfectionnées dans notre ſiecle : c'eſt depuis peu que nous avons découvert que la mort des pendus étoit délicieuſe, à cauſe que la corde, ſerrant étroitement le col du patient, interrompoit la circulation, & obligeoit le ſang à refluer rapidement vers la plante des pieds; ce qui lui occaſionnoit un chatouillement voluptueux. Cette découverte importante étoit réſervée à un ſiecle auſſi ſolide que le nôtre. C'eſt depuis peu que nous avons trouvé que le cœur étoit du côté droit; que la méthode de ſe procurer des garçons étoit de faire coucher ſa femme ſur le côté gauche, & que le moyen de guérir radicalement une maladie, étoit de conclure ſavamment d'une quantité de raiſonnements gauches.

Nos adverſaires, qui nous regardent comme les ennemis de la ſanté, font des calculs, des raiſonnements qui nous

---

Douay, l'ignorante faculté de Médécine ſoutenoit encore en 1745, cette utile queſtion: *Utrum Adamus habuerit umbilicum.*

feroient tort, ſi nous n'étions pas médecins. Ces diſcoureurs aſſurent que toutes les maladies ont leur commencement, leur perfection & leur fin; que, malgré notre ſavoir, nous ne pouvons rien changer au cours naturel des maladies; leur marche a réſiſté fiérement jusqu'ici aux connoiſſances & aux remedes de la faculté. La fievre, malgré ſes ſymptômes caractériſés & les miſſions des pouls que nous avons tâtés, eſt encore un myſtere pour nous; & nous n'euſſions pu la guérir, ſi les gens qui nous fourniſſent du poivre, n'avoient apporté en Europe une racine amere qui vient à côté du ſucre qui n'eſt point amer, *amarus*, *amara*, *amarum.*

La plupart de nos ſecrets, de nos grands remedes & de notre ſcience, ſont le travail des ignorants ou des animaux. Sans les mâtins, le chiendent ſeroit inconnu; ſans la cicogne, le clyſtere ſeroit inconnu; ſans les chats, l'herbe de ce nom ſeroit inconnue; & ſans les ſots, notre art ſeroit inconnu.

Nous avons, Meſſieurs, dans cette momie un ſujet nouveau de guérir les hommes. La matiere louable, qui va

ſortir de ce vieux cadavre, nous donnera la connoiſſance de la bonne ou mauvaiſe qualité de la matiere louable du temps de François premier ; ne laiſſons pas échapper à notre ſagacité le moindre globule d'une matiere ſi intéreſſante & ſi précieuſe aux progrès de la médécine : entourons, reſpectables Docteurs, cette momie ; & à l'inſtant qu'on lui ſoufflera au derriere, que le Docteur *cantharida mortuus*, & le Docteur *ſuperlativus perfectus* tiennent chacun une montre à ſecondes pour calculer le temps & la vîteſſe de ſon écoulement ; que le Docteur *Perobitum-obiit* approche un thermometre à la hauteur de l'anus ; que les deux plus anciens de la faculté, le nez ſur le derriere de la momie, examinent attentivement l'ouverture : n'échappons rien, Meſſieurs, prenons la matiere louable ſur le fait. Les Docteurs s'arrangerent gravement au derriere de mon grand-pere.

La faculté avoit nommé pour ſouffler au derriere du grand Tonquin de la Chine, les deux anciens apothicaires de Paris. Les viſe-au-trou, accablés d'années, n'avoient ni dents ni poumons ; ils ſoufflerent une heure, & la parole

ne vint point : on fut obligé de tirer au sort. Le hasard, sous l'empire de la Providence, fit tomber le choix sur un apothicaire de la Rue Jacob. Ce souffle-boudin fit jouer la mine, & mon grand-pere commença à parler.

Le vieillard incrédule en médecine & en bien d'autres choses, me gronda. Que fais-tu avec ces ânes? que me veulent-ils? Papa, c'est l'intelligente & capacieuse faculté de Paris, qui veut examiner votre matiere louable. Te payeront-ils? Oui, assurément. En ce cas, je me prête à ta fortune.

Les Médecins, familiarisés par vocation & par goût avec le pot de chambre & la matiere louable, avoient le nez collé sur la fiente de mon grand-pere; ils calculoient, palpoient l'épaisseur de chaque globule. M. Moreau, un scapel d'or à la main, divisoit, subdivisoit chaque molécule, & séparoit anatomiquement avec sa dextérité ordinaire, les parties solides des liquides.

Les excréments séjournés long-temps dans les intestins de Monsieur, dit-il, ont eu tout le temps de se délayer depuis François premier; & selon notre science de *contraria contrariis*, je décide

que le corps de Monſieur, venant à ſe durifier, ſe pétrifier, ſe momifier, a donné, à meſure de ſa denſité, un degré égal de liquidité à la matiere louable; ce qui l'a rendue telle que nous la voyons aujourd'hui; à cauſe que la ſomme de la denſité étant égale à la ſomme de la liquidité, il réſulte une égalité parfaite. *Quia liquiditas equilibrium eſt ſumma virtus & ſummos virtutes.* Le corps de métier des Barbiers-Chirurgiens de Paris, la bande des Apothicaires de Paris, applaudirent à l'éloquence de M. Moreau.

La célebre école de Médecine, qui vouloit pouſſer les obſervations plus loin, queſtionna mon grand-pere. M. le Doyen lui demanda comment il vivoit du temps de François premier. Sur le bon-ton; croyez-vous que je vivois dans un grénier comme vos Fraters de S. Côme, les fiacres du Carouſel, & les crocheteurs du port S. Paul? De votre temps, n'avez-vous pas donné dans les filles de théâtre? ces nymphes font changer la nature de la matiere louable; Chriſtophe Colomb leur a parlé à l'oreille; elles donnent des faveurs, on les leur rend, & ces donnés, ces

rendus

rendus ſont fatals à la ſociété & à la matiere louable.... Allons, répondez-nous, aimiez-vous les femmes? Certainement, je les adore toujours; notre goût pour elles eſt ſi beau, il a été imprimé dans nos cœurs avec tant d'inclination par le *Tien*, que nous les idolâtrons encore dans l'autre monde.

M. le Doyen, qui étoit mécontent de ſa femme, répondit froidement : Hélas, ce ſexe que vous chériſſez tant, eſt cependant funeſte à la ſanté. Du temps de François premier, dit mon grand-pere, il entretenoit nos jours; le plaiſir qu'il me procuroit, me mettoit de meilleure humeur, & l'ame mieux diſpoſée repouſſe plus aiſément les qualités ennemies qui l'aſſiegent. J'obſervois que les filles du monde, toujours agitées délicieuſement par le plaiſir, étoient à l'abri de mille maladies; comment voulez-vous qu'une choſe triſte, comme la fievre, attaque une choſe gaye comme une fille de joye? elle eſt toujours en l'air, ſon corps eſt dans l'agitation continuelle du plaiſir; par où la fievre iroit-elle la ſurprendre? Les filles étoient la pierre de touche de ma ſanté; quand je répondois à leurs careſſes, j'é-

tois certain de me bien porter. Ne purgiez-vous pas quelquefois du temps de François premier ? Non, je prenois des filles ; je m'en trouvois parfaitement bien ; la femme eſt un remede divin, quoi qu'en diſent S. Jean-Chryſoſtôme & le frere Croiſet de la Compagnie de Jeſus. François premier n'avoit-il pas un médecin ? Oui, il avoit un médecin & un confeſſeur; mais comme Sa Majeſté avoit de l'eſprit & de la ſanté, elle ne ſe ſervoit ni de l'un ni de l'autre. La Cour n'avoit donc point de foi à notre ſcience ſi profonde, ſi babillarde, ſi arbitraire, ſi confuſe & ſi opiniâtre ? Non, la Cour de François premier ne croyoit pas aux charlatans, aux médecins & aux moines. Je ne ſuis pas ſurpris que vous ſoyez mort. Ah, ma foi ! il étoit temps ; je mourus à l'âge de cent trois ans; vous voyez que j'ai vécu aſſez honnêtement.

M. le Doyen continua ſes queſtions. A quelle heure vous couchiez-vous du temps de François premier ? Au jour. A quelle heure vous leviez-vous ? A midi. A quoi paſſiez-vous votre temps ? A careſſer les filles de joie que nous menions au cabaret ; nous ne faiſions pas

a dépenſe des petites-maiſons, les cabarets ſont faits pour quelque choſe; en temps de guerre, nous nous battions comme des braves, nous aimions le Roi, nous l'accompagnions à la chaſſe, & nous faiſions des contes. Ne vous échauffiez-vous pas trop à la lecture? Nous ne liſions jamais, la plupart des Seigneurs ne ſavoient point lire. Ne vous fatiguiez-vous pas trop à des courſes? Si nous courions les tournois, nous diſputions les bagues, on s'eſtropioit plus ſouvent qu'on s'amuſoit; c'étoit le goût de la Cour, il nous entraînoit. Ne ſentiez-vous point des emprêmes en allant au cabinet, c'eſt-à-dire des envies d'aller voir votre Procureur? Aſſurément, je n'y allois jamais ſans avoir envie. Tant pis, c'eſt un mauvais ſigne; combien de fois y alliez-vous dans la journée? Une fois. Signe d'une grande maladie; la grande régularité & la grande ſanté ſont des pronoſtics de maladie, parce que la ſanté précede toujours la maladie : *Sanitas ipſa morbus eſt* : ne ſentiez-vous point des inquiétudes dans les inteſtins? Je n'étois inquiet de rien, je ne m'occupois point de mes inteſtins. Très-mal fait, grande négligence de vo-

tre part, il faut s'occuper de ses intestins; ils sont si étroitement unis avec nous, que nous leur devons des égards; la Nature a gravé cet amour pour nos intestins sur la matiere louable; elle lui a imprimé un caractere de tendresse que nous remarquons d'un bout de l'univers à l'autre. Tous les hommes qui font leur cas en plein air, regardent toujours le cher fruit qu'ils viennent de mettre au monde; un bon pere doit toujours avoir des entrailles pour ses enfants, & aimer ses intestins.

Mon grand-pere, ennuyé des questions de M. le Doyen, l'envoya militairement au diable avec toute l'énergie du regne de François premier. La faculté ne pouvant discerner si la matiere louable des anciens étoit préférable à celle des modernes, décida que sa nature étoit encore inconnue, comme toutes les maladies dont la médecine se mêle de guérir. On me donna dix louis. Je reportai mon grand-pere à la maison.

Mes amis m'avoient conseillé de porter la momie à Versailles comme une rareté digne du Roi. Pour ménager l'argent, je pris la galiotte jusqu'à S. Cloud;

comme il y a toujours de l'extrême bonne compagnie dans cette voiture, je profitai de celle de six poissardes & de quelques femmes des Halles. Une de ces Dames apperçut la momie, & s'écria tout-à-coup : Eh voire ! ma commere, quelle drôle de chose ! elles vinrent autour de moi : Qu'est-ce que cela, notre joli Monsieur, me dirent-elles ? Mesdames, c'est une momie. Voire, Monsieur a pêché-ça à la ligne à Monfaucon, où il a cueilli ça sur l'arbre des *Branleux*. Dans la forêt d'Orléans, il y a du bois qui porte de ces biaux fruits. C'est apparemment, dit une autre, la tante à Monsieur ! il me paroît qu'il a de braves parents ; ce n'est pas, graces au Ciel, la premiere de votre famille, n'est-il pas vrai, Monsieur ? Votre tante, dit une vieille poissarde, pêchoit la main nue dans les poches ? C'est un bon métier quand Charlot ne trouble point le négoce. Au reste, dit une autre, cela ne fait rien à l'honneur de Monsieur, la tante a peut-être été bien confessée. Va, dit la commere Gernifle, de cent de noyés, pas un de sauvé ; de cent de pendus, pas un de perdu.

Une de ces poissardes parcourut plus

attentivement la momie; frappée de l'inattention de ses compagnes, elle s'écria avec vivacité: Aihe-Huri de Chayo! Voyez donc, ce n'est point la tante à Monsieur, c'est son grand-pere, hé... il en a pour deux liars sans lui rendre son reste. Oh! cousine Babet, dit une autre, sainte Génevieve, que cela est pitoyable! c'est pis que not' homme quand il est d'sous; si tu veux un lavement de barbarie avec un chalumiau de trippes, le grand-pere de Monsieur a un très-beau chalumiau; ça aviont l'air d'une vieille corde de basse ratatinée... Hé, hé, commere, regarde les deux voisins du grand-pere, on diroit deux vieilles emplâtres d'onguent de la Mere... Tiens, la Gernifle, prends ça pour te faire des mouches, tu en mettions quelquefois, ta viande se gâte. Tais-toi, chienne de garce, dit Madame Gerniffle en colere, tu n'aurois pas fait trois enfants, si tu n'avois trouvé que ces emplâtres. Voyez cette gueuse, répartit l'autre, son homme n'en a pas un plus rude, mais la putain sait où en trouver d'autres.

Ces femmes alloient se battre; pour distraire leur colere, je leur dis: Mes-

dames, cette momie parle; pour la faire parler, il faut lui souffler au derriere. Commere, dit l'une, cela devions être plaisant; pardi soufflons-lui au cul, il a les fesses aussi dures que le violon de S. Jean des Ménestriers de la rue Saint Martin. (*) Elles disputerent laquelle souffleroit la premiere. La grande Gerniffle eut tous les honneurs; la momie lui remplit la face & sa grosse gorge de matiere louable. Oh, jean-F... de grand-pere! s'écria-t-elle, que le B... est puant! il faut qu'il ait avalé quelques garces! Mon grand-pere qui avoit vécu à la Cour de François premier, juroit comme nos vieux Seigneurs, & fit *chorus* avec les poissardes. Ces femmes moins étonnées de l'entendre parler, que pressées de riposter, lui dirent: Voyez ce niquedouille de trépassé, il est furieusement en gueule! sais-tu, vilain, que je tenions tête à dix hommes, & que je nous F.... d'un revenant; tu n'es bon à rien, je patientons

(*) On voit à la porte de S. Jean des Ménestriers un saint qui joue parfaitement du violon.

de nos hommes, ils jurons; mais, Dame, ils nous faiſons plaiſir, ils nous chatouillions où ça nous démange; mais ton boyau de chat, que ferions-nous avec... Putains, maquerelles, dix millions de garces, vous tairez-vous, dit mon grand-pere; toi, tu as fait ton mari cornard; toi tu as vendu ton chien d'honneur pour une chopine au gros Caillou; toi, gueuſe, de Françoiſe, tu as porté le colier du pilori.... Ces chiens de défunts, dit la commere Manon, étions comme les gens d'Egliſe, ils décrions les honnêtes femmes de trafic par charité. Vierge de corps de garde, veux-tu te taire? tu as fait trois enfants avant de te marier. Il vaut mieux, vieux pénard, faire trois enfants qu'un veau; avec ton chien d'anchois, tu n'aurois pu faire un poil. Ne vous fâchez pas, Monſieur le grand-pere, dit une autre, vous êtes tout noir de colere; Javotte, apporte un coup de rogome à Monſieur, un bon verre de ſacré-chien tout pur, ça lui fondra la rage qu'il avons dans le cœur. Oui, dit Javotte, voilà une belle face de cul grillé; ſi l'on avoit de cette race, on pourroit jetter le pere dans l'iau. Chien-

nes de coquines, vous tairez-vous, dit encore une fois mon grand-pere? ces femmes s'échaufferent, une plus vive que les autres prit la momie, & la jetta dans la riviere.

Sans me fâcher inutilement contre ces femmes, je payai le batelier; je me fis mener à bord, je ſuivis le cours de la Seine. Mon grand-pere juroit, tempêtoit dans l'eau comme le tonnerre dans les nues. Il fut rendu plutôt que moi aux filets de S. Cloud. Les pêcheurs voyant flotter un cadavre, entendant des cris, crurent que c'étoit un negre; ils pêcherent mon grand-pere; auſſi-tôt qu'il fut à terre, il commença à jurer, les pêcheurs & le peuple attroupés fuirent en faiſant des ſignes de croix; les bateliers croyoient avoir pêché le diable. Mon grand-pere m'accabla d'un million d'injures : Crâne à l'envers, chien d'inſenſé, malheureux étourdi, tu ne vois que de la canaille, de la mauvaiſe compagnie.... ſi ton pere ſavoit ta conduite... tu voyages avec des maquerelles, des poiſſardes.

La frayeur du diable avoit allarmé tout Saint-Cloud; des fanatiques qui me croyoient d'intelligence avec l'eſprit ma-

lin, vouloient m'arrêter ; quelques personnes inftruites de l'hiftoire de la momie les en empêcherent, & cette fcene fe termina comme les aventures qui arrivent en France, par la plaifanterie & le farcafme. Mon grand-pere, qui fe fouvenoit d'avoir été Xon-quin à la Chine, & favori de François premier, étoit gros d'humeur. Il faut que tu me ramenes à Paris, me dit-il, je te défends de me fouffler davantage au derriere, & fur-tout de me conduire à la Cour. Le bon-homme avoit beau menacer, j'étois le maître ; la nuit étant venue, nous couchâmes à Saint-Cloud.

J'arrivai le lendemain de bonne-heure à Verfailles. Je fus adreffé à un Seigneur intendant des menus plaifirs de Sa Majefté ; je reftai trois heures dans l'antichambre avant d'avoir audience. Les laquais en paffant & repaffant me regardoient avec l'infolence des laquais des Grands. Je parus devant l'intendant des petits plaifirs de Sa Majefté : Monfeigneur, je defirerois montrer au Roi une momie. L'intendant me regarda d'un œil cauftique, leva les épaules, & me dit : Voilà un plaifant cadeau à donner au Roi ; quelle eft cette momie ?

Monſeigneur, c'eſt celle de mon grand-pere. Le Roi ſe F... de ton grand-pere; ſors-tu de l'hôpital? ſi tu apportois la momie du Général des Jéſuites, comme on parle beaucoup de ces frippons, tu ferois peut-être fortune : les Janséniſtes te payeroient largement. Monſeigneur, la momie que je veux préſenter à Sa Majeſté, eſt une momie parlante. Va, il n'en manque point à la Cour; la vieille Ducheſſe.... Madame de.... la.... la.... nous ennuyent aſſez; on les ſouffre à cauſe de l'étiquette du tabouret.... Allons, fais apporter ta momie. Avant il faut, s'il vous plaît, que j'avertiſſe votre grandeur que le Dieu Xénoti.... Qu'eſt-ce que ton Dieu Xénoti? n'eſt-ce pas celui qui a fait la meſſe, qui fut conçu de l'Ange Gabriel, né de Ponce Pilate, comdamné à mort par la Vierge Marie, & enterré dans la Sainte Chapelle de Jéruſalem avec ſon bon ami Barrabas... je me rappelle encore mon Catéchiſme, c'eſt un tréſor que la mémoire (*). Non, Monſeigneur; Xénoti

(*) Les dévots ne doivent pas s'étonner du

ou le *Tien* eſt le Dieu de la Chine...
Eh bien ! ton *Tien*, qu'a-t-il fait avec ta momie ? Pour la faire parler, il exige qu'on lui ſouffle au derriere ; & dans le moment qu'on lui ſouffle au derriere, mon grand-pere décharge dans la phyſionomie du ſouffleur une quantité honnête de matiere louable. Comment, B.... dit le Monſeigneur des menus, tu viens me faire perdre le temps, je dois aller chez la petite.... & tu m'amuſes avec des fornettes : il me fit chaſſer à coup de bâton ; ſes gens ne m'épargnerent point. Je ſentis alors que mon grand-pere connoiſſoit la Cour, & avoit demeuré à celle de François premier. Je retournai triſtement à Paris.

Deux jours après, je fus épris des charmes d'une jeune perſonne ; c'étoit plutôt une divinité qu'une mortelle ; un eſprit cultivé, une raiſon ſolide, un cœur tendre & ſenſible, une conſtance immuable formoient le caractere & l'ame d'Ephigénie.

Je rencontrai le ſoir cette belle fille

---

diſcours de M. l'intendant des menus ; à la Cour, on ſe pique d'aimer le Roi, & de ne point ſavoir du tout ſon Catéchiſme.

aſſiſe ſur une pierre, ſous les Jardins de l'Infante; elle paroiſſoit fatiguée, je l'abordai avec ce ton aiſé qu'on aborde à Paris les filles qu'on trouve le ſoir iſolées le long des Tuileries ou du Luxembourg. Ephigénie vit mon erreur: Ne me prenez pas, Monſieur, pour une fille du monde, je ſuis étrangere, j'arrive au moment à Paris, je ne connois point cette ville; je ne ſais même où je pourrai me retirer en ſûreté; ſi la vertu a encore des droits ſur les cœurs, ſi votre ame eſt capable de ſoutenir l'innocence, trouvez-moi un logement où je puiſſe être ſans crainte; mon eſtime, mon amitié, ma reconnoiſſance, plus conſtants qu'un inſtant de plaiſir, plairont mieux à votre cœur, & me rendront plus digne de vous.

Ce langage nouveau me ſurprit; je me pretai de toute mon ame à obliger une ſi belle perſonne; j'ai toujours eu la vanité de faire le bien. J'appellai un fiacre, je conduiſis la belle étrangere dans une chambre garnie à côté de la mienne. Notre connoiſſance devint plus chere, mes procédés honnêtes, encore plus, je l'oſe dire, la naïveté de mon cœur me mériterent celui d'Ephigénie.

Nous fûmes unis des liens de l'amour; nous prîmes la vérité pour le témoin de notre tendresse, & nos nœuds furent aussi saints, aussi respectables que s'ils avoient été serrés par des cérémonies qui ne disent rien au cœur.

Ephigénie en s'unissant à moi m'avoit demandé une grace, sans laquelle je ne pouvois aspirer à la posséder. Ne me questionnez jamais, me dit-elle, sur le lieu de ma naissance, sur mon nom, sur mes malheurs. Je suis de condition, je n'ai jamais eu à rougir d'aucune action de ma vie, la vertu a toujours brûlé dans mon cœur, vous êtes mon premier amant, le seul homme que j'aime, & le seul que j'aimerai.

Je n'avois point parlé à ma femme de la momie; elle la trouva un jour, me demanda ce que c'étoit que ce cadavre. Je lui contai l'histoire & les clauses du testament. Ah! cher époux, me dit-elle, quelle importante ressource dans notre foible fortune! Cette momie fournira à nos besoins, il faut peu aux sages, ce sera moi qui soufflerai au derriere du grand-pere chaque fois que nous en aurons besoin; mon cœur qui t'aime, le fera sans répugnance. Non,

chere épouſe, lui dis-je en l'embraſſant, nous ne ſerons point réduits à cette humiliante néceſſité. Une centaine de louis, qui nous reſtent, notre économie, le temps, l'occaſion, le bonheur, nous empêcheront de recourir à un moyen ſi dégoûtant. Malgré mes raiſons, ma femme ſouffla quelque temps après au derriere de mon grand-pere.

Femmes agréables de Paris, petites maîtreſſes, viſages peints, cœurs plâtrés, vous blâmerez ſans doute le mauvais goût de Madame Xan-Xung; hélas! vous euſſiez ſoufflé comme elle au derriere du Grand Xon-quin de la Chine, non point pour un mari, cet animal n'eſt pas fait pour mériter vos ſoins; mais pour rendre la vie à un petit chien idolâtré, pour arracher un amant d'éclat d'une rivale illuſtre; oui, le cul de mon grand-pere ſeroit bientôt uſé de vos baiſers careſſants, s'il pouvoit vous donner la beauté triomphante d'Ephigénie.

Ma compagne profita de mon abſence pour ſouffler au derriere du favori de François premier. Le bon-homme, ébloui de ſes appas, enchanté de ſon eſprit, s'applaudiſſoit de notre union; il me fé-

licita ſur mon bon goût : Tu es plus heureux, me dit-il, mon enfant, que François premier. Diane de Poitiers, Madame d'Eſtampes, Françoiſe de Foix, & ta grand'mere, étoient des beautés communes en comparaiſon de ta femme ; ô Dieu Xénoti ! rends moi la chaleur du printemps, accorde-moi la force de faire cocu mon petit-fils, je l'ai été, cette faveur ne ſortira point de la famille.

Mon grand-pere ayant fini ſon ardente & cordiale priere, le tonnerre ſe fit entendre ; le *Tien* deſcendit dans un nuage de fleurs ; & ſelon la rubrique ancienne des Dieux, il ne montra que ſon derriere : je ne fus point ébloui de la majeſté du poſtérieur du Dieu, j'avois vu celui de ma femme, l'éclat de celui de Xénoti ne pouvoit pas faire un pli au derriere de Madame Xan-Xung.

O vertueuſe ! ò belle femme ! s'écria le *Tien* à ma compagne, que ta roue eſt parfaite ? ton amour pour Xan-Xung, eſt digne des encens du Ciel ! Je t'ai vue du haut de ma gloire ſervir de tes mains d'albâtre les cuiſſes ſeches du favori de François premier ; tes levres

appétiſſantes ſe coller ſans répugnance ſur ſon effroyable derriere; ta gorge digne du trône des Dieux inondée.... ô flamme de l'hyménée, que vous êtes pure dans le cœur de cette belle femme! c'eſt en faveur de ſa tendreſſe conjugale, que je change la clauſe du teſtament.

Comme les graces des Dieux ſont pareilles aux étoffes, qu'elles ont un côté & un envers, je ne puis attacher ce nouveau bienfait qu'à deux choſes; ſavoir le plaiſir & le déplaiſir. Chaque fois qu'on voudra faire parler le grand-pere, Madame Xan-Xung commencera par le plaiſir; pour donner le plaiſir, elle appliquera ſa belle main ſur le front du papa, la gliſſera en appuyant un peu ſur le nez juſqu'au menton: le déplaiſir ſera à peu près ce qu'on appelle chez les Barbiers, *raſer à contre poil;* en appliquant la main au menton, preſſant plus fortement ſur le nez, & remontant juſqu'au front. Auſſi-tôt que le grand Xon-quin de la Chine aura reçu le plaiſir & le déplaiſir, il parlera par ſurabondance de grace, je donne au pere Xan-Xung le pouvoir de geſticuler avec décence, & je le fais dès le

moment le protecteur des frigides. Le *Tien* s'en retourna au ciel, au bruit rédoutable du tonnerre.

La cabale dévote commençoit à se remuer dans Paris ; les énergumenes de S. Médard & les petits dogues de la Bulle crurent la momie digne d'occuper leur zele ; sous le prétexte commode du Ciel, ils chercherent à me tracasser sur la terre. Les dévots sont plus à craindre que les scélérats ; ces derniers, arrêtés par la peur des supplices, font le mal en tremblant & avec remords ; les dévots, jaloux d'être agréables au Ciel, en commettant l'injustice, étouffent leurs victimes avec joie. Paris occupé de ses Pantins, de ses tableaux à la mode, & de son Ramponeau, ne donnoit point dans les momies & dans les grand-peres. Je formai le dessein de passer à la Mecque, Province de l'Arabie heureuse, où les momies & les vieilles gens sont adorés. Les Mecquains, aussi purs dans leur culte que les Egyptiens, conservent précieusement d'anciennes momies de Bonzes & de Derviches.

Au culte des momies, la Mecque entretient encore une sainte chaleur pour

les frocs & les chapelets musulmans : pour suivre le bon goût mecquain, je fis habiller la momie en bonze. Aussi-tôt que ma femme eut donné le plaisir & le déplaisir à mon grand-pere, il se régarda; surpris de se voir vêtu ridiculement, il me dit : Es-tu fou ? allons-nous courir le bal ? vas-tu me montrer à la foire S. Germain ? Mon papa, nous sommes sans fortune; dans un siecle de fer & d'argent comme le nôtre, ce dernier métal est dangereux à gagner, & s'envole aisément ; pour le fixer dans nos mains, nous allons à la Mecque; en route nous vous ferons voir dans les principales villes de cette Province oisive & sacrée, où nous vous ferons passer pour un bonze, sous le nom du merveilleux Dressant, martyrisé à Londres sous le premier Pape d'Angleterre Henri VIII, de sainte mémoire. J'ai déjà arrangé une histoire, où mentant comme le Jésuite Maimbourg, je raconte qu'un Mylord usé par les services rendus aux Myladis & aux petites filles de Covengarden, devint l'amant d'Anne de Boullen : ce courtisan ne pouvant satisfaire aux desirs de la Reine, alla trouver le bonze Dressant. Cet homme avoit le

don de guérir l'impuissance des maris & des amants ; il obtint de Mahomet la faveur que Mylord demandoit. Henri, instruit d'un prodige opéré pour le faire cocu, fit pendre le merveilleux Dressant.

HISTOIRE

DU MERVEILLEUX

DRESSANT,

BONZE DE LA MECQUE.

DReſſant étoit Anglois ; il naquit de parents très-pieux. Madame ſa mere ſe nommoit Véronique Tonneau ; elle étoit fille d'un crieur de moutarde dans le Comté de Sommerſet. Son pere, Lewis Bondon, étoit marchand de ſifflets en gros. La chaſteté avoit voulu brûler de ſa flamme impuiſſante le cœur de ces deux amants. La nature, ſemblable au ſommeil, qui ne perd jamais ſes droits, s'étoit vengée en bleſſant Véronique à l'endroit le plus retentiſſant du beau-ſexe. Elle conçut, étant fille, un gros garçon, à qui l'on donna le nom de Dreſſant, à cauſe qu'il s'étoit dreſſé ſur les pieds en ſortant de la vallée de pleurs

pour entrer dans la vallée de larmes. Ce prodige sans doute étoit fait exprès pour donner sur la joue à M. Jean-Jacques, qui veut absolument que nous marchions à quatre pattes, tandis que les chapons marchent à deux pieds.

Le petit Dressant dès l'enfance avoit un goût héréditaire pour les manches à balai, les goupillons, les gros cierges & les queues de cheval. Plein de fantaisies comme un Anglois, il ne vouloit tetter que sur une table ou sur une échelle; quand il voyoit la tour de Londres ou les mâts des navires de la Tamise, il les montroit à sa nourrice en riant sous son béguin.

A dix ans on lui donna un maître d'écriture; il ne put jamais apprendre qu'à faire un I & un V; il faut rendre justice à ses talents, il fendoit un V avec l'art du plus habile écrivain, & mettoit des points sur les I avec la sagacité & la profondeur du géometre le plus versé dans les points. Les révérences françoises lui déplaisoient furieusement; il ne pouvoit voir courber les corps; il se plaignoit que le beau-sexe plioit trop les genoux en saluant; & comme il avoit de grandes notions de la lettre I, il di-

ſoit que les filles gâtoient les lettres de l'alphabet en faiſant la révérence, parce que d'un I elles en faiſoient un O; qu'il ne falloit pas heurter les lettres, ni ſouffleter M. Reſtaut & l'Académie, qui aſſurent qu'un I doit être un I, & non point un O; que de pareilles nouveautés faiſoient trop remarquer l'inconſtance des langues & celle des femmes.

Dreſſant, devenu grand garçon, ſe prit des appas d'une lavandiere. Cette fille étoit blanche comme la nuit, & graſſe comme un artichaut. Kitty, ſelon les us & coutumes des gens de ſon état, étoit venue au monde huit mois avant le mariage de Madame ſa mere. Monſieur Crincin ſon pere étoit un joueur de violon, plein de capacité; Madame ſa mere une ravaudeuſe en gros, remplie d'érudition. Kitty danſoit comme une peinture ſans avoir appris, chantoit ſans avoir appris, & raiſonnoit ſans avoir appris. Ses doigts avoient été profondément cultivés, elle tricotoit mieux qu'une Princeſſe, piquoit des bonnets de nuit, & lavoit ſupérieurement les cravates & les chauſſons Anglois.

Cette fille, puiſſamment éduquée, ſentit vers quatorze ans quelques légeres

douleurs. La nature qui travailloit alors pour elle-même, l'avoit careſſée de ſes plus gracieuſes faveurs en développant les germes prolifiques de ſa fécondité. Kitty étonnée du ſpectacle, alla trouver ſa mere, & lui dit d'un air épouvanté : Mon Dieu, ma mere, j'ai.... Madame Crincin qui comprit d'abord ce que ſa fille vouloit dire, lui répondit : Tais-toi, chienne de ſotte, ne vois-tu pas bien que ce ſont tes fleurs. Voyez, dit Kitty, eſt-ce que je penſais que mon cul étoit un jardin (*).

Le mérite de la Mademoiſelle Crincrin ſe fit connoître. Dreſſant ne fut pas inſenſible à tant de charmes. Il vit la belle au ſervice ; en galant homme il choiſit ce temps pour devenir amoureux, & Kitty profita du même Sermon pour ouvrir ſon cœur aux ſubites impreſſions de M. Dreſſant. L'amant étoit à

(*) Cette ſimplicité Angloiſe a ſon mérite, & fait honneur à Kitty. On obſervera que je ne peins dans ce morceau que la canaille Angloiſe. Les honnêtes gens penſent ſagement, & s'expriment de même dans toutes les Nations.

à ſon côté, ſon œil s'émancipoit à courir ſur la belle gorge de Kitty, & cet objet augmentoit les diſtractions & l'amour du Bèrger.

Dès qu'un Anglois eſt ſenſible, il en fait part à ſa marraine; & lorſqu'elle a déterminé la nature de ſa paſſion, il ſe preſſe de l'apprendre à l'objet de ſes deſirs. Un Bréton ne croiroit point être amoureux, ſi ſa marraine ne l'en avoit perſuadé. Dreſſant ſuivit l'uſage de ſa nation; aſſuré de ſon amour, il ne tarda plus à l'apprendre à la Bergere.

Le jeune homme, naturellement timide, ne frappa qu'en tremblant à la porte de ſa maîtreſſe. Son air gauche, que la crainte engourdiſſoit encore, répandoit dans ſon maintien cet air groſſier que le pinceau de Tennieres a ſi bien rendu dans ſes tableaux. Il ſe préſenta d'abord à la mere pour obtenir la permiſſion de voir ſa fille. Il débuta par une révérence profondément manquée; & tenant d'une main ſon chapeau, tandis qu'il ſe grattoit la tête de l'autre, il lui dit : Milady Crincrin, je viens pour avoir l'honneur de vous demander la permiſſion de voir votre fille Milady Kitty, & cela en tout bien, tout

honneur sur la foi du mariage. En achevant cette phrase, il rognoit avec les dents une corne de son chapeau. La mere, honorée qu'on recherchoit sa fille, répondit à ses politesses; & traînant un peu la voix, elle lui dit : Vous flattez *beaucoup fort* l'honneur de notre fille, M. Dressant; mais Kitty a les talons trop bas pour vous. (*) Point du tout, répartit Dressant; c'est moi, Milady Crincin, qui les ai trop courts, & qui serai charmé d'être flatté de la considération que votre fille voudroit que je puisse être son amoureux : Miss n'a que quatorze ans, elle est bien jeune? Cela n'y fait rien, Kitty est comme les jeunes poulets, elle est bonne à mettre en broche. Cela est encore vrai, répondit la mere d'un grand sang froid; au reste, Kitty est digne de vous, du côté de l'honneur, elle est nette comme une perle. Jour de Dieu, il n'y a point un farthing à redire. Je suis charmé que vous donniez un si bon témoignage de votre fille, c'est un agrément quand on

---

(*) Expression Angloise, qui signifie qu'elle n'est pas assez riche.

peut contenter ſes pere & mere, cela n'eſt point aiſé... Pourrai-je avoir l'honneur de voir Miſs? Allez dans le grenier, elle doit y être à compter du linge; elle ſera peut-être endormie, elle eſt indiſpoſée; nous ſommes aujourd'hui le 17 du mois, elle ſeroit bien logée à la boutique du cœur percé; (*) vous entendez ce que je veux vous dire? Oh, cela ne fait rien, nous la guérirons. Ne vous preſſez point au moins, M. Dreſſant.

Dreſſant monta chez ſa maîtreſſe; il la trouva endormie ſur un paquet de linge ſale: Qu'elle eſt belle! dit-il en la voyant, c'eſt l'amour qui ſommeille; que celui qui a imaginé les filles avoit de l'eſprit! il en ſavoit plus que moi! quoique Kitty ronfle, diſons lui de jolies choſes, exprimons-lui tout ce que nous ſentons pour elle, elle ne m'entendra point, je ſerai plus hardi. Dreſſant ſe déclara à ſa maîtreſſe, jura mille

(*) Terme de convenance & de bienſéance, dont ſe ſert le beau-ſexe Anglois pour cacher aux profanes les jours myſtérieux qu'ils conſacrent à l'amante d'Endimion.

& mille fois qu'il n'adoroit qu'elle. Pressé du feu qui dévoroit son ame, il tira la bergere par le bras, & lui dit : Les cœurs vous viennent en dormant, belle Kitty, comme la barbe m'a poussé au menton, voulez-vous agréer mes feux? je suis fol d'amour, tâchez de devenir aussi folle que moi ; quand nous serons bien foux tout deux, nous nous marierons, c'est le véritable moyen de faire des enfants fort sages.

Vous me surprenez, M. Dressant, dit Kitty en bâillant ; comment de foibles charmes comme les miens ont-ils pu rendre sensible un cœur comme le vôtre ? Ah, Miss! vos beaux yeux, votre belle bouche, votre nez, tout cela est si parfaitement attaché ensemble, que vous paroissez toute d'une piece. Le Dimanche vous n'avez point ce vilain mouchoir qui dérobe des choses... ah! des choses... mais des choses... hélas !... mon cœur s'en va ! mon cœur s'en va! Est-ce que vous vous trouvez mal, M. Dressant? mes appas vous incommodent-ils ? Non, ma chere Kitty, mais ils m'ont blessé... Est-ce que vous devez regarder les filles de si près, le diable ne dort jamais. Je suis terrible,

Miſs, vis-à-vis du beau ſexe; quand je regarde une fille, j'ai l'honneur de lui faire aller mon coup d'œil tout deſſus elle ; ça fait toujours que je l'aime, ſemblant de rien, & qu'elle s'en apperçoit, comme ſi rien n'étoit.

Kitty regarda ſon amoureux avec complaiſance, & lui dit : Mylord Dreſſant, j'ai l'honneur d'avoir la vertu en recommandation, ne ſongez pas au moins à me ravir un tréſor plus fertile pour les filles que les richeſſes de la banque.... mais cependant eſt-il vrai que vous m'aimez? Oui, chere Kitty, je vous adore... tenez ſur ma conſcience & ſur mon filet. En diſant ces paroles, le berger allongea la peau de ſon goſier, & la montra à ſa maîtreſſe (*).

Dès qu'une fille en Angleterre a vu le filet de ſon amoureux, elle ne doute plus un moment de ſa fidélité. L'amant, ſoulagé par ſa déclaration, ne s'occupa que de vanter ſes charmes. Que vous

(*) La cérémonie d'allonger, ou de prendre avec deux doigts la pèau du goſier & la montrer à ſa maîtreſſe, eſt un ferment ſacré & reſpecté en Angleterre.

êtes belle? lui dit-il. Allez, Mylord, je suis assez belle pour pourrir dans la terre. (*) Vous avez beaucoup d'esprit, Miss? Ça vous plaît à dire; après vous, Mylord, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Un pareil compliment annonce toujours en Angleterre une fille bien nourrie. Vous avez une belle main, continua l'amoureux, vous devez avoir aussi un beau sein; car on dit que la main fait la gorge. Oui, j'ai le sein fort beau, mais vous me faites bien de l'honneur; j'aime mieux d'être moquée ici que dans le parc de S. James, il n'y a pas tant de monde; c'est vous, Mylord Dressant, qui êtes un garçon droit comme un I, un drôle bien déhanché. Oh! point du tout, je ne suis pas beau. Ah! si vous êtes grand & beau, vos mépris, Mylord, vous serviront de louanges. Au reste, répartit Dressant, je suis prisé par une personne qui a un esprit sublime.

Cette conversation se termina par la permission que l'amoureux demanda

(*) Cette réflexion est de la majesté & du génie Anglois, qui pense toujours solidement & fortement.

d'embraſſer ſa maîtreſſe : Voulez-vous bien chere Miſs, m'accorder la conſidération de vous baiſer, cela ſeroit fort doux à mon viſage. Vous avez raiſon, Mylord, cela ne ſeroit point auſſi dur qu'une porte; mais, au reſte, je ne ſuis pas la fille d'un boulanger, je n'aime pas les baiſures; ma mere veut bien qu'on me baiſe, elle ne veut pas qu'on me chiffonne (*) : ſans autre défenſe, elle laiſſa prendre un baiſer à ſon amant, accompagné de pluſieurs autres.

Une plus forte preuve qu'une fille puiſſe donner en Angleterre de ſa tendreſſe, c'eſt de ſe chauffer à la chemiſette avec ſon amant, & de manger la rôtie. Voici comme ſe font ces deux cérémonies. Pour ſe chauffer à la chemiſette, la fille tourne ſur le devant une des ouvertures de ſon jupon pour en former une eſpece de foyer, dont la chemiſe eſt le fond; alors à la réverbération de ſa chauffrette, elle échauffe comme au bain-marie les mains de ſon amoureux. On prétend à Londres que

(*) Ces phraſes ont plus de graces dans la majeſté du langage Anglois.

cela se passe toujours en tout bien tout honneur.

La cérémonie de la rôtie est un peu différente. La fille arrange deux tranches de pain beurré sur les charbons de sa chauffrette; & pour mieux conserver la chaleur, elle met la chauffrette & le ragoût sous ses jupons. Le beurre qui fond & le pain qui grille ne gâtent pas son linge, la fumée trouve une cheminée pour s'échapper; c'est-à-dire elle passe facilement sous les jupes, où les plis laissent toujours quelques ouvertures. Cette beurrée est fort appétisante, quand elle est ainsi rôtie entre deux feux.

L'heureux Dressant, favorisé de la rôtie & des menues faveurs de la bergere, vit bientôt couronner sa flamme par un mariage secret. Le lendemain de la noce, Milady Crincin alla de bonne heure chez les jeunes époux, questionna sa fille sur les aventures de la nuit: Kitty, dit-elle, êtes-vous contente de votre mari? a-t-il bien fait la douce affaire? Ah! ma chere mere, répondit la jeune femme, que l'invention de l'homme est une belle invention.... je suis toute honteuse... Mylord Dressant en-

tend mieux cela qu'a ramer les choux.

Lewis Bondon, ſachant que ſon fils avoit uni ſa chair à celle d'une blanchiſſeuſe, l'enferma chez lui; & par le miniſtere de Mylord Côme, écuyer tranchant des barbes de ſon quartier, lui fit abattre les ſources jumelles de l'humanité. L'opération achevée, Bondon s'écria : O mon fils Dreſſant, vous voilà invulnérable aux traits des filles de Babylone & de Coven-garden, vous pouvez dès aujourd'hui coucher en toute ſûreté avec votre grand'mere.

L'infortuné Dreſſant, ne trouvant plus d'agréments dans la ville de Londres, s'embarqua pour Conſtantinople; delà il paſſa à la Mecque, où il prit l'habit des Bonzes. Sa grande chaſteté lui mérita les regards de Mahomet; le Prophete, pour le récompenſer de ſa vertu, le déclara patron des frigides. Dreſſant, jaloux de faire part à ſes compatriotes des faveurs qu'il avoit reçues du légiſlateur des croyants, retourna à Londres, où il fit des cures prodigieuſes ſur les Mylords attaqués de conſomption & d'impuiſſance. Les graces qu'il accorda au Duc... furent la cauſe de ſa mort. Henri VIII, inſtruit de la

guérison de ce Seigneur, fit pendre Dreſſant; depuis ce temps, la majeſté du peuple Anglois, & la croyance du peuple Turc, ont toujours invoqué ce bonze merveilleux.

Voilà, dis-je à mon grand-pere, l'hiſtoire de Dreſſant : c'eſt ſur cette fable que je veux établir ma fortune. La Mecque, qui ſait l'obligation qu'elle a aux fables, ne ſe fâchera point que je gagne un peu d'argent avec la mienne. Tu as des idées extravagantes, Xan-Xung, tu te feras des affaires; je ſais que dans le pays où tu veux aller, on fait beaucoup de plaiſanteries avec les Aoulia; mais les Derviches ne veulent point qu'on ſe mêle de leur métier; crains les Bonzes; ces fanatiques arrangent les fagots dans cette Province, il ne faut guere d'eſprit pour arranger une douzaine de fagots; c'eſt à cauſe qu'il ne faut point de génie qu'on brûle un homme d'eſprit. Il ne peut rien m'arriver de fâcheux, mon cher papa, pourvu que vous vouluſſiez vous prêter à notre fortune, vous défaire des manieres du temps de François premier, prendre l'air modeſte d'un Bonze, lâcher quelques paroles édifiantes, & prêcher des

contes aux Mecquains; ils croient au rêves du Moufti, ils pourront peut-être ajouter foi aux diſcours d'un homme éclairé.

Nous partîmes pour la Mecque : nous prîmes la route par la Bourgogne, nous nous arrêtames à Langres, où nous fîmes voir le merveilleux Dreſſant. Ma femme montroit les beautés & les agréments de l'Aoulia, mais ſes charmes enchanterent bien davantage les Langrois. Le bruit de la momie, les graces d'Ephigénie, attirerent une foule de ſpectateurs. On admiroit quelque temps mon grand-pere, & les yeux revenoient toujours ſur Madame Xan-Xung : Phriné, Sapho, Julie, Cléopâtre, Hélene n'avoient jamais inſpiré tant d'amour que ma belle compagne.

Un vieux Préſident de Langres vint voir la momie; ébloui de la beauté de ma femme, il ſe ſentit un homme nouveau, & la même nuit il donna à ſa vieille moitié des preuves de ſes feux : la Préſidente depuis dix-ſept ans n'avoit eu ce cadeau. Une cure pareille fit du bruit; Madame la préſidente étourdiſſoit la ville de la vertu du Bonze Dreſſant. Oui, diſoit-elle, j'ai éprouvé ſa puiſſante in-

terceſſion & ſes douces influences dans la perſonne uſée de M. le Préſident, il m'a fait la politeſſe avec la chaleur de l'âge de ving-cinq ans.

Nous arrivâmes quinze jours après à Beaune. Les Beaunois, qui ſont les maiſons, les clochers & les points de leur Ville ſur les lieux, vinrent à la rencontre du merveilleux Dreſſant avec la banniere & le Magiſtrat à queue. Nous fûmes harrangués par le plus ancien ſénateur. Voici à peu près le compliment.

La nouvelle charrue de M. Duhamel, & les brochures imaginées par l'eſprit de nouveauté pour améliorer nos terres, ne produiront rien tant que nous aurons des bras engourdis dans les cloîtres, les chapitres & ſur les bancs des écoles de Théologie. La découverte du merveilleux Dreſſant ſera plus utile à la culture des terres, des femmes & des filles que.... Ici l'orateur apperçut Madame Xan-Xung, fut pétrifié à l'aſpect de ſes charmes, & ne put achever ſa harangue; en rhétorique il eſt permis de reſter court vis-à-vis d'une jolie femme: nous entrâmes en triomphe dans la ville. Madame Xan-Xung accompagnoit l'Aoulia; ſa beauté fit un effet ſi prodigieux

ſur les organes maſſifs des Beaunois, que toute cette ſavante cité fut en combuſtion, & cette nuit les Dames éprouverent la bienfaiſance du Bonze Dreſſant.

Nous reſtâmes un mois à Beaune. Le miracle de Langres avoit éclaté en France & en Suiſſe. Un Seigneur de la Cour, le plus aimable, le plus ſpirituel, étoit alors aux délices avec ſon ami le Comte de Tourné, où il avoit appris la guériſon du vieux Préſident ; il paſſa à Beaune, voulut voir le merveilleux Dreſſant.

Malgré les ravages des années, le Duc avoit encore ce feu de l'eſprit, cette politeſſe qui accompagnent ſi bien l'aménité Françoiſe : Eſt-ce vous, Monſieur, dit-il en m'abordant, qui poſſédez la précieuſe relique de l'Aoulia Dreſſant? eſt-ce du Moufti que vous la tenez? la Mecque commence-t-elle à avoir de l'eſprit?... je vous dirai que j'ai beſoin du ſecours de votre Bonze; j'ai tant joué de mes pieces, que les onze mille fétiches n'y pourroient rien; j'ai beau remuer mon imagination par le mouvement perpétuel des tableaux de mon ſallon ; j'ai perdu de vue mon clocher, je ne vois plus cet animal ſi ter-

rible aux maris, & si délicieux pour les femmes; on est sensible à la perte d'un ami si intime; j'enrage de quitter une aussi bonne compagnie; celui qui a fait tant de choses, devoit au moins laisser celle-là à notre fantaisie. M. l'Abbé de Bernis dit, dans une jolie piece, que les loix du plaisir sont ses volontés; la servante du Curé, la belle Claudine, étoit à sa volonté; il peut avoir des volontés, je n'en ai plus. Le pere du Docteur Pangloss que je viens de quitter, assure que la perte des volontés n'est pas ce qu'il y a de mieux dans un monde le meilleur possible; & malgré la beauté de Mlle. Cunegonde... à çà montrez-moi votre relique.

Je conduisis ce Seigneur aux pieds de l'Aoulia; quelle fut sa surprise lorsqu'il vit à son côté Madame Xan-Xung! le Duc se sentit à l'instant dans l'heureuse situation du Président de Langres: Oh! oh! dit il, je vois de quoi il retourne, c'est Madame qui fait le miracle. J'ai vu de bien près sous mes yeux les beautés d'Allemagne, de Gênes, de l'Italie & de la France; elles n'ont point fait sur mes sens l'impression des charmes de votre épouse; sa conquête flatteroit davan-

tage mon cœur, que celle de Minorque, chantée par tout le Royaume, & pour laquelle on a fait tant de méchants vers.

Ma femme avec une douce modeſtie, beaucoup de politeſſe, répondit au Duc, lui ôta l'eſpoir de tenter le moindre projet; il vit qu'elle avoit la foibleſſe d'aimer ſon mari, il plaiſanta avec le merveilleux Dreſſant; mon grand-pere prit avec lui le ton de la Cour, ils ſe dirent les choſes les plus obligeantes. Que faiſoient les femmes, lui demanda le Duc, à la Cour de François premier? Elles ſe tracaſſoient pour nous, ſe déchiroient avec une ſenſibilité admirable, ne rougiſſoient point de leurs foibleſſes, haïſſoient raiſonnablement leurs maris, aimoient les amants d'éclat, les chiens & les bagatelles. Les ſiecles des femmes ſe reſſemblent, dit le Duc; & les hommes? Nous nous faiſions cocus les uns & les autres, nous ne trouvions pas les cornes plus étranges que nos fraiſes & nos aiguillettes, nous débutions par les filles de la Reine, nous les quittions, nous y revenions, nous allions à la fille de joie; & quand nous étions vieux, nous médiſions les femmes. Quelle re-

ligion aviez-vous ? Nous aimions le Prince, nous faiſions notre cour, nous ne connoiſſions point d'autre Dieu que le Roi ; ce n'étoit que par ricochet que nous ſongions quelquefois à celui qui a fait le ciel & la terre ; à la Cour peut-on voir un autre objet que le Roi ; au fond notre culte étoit bon ; au défaut de la réalité, nous adorions l'image.

Le Duc, en nous quittant, engagea mon épouſe à lui envoyer ſon portrait ; nous le promîmes : Je le placerai dans mon cabinet, il fera plus d'effet que mes machines... A propos, dit-il, en nous ramenant dans la chambre, j'ai une lettre à vous remettre de Monſieur le Comte de Tourné ; c'eſt un vieux Seigneur, qui, dans ſa vieilleſſe, fait encore des prodiges ; ſon genie ne baiſſe point, il durera encore long-temps ; l'eſprit dans les vieillards eſt le thermometre de leurs jours. Auſſi-tôt que le Duc fut ſorti, nous lûmes la lettre du Comte, & quantité d'autres de différents endroits.

LETTRE du Comte de Tourné à Monſieur Xan-Xung, Sacriſtain du merveilleux Dreſſant.

MONSIEUR,

MOn bon ami le Duc D..., qui vous remettra cette lettre, eſt préciſément, dans ma poſition ; nous ne ſommes propres lui & moi aujourd'hui qu'à ſervir de tremblants aux orgues de quelque Cathédrale. Le ruban d'or que j'ai aimé dans l'Eccléſiaſte, eſt retiré. J'ai beau imiter un vieux Roi, rien ne paroît. Je couche réguliérement avec deux jolies filles du Vallois impregnées des vertus de Jean-Jacques ; c'eſt un remede de Monſieur Tronchin (*) ; les pauvres enfants ont beau m'échauffer, je crois que l'orcane valoit mieux dans la Paleſtine ; les Suiſſes ne profitent de rien. J'aime encore l'image du plaiſir,

(*) Des Moines ont fait courir le bruit que M. le Comte couche avec deux filles & un P. Capucin. Je tiens cette anecdote des Peres Carmes de l'Egliſe Françoiſe d'Amſterdam.

& le tableau donne des envies de le goûter, cela est aussi naturel qu'un Curé d'Etampes, qui m'a écrit un sermon, de baiser sa servante. Votre reliquaire Turc sera fortune ; & si je suis exaucé, je l'acréditerai chez les amis du frere Nicaise & tout le long du lac de Geneve : j'ai été l'an dernier à la Messe de minuit, j'ai fait mettre cette nouveauté dans les affiches pour la Province ; je ne tarderai point d'amener les Suisses aux genoux de votre Aoulia, sur-tout en revenant de la Messe de minuit ; vous savez que c'est à Paris la bonne Messe, & celle qui fait plus d'honneur au merveilleux Dressant.

LETTRE de Madame la Duchesse.

MONSIEUR,

JE ne sais où est mon mari ; depuis six mois que nous sommes unis, comme le sont ordinairement les gens du haut style, ma couche est encore immaculée. M. le Duc est réduit à la lassitude de nos jeunes Seigneurs à talons rouges. Intéressez votre merveilleux Dressant en sa faveur, je vous avertis

que je ne veux point du miracle s'il le réveilloit pour cette petite créature de l'opéra, avec qui mon mari a dit tout ſon rôlet. Si votre Aoulia m'exauce, il ſera fortune. Je tourne dans un grand tourbillon; j'entraîne les femmes; en vérité, nous avons plus beſoin que jamais du ſecours d'un pareil fétiche. Nos meres étoient bien nourries, elles étoient groſſes comme leurs eſprits. Je ſuis femme de condition, je veux que mes gens & les Aoulia m'obéiſſent; tâchez de mettre un peu de récréation dans mon ménage. Je ne ſais trop comment je vous écris, je le fais un peu à bâtons rompus, c'eſt le ton; ma femme de chambre m'impatiente avec ſon déshabillé, où il y a du jaune; j'en ai aſſez dans l'imagination. De jolies choſes de ma part à votre Dreſſant.

LETTRE du R. P. Anus-Sacrum, *Recteur des Inigiſtes de la Marche d'Ancule.*

MONSIEUR,

UN jeune profès ſe plaint toujours de la lenteur de mes opérations; ce pa-

tient ſe demene ſous le travail du Dieu des jardins, vous ſavez l'hiſtoire; c'étoit le noble délaſſement des bergers orientaux. L'un de ces ruſtres l'apprit aux Jéſuites de Memphis; vous voyez que nous le tenons de bonne main & de la vraie ſource. Je n'ai que quatre-vingt dix ans, le temps ne doit point épouvanter un Aoulia. Comme l'uſage des Sacriſtains & des Moines eſt d'exiger de l'argent avant que les reliquaires faſſent jouer leurs merveilles, puiſez abondamment dans ma bourſe. Je ſuis en ſociété avec le P. la Valette, notre papier eſt connu dans l'Europe & dans l'Inde; je tirerai en votre faveur ſur Mrs. Léonci & compagnie, à qui nous allons manquer dans quelques mois; preſſez la réponſe, je connois les arrangements de notre Pere Général.

LETTRE d'un Couvent de Paris.

NOus ſommes depuis trois mois chez la Révérende Mere Montigny pour apprendre à coudre avec les Meſſieurs; hors quelques michés qui nous viennent une fois tous les quinze jours, nous ſommes ſans ouvrage. Les jeunes gens, les

agréables, ſont anéantis comme leurs grand-peres ; nous avons beau recourir au poſtillon, nous ne voyons que des becs de perroquet; & ſi par miracle ils... vous connoiſſez les œufs... on dit que cela eſt aujourd'hui de l'extrême bon ton. La France dégénere, Monſieur ; notre jeuneſſe ſe déshonore dans toutes les guerres, nous ne voyons plus parmi elle que des impotents qui s'amuſent avec leurs peignes couverts de diamants à nous peigner.... Si votre merveilleux Dreſſant n'y met ſa grace, notre métier eſt perdu, nous ſerons forcées de faire le coup de piſtolet dans la forêt de Compiegne, ou dans les environs de la Muette. Nous eſpérons que votre Aoulia nous écoutera favorablement, c'eſt la premiere fois que nous nous adreſſons aux Aoulia, les filles de notre caractere les ménagent comme les Poëtes & les Auteurs; cela mérite un peu de réconnoiſſance de leur part.

Vos couſines, les ſœurs Roſette, Julie, Fanchon & Toinette.

LETTRE d'une Blanchisseuse des environs des Porcherons.

JE ne savons pas trop bien nous expliquer par l'écriture; dans l'honneur que je vous faisons de vous écrire, je le dirons tout comme une chanson par cœur de la mémoire, quand je l'avons bian retenu. J'ons l'envie de nous marier avec la corporance d'un garçon, qui n'est pas de paille : c'est un faraut en maniere de luron, qui vaudroit son pésant de fin argent, s'il ne l'aviont pas trop court. Je vous dirons sur la confession, comme à un confesseur, que, pour éprouver comme il feroit les affaires du ménage, je l'ons laissé aller un petit au fromage pour l'apprivoiser dans l'accoutumance : il avons été trois jours tout fin près sans attraper la jointure du Sacrement de mariage. Cela nous désoliont pis que du mauvais temps, quand je séchons notre linge. Pendant que Guillot vouloit nous bésogner, je lui disions en maniere de gouailles : Guillot, ne te blessera-tu pas? tu ne gagneras pas la purésie... tu n'en viendras pas à bout. Ne t'embarasse point, me

dit-il, je parlerons au Chirurgien, je ferons couper cet engin en deux; & pour le rallonger, je ferons mettre le morceau coupé au bout de l'autre; ils feront tenir cela proprement, peur que ça tombe, avec une emplâtre. Je voyons bien, Monsieur, que Guillot n'a point de conception dans l'esprit ni ailleurs; car en le coupant & le rajustant au bout, cela reviendriont toujours au même. En portant une chemise sale que j'avions blanchi à un Monsieur qui n'en a que deux, à cause qu'il faisiont des livres, j'entendions qu'il parloit dans la conversation, & disoit à un autre qui étoit avec lui, que vous étiez le Curé d'un Aoulia, qui dressoit autre chose itou que du linge. Je demandîmes votre adresse, & je vous écrivons en conséquence pour vous prier de faire grandir le chose à Guillot. Si vous venez à Paris, je demeurons auprès des Porcherons, je vous blanchirons pour rien deux chemises pendant trois semaines. Je suis avec le respect de l'honneur que j'ai d'être très-parfaitement, votre servante, Jeanne Carlotin.

LETTRE de Monsieur le Cadilesquer, de la Province de Lilipput.

MONSIEUR,

JE suis à la tête d'une Compagnie révérée ; j'ai quinze parents ou alliés dans ce corps ; vous voyez que tous les suffrages sont dans mon bonnet quarré. Je suis d'une sévérité rigoureuse à faire justice ; je ne pardonne jamais ; je suis craint de toute ma Province ; & je n'ai point d'amis. La bienfaisance, qui doit tenir la balance du juge, n'est pas assise à mon côté ; le glaive seul de la loi brille dans mes mains austeres ; ma bouche de sang ne prononce que des sentences de morts ou des arrêts d'ostracisme ; mes soins les plus vigilants sont d'arracher les palmes du génie, qui veulent croître dans les broussailles de la Province de Lillipput, pour y laisser l'ivraie assoupissante du Pays latin, les chardons pointus de la superstition & la mauvaise morale des Jésuites : c'est en se plaignant de Jupiter que quelques honnêtes gens m'admirent ; j'étois capable de donner une nouvelle face à mon

mon Pays ; c'étoit à moi ſeul que les beaux arts deſtinoient la gloire d'humaniſer des Peuples encore Moſcovites.

Ma docte éloquence, mon génie puiſſant, ſont gâtés par mon attachement aſſidu pour les Jéſuites ; c'eſt moi qui, au grand étonnement de la France & de l'Europe, conſerve une tête de cette hydre féconde, homicide, horrible, indomptée, monſtrueuſe, renaiſſante, terrible, tortueuſe, &c. &c. &c. qui s'élancera un jour des rives de Lilliput & fera trembler les palais des Rois.

Mon attachement à cette ſociété n'eſt pas connu de l'Europe ; voici, Monſieur, ce qui immortaliſe ma reconnoiſſance. J'avois une jolie femme remplie d'eſprit & de vertus, je ne pus lui faire d'enfants ; j'avois deux maîtreſſes, je ne pus leur faire d'enfants ; je paſſai aux ſecondes noces, je n'avois point d'enfants. Les Jéſuites me parlerent du bras miraculeux de S. François Régis ; je fis une neuvaine au bras, & je fis un enfant à Madame la Cadileſquer. Cette faveur, que le Ciel accordoit aux prieres d'un Saint Inigiſte, attache naturellement mon cœur à ſon ordre. J'ai encore beſoin de ſon ſecours pour un fils que j'ai bonne

intention de faire ; vous voyez qu'il faut ménager le bras de S. François Régis.

Voilà, Monſieur, l'origine de ma belle paſſion pour les Jéſuites. Le miracle de Langres a fait du bruit dans ma Province, nous ſerions jaloux de mériter les faveurs de votre merveilleux Dreſſant ; nous avons quelqu'un de nos vieux confreres qui ont beſoin de ce ſecours ; faites-nous le plaiſir de tranſporter l'Aoulia dans notre pays ; ſi j'éprouve ſes fécondes influences, aſſurez-vous que j'abandonne les Jéſuites à leur malheureux ſort.

Laſſés de recevoir tant de lettres, nous fîmes le reſte de la route incognito. Nous arrêtâmes ſeulement à Plaiſance, pour nous repoſer : la Signora Cadenata nous donna un apartement dans ſon hôtel ; ſon mari le vieux Signor Cornato-longo, reçut le même bienfait que le Préſident de Langres.

Cinq mois après nous arrivâmes à la Mecque, le temple de tous les Fétiches de l'univers, où l'on révere encore le Dieu vivant Evil-Mérodac, idole pré-

cieuſe qu'une teinture ſacrée a rendue reſpectable. Le bruit du merveilleux Dreſſant alla juſqu'au Moufti. Les grands Fakirs s'aſſemblerent chez leur chef; nous portâmes le Bonze Dreſſant au milieu de cette ondoyante aſſemblée. La beauté de Madame Xang-Xung renouvella dans la perſonne ſacrée du Moufti le miracle de Langres.

Une cabale affreuſe s'étoit élevée contre les appas d'Ephigénie. La Sultane Della-molta-groſſa, la Sultane Hipperapertuſa, la Sultane Cavalla-madre & la Sultane Bando-Banda, s'étoient liguées avec l'animoſité de puiſſantes rivales contre la beauté de Madame Xang-Xung. La trahiſon fut ourdie avec adreſſe, les Mecqains ſavent ſe venger.

Ma femme donna le plaiſir & le déplaiſir à mon grand-pere. Le papa dans ſa jeuneſſe avoit demeuré à la Mecque, il connoiſſoit la puiſſance & la force de l'imbécillité humaine; il prit de l'humeur, le bon homme en étoit plein, & ſous l'idée d'être utile à l'humanité en corrigeant les hommes, il fit un diſcours qui ne flatta point le Moufti & les Fakirs, accoutumés depuis ſi long-temps à la douce vapeur des encens de

la superstition : on me fit sortir de l'assemblée, on garda ma femme, dans l'espoir de tirer plus aisément de la timidité de son sexe, de quoi nous rendre coupables.

Deux négociants François, informés de la cabale des Phrynés de la Mecque, m'attendoient à la porte pour savoir le résultat de notre audience. Ils furent agréablement surpris de me revoir, & me dirent : Fuyez, vos jours sont en danger, on n'aime point ici la vérité, on la craint plus que l'erreur ; le Moufti veut toujours avoir raison, votre femme n'a rien à appréhender, sa beauté adoucira ces tigres tondus ; Monsieur Lionceau restera pour l'attendre, je vous conduirai chez un négociant de notre nation où vous serez en sûreté. Je suivis le conseil de mes amis.

Lionceau vint deux heures après nous annoncer qu'Ephigénie étoit dans les prisons du Moufti, qu'on parloit de l'immoler au ressentiment de ses rivales. Cette nouvelle me mit dans une colere forcénée. Je voulois sortir, arracher mon épouse de sa prison ; on me retint : un délire animé, une fievre confuse, que la rage redoubloit, me mi-

rent au tombeau ; on me ſaigna douze fois, je fus huit jours ſans connoiſſance & ſans proférer d'autre parole que le nom d'Ephigénie.

Pendant ce temps, on procédoit contre ma femme & mon grand-pere ; ils furent condamnés à être brulés. O miroir de l'amour ! ô baume de l'innocence ! ô belle Ephigénie ! tes mains délicates, faites pour porter les plus belles perles de l'Inde & les richeſſes du Potoſi, furent chargées de fers peſants ; ton front où ſiégeoient la décence & la pudeur, fut ceint d'un voile épais & noir ; ton ſein délicieux qui effaçoit la douceur des fleurs, fut couvert d'un crêpe d'Auto-da-fé ; tes pieds tendres, ſous leſquels germoient les roſes de la volupté, furent déchirés ſur le dur pavé de la Mecque. C'eſt ainſi, ô chere, ô malheureuſe compagne, que des barbares te conduiſirent au ſupplice.

Arrivée au pied du bûcher, les bourreaux, ſenſibles aux charmes d'Ephigénie, ſentirent amollir leurs cœurs d'acier. Ce fut en mouillant ſes chaînes de leurs larmes ; qu'ils l'attacherent avec mon grand-pere au poteau fatal ; mais quelle ſurpriſe ! au moment de porter la

flamme, les bourreaux frémiſſent d'hôrreur, ſe ſauvent en ſe frappant la poitrine. Les ſpectateurs attendris de la beauté raviſſante de Madame Xang-Xung crioient grace, appelloient le Ciel à ſon ſecours, perſonne n'oſoit mettre le feu au bucher. Un monſtre digne des enfers, un Bonze cruel s'avança, prit le tiſon fatal; & croyant le Ciel ouvert pour bénir ſon crime, il enflamma le bûcher. O main barbare! ô Prêtre de ſang! ô la Mecque coupable! tu détruis dans tes feux ſacrileges un être plus beau, plus parfait mille fois que les héros ſubaltermes, que tu préſentes aux hommages des peuples. O foudre redoutable d'un Dieu vengeur! que fais-tu dans le ſein tranquille de la clémence, où le Ciel te tient enchaîné? briſes avec éclat les fers qui te retiennent, & viens réduire en poudre une ville affreuſe, où regnent l'orgueil, l'avarice, l'horreur & le ſang.

Ma ſanté étoit retablie, lorſqu'on m'apprit le ſort affreux de mon épouſe, & les dangers que je courois à la Mecque. Le ſupplice d'Ephigénie frappa tellement mon cœur, que je devins immobile. Je reſtai ſix heures dans cet état

horrible ; on me mit au lit, on attendoit à chaque inſtant de me voir expirer. Le calme de la nuit me tira de l'aſſoupiſſement où j'étois ; je renvoyai les perſonnes qui me veilloient, ſous prétexte de repoſer plus tranquillement ; mes fureurs me reprirent, je me levai, je ſortis de la maiſon ſans être apperçu ; je courus ſur la place où l'on avoit exécuté ma malheureuſe épouſe ; à la lueur de la lune, je vis encore l'endroit marqué de noir, je baiſois mille fois ce pavé précieux, plus ſacré pour moi que le Saint Bethala (*). Mes larmes coulerent tout-à-coup, je les mélois avec douceur au reſte des cendres d'Ephigénie ; ces pleurs éteignirent mon déſeſpoir, je ſentis naître dans mon ame cette chere triſteſſe, que la nature accorde aux cœurs ſenſibles, qui, ſans adoucir tout-à-fait nos maux, leur donne un ſoulagement qui rend ſupportables les plus affreux malheurs.

La tendreſſe de Xang-Xung & de Lu-

(*) La ſainte Chapelle de la Mecque, où eſt le corps du Prophete des croyants.

crece nous faisoit plaisir ; le Comte me prioit de les rendre heureux. Un matin je dis au Chinois : Votre amour pour ma fille m'est trop agréable, je vous estime & j'accorde Lucrece à vos vœux. Ma fille, transportée de joie, sauta à mon col, à celui de son pere & de son amant. Ce dernier versa des larmes de joie & de tristesse, & me dit : Madame, que je suis heureux de voir ma passion approuvée d'une femme aussi sage que vous ; je voudrois accepter la main de Lucrece, mais un château à une lieue de Paris met un obstacle invincible à mes desirs. A ce propos, nous nous regardâmes les uns & les autres, nous crûmes que la tête avoit tourné au petit fils du Tonquin de la Chine. Es-tu fou, mon pauvre Xang-Xung ? quel rapport y a-t-il entre ma fille & ton château auprès de Paris ? es-tu Seigneur de cette campagne ? Hélas ! si elle m'appartenoit, je mettrois dès l'instant à la porte tous les gens qui y sont. Tu serois méchant. Non, Madame, je suis incapable de l'être. Mais tu écartes la question ; je ne puis concevoir comment un château qui n'est point à toi, peut t'empêcher de t'unir avec une fille que tu aimes ;

enfin, quel eſt donc ce château? C'eſt le château de Bicêtre. Nous fûmes étonnés.

Si l'on ſavoit que je fuſſe ici, continua Xang-Xung, avant deux fois vingt-quatre heures, un faquin, nommé d'Emery, viendroit me prendre, me claquemureroit pour la vie dans un endroit appellé le *Galbanum*, où quatre pieds quarrés ſeroient mon tombeau: du pain noir & de l'eau entretiendroient ma triſte exiſtence; j'aurois beau crier après ma chere Lucrece, perſonne ne m'entendroit dans ce ſépulcre affreux des vivants; le ſouvenir de mon épouſe, ſes traits, qui adouciſſoient ma vie, ſeroient les bourreaux conſtants de mon cœur, mes penſées toujours vers Lucrece... il répandit des larmes, il ne put achever.

Troublée du diſcours de Xang-Xung, je lui dis : Tu as donc fait des crimes horribles; tu as donc voulu, ſcélérat, attenter aux jours ſacrés du Roi? Ah! Madame, répondit-il en tremblant, vous me faites frémir, j'adore mon Roi; un cœur comme le ſien a tous les hommages de ſon peuple; la Nation a aſſez gémi d'avoir produit un monſtre;

nos cœurs, plus ſerrés que jamais contre le ſien, font un mur inacceſſible que perſonne ne pourroit percer. Ce Monarque eſt ſi bienfaiſant : qu'on examine ſon regne, que l'on compte les minutes de ſa vie, on ne verra point un inſtant où notre Souverain ait fait le moindre mal à aucun de ſes ſujets : au contraire, plus grand mille fois que l'époux d'Alzire, que nous admirons après des crimes, Louis n'a-t-il point pardonné au ſélérat qui attenta à ſes jours? Tu me ſurprends, qu'as-tu donc fait? Vous le dirai-je, de la maculature; j'ai dit que le Pape étoit trop riche pour être l'imitateur du pauvre Jeſus; que c'étoit le temps qui faiſoit la pluie; que ſainte Genevieve ne s'en embarraſſoit pas plus que l'Alcoran; qu'il étoit honteux de laiſſer les moines dans la fainéantiſe; que les Théologiens occupés à ſe quereller & à brouiller l'univers, devoient aller à la charrue; que les Capucins me faiſoient peur; que leur camiſole n'étoit point honnête; qu'une bonne action étoit préférable à l'eau bénite ou à l'eau claire; qu'il ne falloit pas laiſſer les dixmes aux Abbayes & aux Chapitres; qu'il étoit déteſtable

de voir un pauvre Curé à portion congrue réduit à trois cents livres de revenus, tandis que des moines pareſſeux & des Chanoines oiſifs retiroient dix mille francs des dixmes de ſa Cure ; que ſi l'Egliſe vouloit conſerver du bien, il falloit qu'elle renonçât aux dixmes ; qu'elle ne pouvoit en conſcience prendre de deux mains ... j'ai dit que les vieux Auteurs n'avoient pas l'eſprit ni les talents de ceux d'aujourd'hui ; les bergers anciens faiſoient des contes ; que ces contes ne pouvoient paſſer pour des vérités ; qu'il étoit impoſſible & ridicule de me forcer à les croire ; qu'un Souverain eſt injuſte de punir un homme à cauſe qu'il ne peut croire ; que ma tête n'eſt point organiſée pour croire certaine choſe, & que je n'ai jamais rien cru de ce que ma raiſon trouvoit incompréhenſible. Voilà, Madame, les raiſons pour leſquelles on m'enterreroit dans le château de Sa Majeſté, à une lieue de Paris.

Etonnée encore plus des diſcours de Xang-Xung, je lui dis : Que crains-tu, mon ami, tu penſes comme la Cour & les gens d'eſprit ; pourquoi auroit-on l'injuſtice de t'enfermer ? A cauſe du Ca-

téchiſme de Sens ; il y a des choſes arrangées dans cette production, qui ne vont point avec les miennes. As-tu fait tes ouvrages en France ? Non, je m'en donnai de garde : les loix défendent à l'eſprit humain de s'éclairer ; j'ai travaillé chez un Roi Philoſophe ; il permet à ſes ſujets d'aller en Paradis par la rue Mont-orgueil, par la rue des mauvais Garçons, par la rue d'Enfer, & par telles rues qu'il leur plaît ; il ſuffit qu'ils ſoient juſtes, qu'ils aiment leur Patrie. Si tu n'as pas fait tes livres en France, qu'appréhendes-tu ? Le droit François ; il a le privilege d'envoyer aux galeres un homme qui vend du tabac à Amſterdam, à cauſe que le tabac eſt permis en Hollande, & défendu à Paris. Tu es bête ! il y a trop d'eſprit en France pour craindre une injuſtice. Malgré les petits progrès de l'eſprit en France, malgré que le Miniſtre & le Juge, qui ſigneront la lettre de cachet, avoueront qu'ils ont tort, je ne ſerai pas moins Penſionnaire de Sa Majeſté à Bicêtre, parce que le Catéchiſme de Sens le veut ainſi. Pourquoi, dira le Miniſtre, Xang-Xung a-t-il écrit à deux cents lieues du Royaume des choſes qui ne ſont point

dans un Catéchiſme, dont nous nous moquons; a-t-il beſoin de porter le jour de la raiſon dans l'eſprit des gens qui croyent au Catéchiſme de Sens? ſi les choſes incompréhenſibles aux hommes ne peuvent entrer dans ſa tête, qu'il les croye au moins comme les charbonniers, qui ont le talent de croire ce qu'on ne peut comprendre.

Nous calmâmes les frayeurs du Chinois, & nous avions déjà marqué le jour de ſon union avec Lucrece, lorſque ma fille tomba malade. Nous conſultâmes des Médecins, qui ordonnerent les eaux de Spa. Je partis avec Xang-Xung & ma fille pour cette ville, où une foule d'Anglois capricieux, de malades imaginaires, vont chercher la guériſon des maux qu'ils n'ont point. En moins d'un mois nous vîmes l'inutilité de ces eaux ſi vantées par les ignorants. La ſanté de Lucrece diminuoit chaque jour.

La Nature, ſi féconde, ſi libérale, auroit-elle mis, dans un méchant village du Pays de Liege, la ſource de la ſanté des hommes? Les Chinois ſi ſages, les Perſans ſi éclairés, les Turcs ſi raiſonnables viennent-ils puiſer la ſanté à la fontaine du Pouhon? Penſons mieux

de la Nature? cette Mere si attentive à nos besoins, si jalouse de notre conservation, a placé dans toutes les Provinces des eaux minérales propres aux habitants de chaque climat. Celles de Spa, que des Médecins Liégeois intéressés & ignorants ont accréditées pour guérir l'imagination de leurs malades, ou pour blanchir leur ineptie, n'ont que la vertu commune de toutes les eaux minérales du monde.

De dix malades qui vont prendre les eaux de Spa, il y en a au moins huit à qui elles sont pernicieuses; il est de la santé que procurent ces eaux, comme des fortunes que l'on fait dans les Indes. Deux cents périssent en allant la chercher dans le nouveau monde, on n'en parle point : un seul revient chargé de richesses en Europe ; son état brillant fait du bruit, & l'on conclut étourdiment que tout le monde y fait fortune. J'ai tout examiné à Spa, je n'ai vu que des sots, qui croyent devenir immortels en buvant pendant un mois quelques gobelets d'une eau amere ; je n'ai rencontré que des Lords, des demi-Lords, qui descendoient avec empressement de leur voiture, & couroient dans

la méchante cabane d'un Libraire avare & vilain, pour y faire imprimer leur nom, leur ſur-nom, avec leurs qualités primaires & ſucceſſives. Que cette petite vanité de faire imprimer ſon ſurnom, eſt imbécille !

Si les eaux de Spa ne guériſſent que dans la gazette de Liege (*), le voyage de Spa eſt au moins miraculeux ; l'exercice qu'il occaſionne à des femmes, qui ne font que médire & jouer, allege ordinairement des tempéraments caſſés d'oiſiveté, ou bleſſés de molleſſe. Sans courir à Spa, que les Anglois choiſiſſent quelque montagne de leur Iſle, qu'ils la faſſent applanir un peu ſur les côtés, & qu'ils donnent à chaque de leurs Roſbifs un tonneau vuide, que le malade le roule du haut en-bas, du bas en-haut, dix fois le jour, cet exercice leur vaudra mieux que de l'eau claire.

Spa eſt ſitué dans un baſſin étroit en-

(*) Le plus déteſtable ouvrage périodique que je connoiſſe : chaque ordinaire fourmille de fautes contre le François ; & quand un ordinaire eſt ſans faute, c'eſt qu'on a copié mot pour mot la gazette de France & celle de La Haye.

touré de marais, de montagnes aſſez hautes; l'air reſſerré ne s'y renouvelle que lentement, & ce terrein bourbeux & humide ne peut être que funeſte à la ſanté. Si les Anglois, ſi raiſonneurs & ſi glorieux d'être conſéquents, peſoient ces déſavantages, ils iroient reſpirer l'air ſalutaire de la Touraine; il leur en coûteroit moins ſur les bords charmants de Loire, où un peuple poli & élegant leur feroit les honneurs de la Nation; ils n'auroient pas le ſpectacle effrayant des charbonniers Liégeois & la mauvaiſe fumée de la houille, que l'Angleterre vient reſpirer une ſeconde fois dans le pays de Liege.

Nous vînmes à Liege, où nous reſtâmes deux mois; nous tombâmes dans le temps des rejouiſſances qu'on faiſoit pour le nouveau Prince de Liege, qu'une cabale de Chanoines avoit préféré au Prince aimable de Saxe.

Ces fêtes annoncées avec éclat, étoient des illuminations de nos villages de France. La Maiſon de Ville formoit une décoration Chinoiſe qui avoit l'air d'une toilette de coquette. Ce colifichet fut admiré par des gens ſans goût, & ſifflé des connoiſſeurs. La façade du Palais

étoit ornée d'une foire de figures, qui égaloit au moins les beautés des décorations du feſtin de Pierre, qu'étalent nos méchants Comédiens de campagne. Il n'y manquoit que les effigies de la Rapiere & de Ragotin, pour achever de donner une idée de la pompe théâtrale de ces hiſtrions.

Le Chapitre étoit orné d'une porte triomphale, décorée d'un cordon de burettes & de *lavabo*, qui faiſoit un effet ſingulier. L'image du nouveau Suffragant de Cologne (*) en découpures, rehauſſait merveilleuſement ce portrait.

Les Notaires, les Procureurs, les Huiſſiers & les Avocats compoſant la Cour de l'Officialité, firent exécuter un feu d'artifice. Le théâtre repréſentoit le temple de la Juſtice. Thémis étoit au centre de l'édifice, entourée de cinquante plats d'étain (§), & ces plats figuroient

---

(*) Le Révérend Evêque de Liege eſt Suffragant de Cologne. On lui donne généreuſement dans le pays l'épithete d'Alteſſe.

(§) On avoit mis exprès des plats. C'étoit une idée extravagante du peintre M. Gerard, dont la méchante moitié tient des mauvais propos ſur les honnêtes gens qu'elle ne connoît point.

les Avocats compoſant la Cour de l'Officialité. Une baluſtrade garnie d'oies & de dindons, repréſentoit de loin une mue à poulet, & rendoit ce ſpectacle ſinguliérement pompeux ; le tout étoit ſuperbement peint au balai par un Rubens du pays.

Une pluie, qui tomba pendant deux heures, déconomiſa l'artifice, dont les talents de l'artiſte & l'arrangement promettoient un ſpectacle brillant : l'artificier ne fut point payé, à cauſe que le corps honnête des Avocats de Liege prétendoit que cet homme devoit avoir des emplâtres contre la pluie.

Ces petites fêtes ne diſſiperent pas la mélancolie de Lucrece. Sa maladie augmentant de plus en plus, elle rendit l'ame entre les bras de Xang-Xung. Je retournai triſtement en Touraine, où Xang-Xung ne voulut point me ſuivre. J'aime la France, me dit-il, Madame, & je l'aimerai toujours ; mais je n'irai point m'expoſer dans un Royaume, où le prix des hommes eſt ſans valeur, & leur liberté ſacrifiée au premier caprice d'un Intendant ou d'un Sénateur. J'ai trop à gémir de l'injuſtice d'un Magiſtrat que les Jéſuites ont indiſpoſé

contre moi ; mon crime eſt d'avoir offenſé leur Ordre, que ſa tendreſſe indigne & aveugle veut conſerver malgré les cris de la Religion, des Mœurs & du Royaume.

FIN.

7000 ÷ 3.50

87 363.50

7 7

609 602